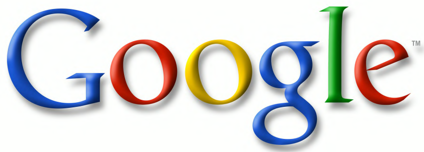
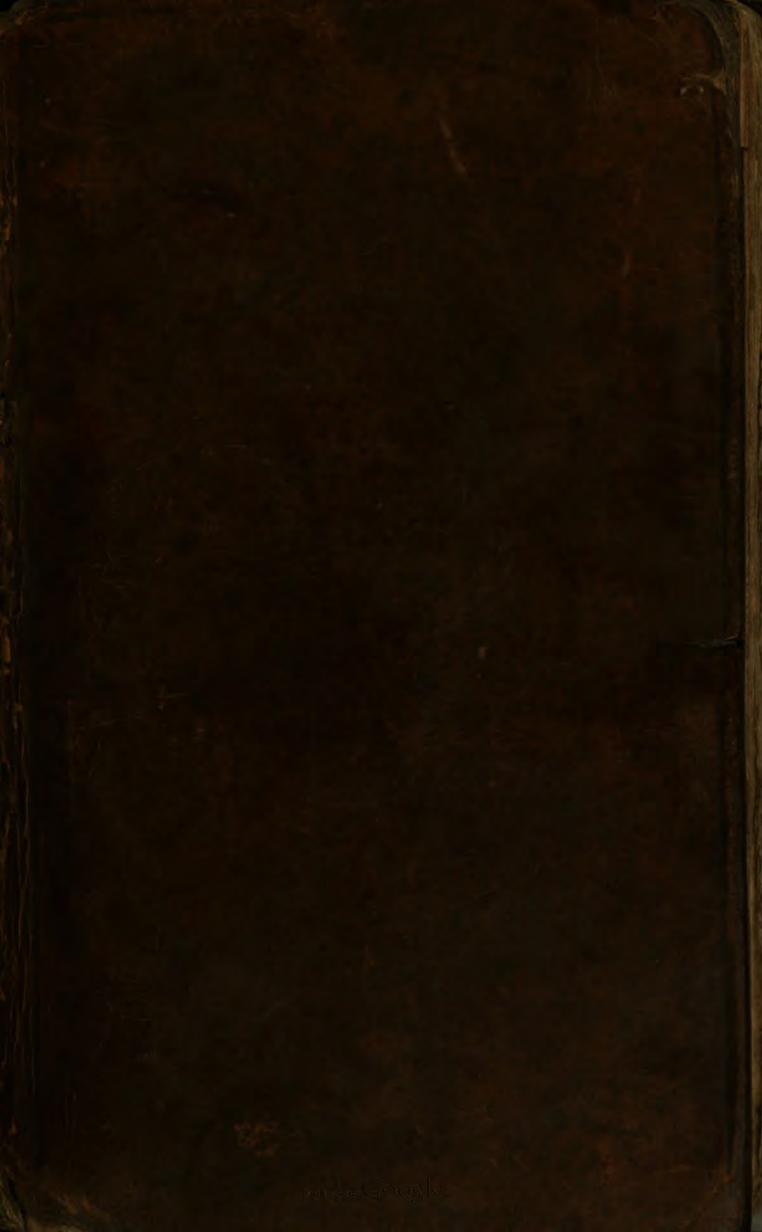








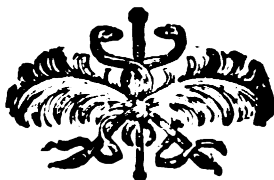
# LES FABLES D'ESOPE PHRIGIEN, AVEC CELLES DE PHILELPHE.

## TRADUCTION NOUVELLE,

Enrichie de Discours Moraux & Historiques, & de Quatrains à la fin de chaque Discours.

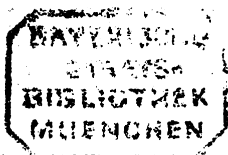
*On a joint à cette nouvelle Traduction les Contes d'Esope, les Fables diverses de Gabrias & d'Avienus.*

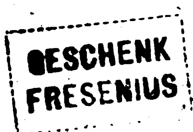
TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez MICHEL BRUNET, dans la grande Salle du Palais, au Mercure Galant.

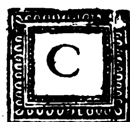
M. D. CCIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





# PREFACE.



CE seroit se donner une peine inutile que de vouloir faire l'éloge des Fables d'Esope, toutes les Nations les ont receuës avec empressement. Les Peuples les plus barbares, comme les plus polis, les ont admirées, & en ont connu l'utilité. La fortune d'Esope ne répondoit pas à son merite. Le malheur de sa naissance le fit Esclave; mais la grandeur de son courage, & l'élevation de son genie lui aiderent à supporter patiemment cette disgrace. Pour se consoler dans les ennuis de son esclavage, il se mit à composer les Fables dont on donne au Public une nouvelle traduction, augmentée de plusieurs reflexions morales,

historiques & politiques, accommodées au goût & à l'esprit de la Fable, & tirées du fonds même du sujet. Les Historiens de la vie d'Esope ne sont pas d'accord sur le lieu de sa naissance. La plus commune opinion est, qu'il naquit dans la grande Phrygie; d'autres disent, qu'il étoit Thracien; les autres Samien. Il vivoit du temps de Cresus, Roi de Lydie, environ deux cens ans avant la naissance de Jesus-Christ. Esope fut Esclave d'un Philosophe, qui aprés avoir longtemps exercé sa patience & sa vertu, fut enfin forcé de lui donner la liberté par les prieres des Samiens, qui lui firent de grandes instances pour l'y résoudre. Outre l'incommodité de l'esclavage, Esope avoit le malheur d'être né difforme, & contrefait, avec un teint noir & brûlé. C'est peut-être de là qu'on lui donna le nom d'Esope, qui signifie à peu prés la même chose qu'Ethiopien, pour marquer la couleur

# TABLE
## Du premier Volume.

## TABLE DE LA VIE D'ESOPE.

---

TABLE DES FABLES D'ESOPE.

Fin de la Table du premier Volume.

de ſon viſage. Il avoit le cou gros & court, & la tête de figure pyramidole, les levres groſſes & pendantes. Enfin il reſſembloit moins à un homme qu'à un Monſtre; mais avec un corps ſi mal fait, il avoit l'ame parfaitement belle; de ſorte que la beauté de ſon genie, & ſes rares talens le firent aimer & rechercher des plus grands Princes, & des plus habiles Philoſophes de ſon ſiecle, qui fut fecond en grands perſonnages; puiſque c'eſt à peu prés en ce temps-là que vêcurent ces grands Hommes, que la Grece a honoré du nom de Sages. La réputation qu'Eſope avoit acquiſe par ſon eſprit & par les réponſes qu'il faiſoit ſur le champ à toutes les Queſtions qu'on lui propoſoit, engagea les Samiens à le choiſir malgré la difformité de ſon corps, & la laideur de ſon viſage, pour l'envoyer vers Creſus Roi de Lydie, qui vouloit obliger les Samiens à reconnoître ſa puiſſance, & à lui payer tribut, les menaçant,

s'ils y manquoient, de porter la guerre dans leur Païs. Cresus, la premiere fois qu'il vit Esope, se sentit penetré de colere, & d'indignation, de ce qu'un homme que la nature avoit si étrangement défiguré renversast tous ses desseins par sa prudence, & par ses sages conseils; & qu'il l'eût empêché jusqu'alors de s'emparer de l'Isle des Samiens. La premiere pensée qui se presenta à Cresus, fut de faire mourir Esope; mais il changea incontinent de résolution aprés l'avoir entendu parler avec tant de sagesse, & tant de bon sens sur toutes les Questions qu'il lui proposa. Ce Prince fit plus; car il se reconcilia de bonne foi avec les Samiens, à la priere d'Esope. Ce fut à la Cour de Cresus qu'il composa les Fables qui se sont conservées jusqu'à nous. Il en fit present au Roi, qui les reçut avec de grandes marques de reconnoissance, & d'admiration. Il le combla d'honneurs & de presens, & le renvoya vers les

Samiens

Samiens, parmi lesquels il ne fit pas un long séjour. Depuis ce temps-là, il se mit à voyager, pour aller conferer avec les Philosophes qui avoient alors le plus de reputation.

Pour tirer tout le fruit qu'il est possible des Fables d'Esope, il ne faut pas s'arrêter simplement à la lettre; il faut penetrer dans l'esprit de la Fable, où l'on peut puiser de belles instructions, sur tous les devoirs de la vie civile. C'est dans cette veuë que l'on a ajoûté à chaque Fable le sens moral, pour en faciliter l'intelligence, & pour aider le peu de penetration de certaines gens, ou plûtost leur paresse naturelle, qui les empêche de faire toutes les reflexions qu'ils pourroient faire, sur une matiere si riche & si feconde. On a étendu fort au long ces moralitez, on les a variées & diversifiées en cent manieres differentes, afin que chacun en pût trouver quelqu'une qui lui convinst selon son état & la portée de son genie.

Les Discours Moraux, qui contiennent l'explication des Fables, tant d'Esope que de Philelphe, sont suivis chacun de quatre Vers, où est renfermé le sens principal qu'on leur peut donner. Ces Quatrins fort aisez à retenir, peuvent faire une impression utile dans l'esprit des jeunes personnes qui les voudront apprendre par cœur. Cette maniere d'instruire étoit fort au goût des Anciens. En effet elle est aisée. La verité la fait sentir, sans employer de grands raisonnemens, ou sans qu'il soit besoin de faire de longues reflexions. Quoique les Fables d'Esope ayent esté déja traduites plusieurs fois, cependant on a souhaité d'en avoir une nouvelle traduction plus exacte, & plus correcte, & afin que l'on comprist plus aisément le sujet de la Fable, on en a fait graver la figure, pour rendre la chose plus sensible. On a ajoûté aux Fables d'Esope quelques Fables de Gabrias.

C'étoit un Poëte Grec, qui avoit mis en Vers les Fables d'Esope, Avienus, Poëte Latin, a mis aussi quelques Fables en Vers. Il en a fait de differentes especes ; car il y en a dont les sujets sont fondez sur les corps celestes. Il y en a d'autres plus heroïques pour porter les grands Hommes à la vertu. Enfin il y en a d'autres, où il fait parler les Bêtes, à l'imitation d'Esope. Cette espece de Fables paroît la plus naturelle, & la plus propre pour insinuer la verité ; quoiqu'il semble assez étrange d'avoir recours aux Bêtes pour instruire les hommes & pour les faire mieux appercevoir de leurs défauts, & de leurs foiblesses. On trouvera moins de moralitez dans le Combat des Rats & des Grenoüilles, dont on a joint la traduction à celle d'Esope. Ce Combat est nn jeu d'esprit de l'invention d'Homere. Ce grand homme qui sçait si bien dénoüer les Combats des Heros, ne fait pas pa-

roître moins d'eſprit en faiſant combatre les Rats contre les Gre-noüilles. La maniere ingenieuſe dont il décrit leurs armes; l'ordre de la bataille, & des attaques, eſt ca-pable de réjoüir le Lecteur le plus ſombre, & le plus auſtere. Herodo-te nous apprend qu'Homere com-poſa ce Poëme pour ſervir à l'inſ-truction des Enfans de Chio, qui querelloient enſemble, & qui ne pouvoient s'accorder. Un Auteur moderne, dont on ignore le nom, a compoſé, à l'imitation d'Homere, le Combat des Rats & des Chats, & il en a fait une eſpece de Co-medie, en Vers Iambes. Comme cette Piece eſt à peu prés du goût de celle d'Homere, on a crû que le Lecteur ne ſeroit pas fâché d'en voir une traduction en nôtre Langue. Enfin pour rendre cet Ouvrage plus complet, on y a joint la traduction de quelques Fables Poëtiques & Egyptiennes, qui ſont un peu dif-ferentes de celles d'Eſope; car elles

renferment des ſecrets de la Nature, de la Religion, & de la Morale, ſous des paroles ambiguës, & ſous des exemples tirez de l'Hiſtoire ou de la Fable. Cette eſpece de Philoſophie étoit en vogue parmi les Egyptiens, qui avoient un goût merveilleux pour les Ieroglyphes & pour les Enigmes. Les Grecs l'imiterent des Egyptiens; mais ils ne la porterent pas au même point de perfection. Les Fables Teutoniques qui ont regné aſſez long-temps, & qui ſont maintenant tombées dans le décri & dans l'oubli, étoient auſſi une imitation groſſiere, & informe des Fables Egyptiennes; elles ne renfermoient que des choſes monſtrueuſes & étonnantes, pour inſpirer aux Enfans & au Peuple la crainte, la joye, l'eſperance, & toutes les autres paſſions. Elles contenoient auſſi pluſieurs points de la Religion, mal expliquez & mal développez, qui ont dégeneré enſuite dans des ſuperſtitions étranges. Les

Fables Poëtiques renferment aussi des faits extraordinaires, & des Histoires singulieres, qui surprennent par leur nouveauté, & par les circonstances, dont elles sont revêtuës. Le sens en est quelquefois clair & plausible; quelquefois obscur, & difficile à penetrer. Les Philosophes parmi les Grecs, se servoient souvent de ces Fables, dans les instructions qu'ils donnoient à leurs Disciples. Ils introduisoient à tous propos dans leurs Leçons les Hippocentaures, les Chimeres, les Gorgones, le Cheval Pegase, & tout son attirail. Socrate dans le Phedre de Platon, se moque de cette methode, & avec raison. Ce grand Homme croyoit qu'un Philosophe devoit s'appliquer uniquement à la morale, & à la connoissance de soy-même.

## APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce Manuscrit des *Fables diverses*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui doive en empêcher l'impression. Le 3. Septembre 1701.

PAVILLON.

## PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre. A nos Amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maistre des Requestes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conseiller Prevôt de Paris, Baillifs Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; Salut. MICHEL BRUNET, Libraire à Paris, nous ayant fait supplier de luy accorder la permission d'imprimer, *Les Fables diverses, tirées d'Esope, mises en Vers Latins par Gabrias & Avienus, & traduites en François avec des explications, par* * * * * * Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Presentes, d'imprimer ou faire imprimer par tel Imprimeur qu'il voudra choisir, ladite Traduction, en telle forme, marge, caractere, & autant de fois que bon lui semblera, pendant le temps de six années consecutives, à compter du jour de la datte des Presentes; & de la vendre ou faire vendre & distribuer par tout nostre Royaume, avec défense à tous Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, de contrefaire ladite Traduction du sieur * * * * *. d'en vendre ni debiter, mesme d'impression étrangere, sans le consentement de l'Exposant, ou de ses ayans cause, sur peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amande contre chacun des contrevenans, applicable un tiers à Nous, un tiers à

l'Hostel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens dommages & interests, à la charge de mettre avant de l'exposer en vente, deux Exemplaires en nostre Bibliotheque publique; un autre dans le Cabinet des Livres de nostre Château du Louvre, & un en celle de nostre tres-cher & feal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Phelyppeaux, Comte de Pontchartrin, Commandeur de nos Ordres, de faire imprimer ladite traduction dans nostre Royaume, & non ailleurs, en beau caractere, & papier, suivant ce qui est porté par les Reglemens des années 1618. & 1686. & de faire enregistrer les Presentes, és Registres de la Communauté des Marchands Libraires de nostre bonne Ville de Paris; le tout à peine de nullité d'icelles; du contenu desquelles Nous vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement; cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens contraires. Voulons que la Copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin de ladite Traduction, soit tenuë pour duëment signifié, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nostre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution des Presentes toutes significations, défenses, saisies, & autres Actes requis & necessaires, sans demander autre permissions, nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est nostre plaisir. Donné à Fontainebleau le 16. jour d'Octobre, l'an de grace mil sept cens un, & de nostre Regne le cinquante-neuviéme. Par le Roi en son Conseil, LE COMTE.

*Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs, conformement aux Reglemens A Paris ce 21. Octobre 1701.*

P. TRABOÜILLET, *Syndic.*

Achevé d'imprimer le 28. Janvier 1703.



# LA VIE D'ESOPE,

Ecrite en Grec par Planudes, surnommé Le Grand.

## CHAPITRE PREMIER.

*Du Païs & de la condition d'Esope.*



LUSIEURS grands hommes se sont appliquez à examiner la nature des choses humaines, & les causes des révolutions, pour en instruire la posterité. Il semble, quand on considere la sagesse & le bon sens qui brillent dans les Ouvrages d'Esope, qu'il ait esté

divinement inſpiré, pour donner aux hommes tant de preceptes de morale, ſi beaux & ſi utiles, & qui ſurpaſſent infiniment tous ceux que les plus grands Philoſophes avoient donnez juſqu'alors. Il ne s'eſt point tourmenté à chercher des definitions exactes, à faire de longs raiſonnemens, à citer de grands exemples tirez de l'Hiſtoire, pour perſuader les hommes, & pour les engager à aimer la vertu, & à fuïr le vice. Il ne s'eſt ſervi pour les inſtruire, que du ſecours des Fables, & pour leur donner de l'horreur de certaines actions que les Oiſeaux & les autres Animaux dépourvûs de raiſon, & guidez par le ſeul inſtinct de la nature, ne voudroient pas avoir faites. Les hommes, pour peu qu'ils ayent de raiſon, devroient rougir de honte, de ne pas s'appliquer aux choſes honnêtes qu'Eſope feint avoir eſté pratiquées par des Renards, & par d'autres Animaux, qui évitoient de grands perils, par leur in-

duſtrie, & par leur adreſſe; & qui ſçavoient ſe procurer de grands avantages, ſelon les occaſions. Eſope qui ſe forma pendant ſa vie, l'idée d'une Republique toute Philoſophe, & qui fut lui-même plus Philoſophe par ſes actions que par ſes paroles, fut de condition ſervile, & naquit à Amorion, Ville de Phrygie, que l'on ſurnommoit la Grande. Voilà pourquoi je me perſuade que Platon a dit auſſi élegamment que veritablement, dans le Dialogue intitulé, *Gorgias*, que la Nature, & la Loi ſont ſouvent bien contraires l'une à l'autre; car la Nature avoit donné à Eſope un eſprit libre; mais la Loi des hommes réduiſit ſon corps à la ſervitude. Cependant elle ne put alterer la liberté de ſon ame, en l'obligeant de voyager, & de ſe tranſporter en pluſieurs lieux differens La multitude des affaires ne le fit jamais ſortir de ſon aſſiete ordinaire.

## CHAPITRE II.

*Quelle étoit la figure d'Esope, & la vivacité de son esprit.*

NOn seulement Esope étoit né Esclave, il étoit encore le plus hideux, & le plus difforme de tous les hommes de son siecle. Il avoit la tête en pointe, le nez plat, le cou gros & court, les levres grosses, le teint noir, & livide. Voilà pourquoi on lui donna le nom d'Esope, qui signifie Ethiopien. Outre cela il avoit le ventre prodigieusement gros, il étoit bossu & tortu; sa laideur surpassoit peut-être celle de Thersite, dont Homere a fait une peinture si ridicule. Le plus grand de ses défauts étoit la difficulté qu'il avoit à parler, une voix enrouée, & que l'on n'entendoit qu'avec peine. Il semble que tous ces défauts ayent

contribué à la servitude d'Esope; car ç'eût esté une chose fort extraordinaire, qu'avec un corps si laid, & si difforme, il eût pû se garantir de l'Esclavage. Mais quelque difformité qu'il eût dans son exterieur, cela n'empêchoit pas qu'il n'eût l'esprit vif, souple, delié, insinuant, plein d'inventions, & qui trouvoit sur le champ toutes sortes d'expediens dans les affaires les plus delicates, & les plus embroüillées.



# CHAPITRE III.

*L'innocence d'Esope injustement attaquée, se justifie auprés de son Maître, à qui il fait connoitre celui qui avoit mangé les Figues.*

LE Maître d'Esope le voyant ainsi contrefait, & ne croyant pas qu'il fût propre à aucun employ domestique, l'envoya aux champs pour labourer la terre; il s'appliqua à son travail avec beaucoup de zele & de courage. Son Maître vint à sa maison de campagne voir ses Ouvriers & les ouvrages qu'on y faisoit. Un Jardinier lui fit un present de figues tres-belles & bien conditionnées. Il les receut agreablement, & les donna à garder à l'un de ses domestiques nommé Agathope, pour les lui servir quand il seroit revenu du bain. Pendant ce temps-là Esope

fut obligé de rentrer dans la maiſon pour quelque affaire domeſtique. Agathope ſe ſervit de cette occaſion, & s'adreſſant à l'un de ſes camarades. Mangeons ces Figues, luidit-il ; & ſi nôtre Maître les redemande, nous accuſerons de concert Eſope, & nous dirons que c'eſt lui qui les a mangées, aprés être entré furtivement dans la maiſon. Outre cela, nous inventerons pluſieurs menſonges pour rendre la choſe plus vray-ſemblable, & pour le mettre hors d'état de pouvoir ſe juſtifier de ce crime. Son témoignage ne pourra tenir contre une accuſation ſi bien concertée. Et comment pourroit-il nous convaincre de menſonge, n'ayant aucune preuve contre nous? Aprés avoir raiſonné de la ſorte, ils ſe mirent à executer leur complot, & diſoient avec de grands éclats de rire, à chaque Figue qu'ils mangeoient, malheur à toy, miſerable Eſope. Le Maître étant revenu du bain, redemanda les Figues; mais

ayant appris, qu'Esope les avoit mangées, il entra en grande colere, &commanda sur le champ de le faire venir. Si-tôt qu'il l'eut apperçû; malheureux, lui dit-il, comment as-tu eu l'audace d'entrer dans l'Office, & de manger des Figues que l'on m'avoit destinées? Esope entendoit & comprenoit fort bien les reproches qu'on lui faisoit; mais la difficulté qu'il avoit à s'énoncer l'empêchoit d'y répondre. Convaincu par les dépositions des faux témoins, & se voyant menacé d'une grêle de coups, il se jetta aux pieds de son Maître, lui demandant quelque délai, avec de grandes instances. Il courut dans la Cuisine, il en apporta de l'eau tiede qu'il avala, se provoquant avec le doigt à vomir. Il rendit l'eau toute claire, parce qu'il n'avoit encore rien mangé de tout le jour. Il pria ensuite son Maître de commander à ses accusateurs d'en faire autant, afin que l'on pût connoître sans s'y tromper, ceux qui

avoient mangé les Figues. Le Maître d'Esope admirant la vivacité & la subtilité de son esprit, voulut que les faux témoins avalassent sur le champ de l'eau tiede en sa presence. Ils y consentirent; mais au lieu de se fourrer les doigts dans le gosier pour se provoquer à vomir; ils se contentoient de les tourner autour des machoires. A peine eurent-ils achevé de boire cette eau, que le mal de cœur, & l'envie de vomir les prit; ils la rejetterent avec les Figues. Leur crime, & leurs calomnies parurent aux yeux de tout le monde. Le Maître ordonna qu'on les mist nuds, pour les foüetter. Ils connurent alors par leur propre experience, la verité de cette maxime, que celui qui dresse des embûches à son prochain, attire sur soy le mal qu'il veut faire aux autres.



## CHAPITRE IV.

*Par quelle avanture la liberté de la parole fut renduë à Esope.*

LE lendemain, son Maître étant retourné à la Ville, Esope s'occupoit à foüir la terre, comme on le lui avoit ordonné. Quelques Prêtres de Diane, ou d'autres personnes, s'égarerent par hazard, & rencontrerent Esope. Ils le prierent au nom de Jupiter hospitalier, de leur montrer le chemin qui conduisoit à la Ville. Il les fit d'abord asseoir à l'ombre d'un arbre, & leur servit un repas frugal; aprés cela il s'offrit de bonne grace à leur servir de guide, pour les remettre dans le bon chemin. Ces Voyageurs charmez de l'honnêteté d'Esope, pleins d'affection & de reconnoissance, leverent les mains au Ciel,

priant avec beaucoup de zele, pour leur bienfaicteur. Esope retourné au logis, fatigué de chaud, & du travail, s'endormit. Il s'imagina en dormant, voir la Fortune auprés de lui, qui lui délioit la langue, qui lui communiquoit la facilité de s'énoncer, & l'intelligence des Fables. Ah, que j'ai fait un sommeil agreable! dit-il, en se réveillant, & que je viens d'avoir un heureux songe! Voilà que je parle avec une facilité merveilleuse, & que je nomme sans peine par leur nom toutes choses, *un Bœuf*, *un Asne*, *un Rateau*. Par les Dieux immortels, je ne sçais qui m'a procuré un si grand bien. C'est sans doute la recompense du bon accueil que j'ai fait à mes Hôtes; ainsi quand on rend un bon office, on ne doit en esperer que du bien. Esope plein de joye, pour l'heureuse avanture qui venoit de lui arriver, se remit à travailler avec plus d'ardeur que jamais.

## CHAPITRE V.

*Esope est vendu en qualité d'Esclave.*

ZEnas étoit l'Intendant de la maison de campagne, où travailloit Esope. Etant allé voir si les travailleurs s'acquitoient fidellement des Ouvrages qu'on leur avoit ordonnez ; il en apperçût un qui s'aquitoit negligeamment de sa tâche ; il se mit à le batre rudement, quoique sa faute fût legere. Esope touché d'un si mauvais traitement : Pourquoi, lui dit-il, frappes-tu avec cette violence un homme qui ne t'a fait aucun tort ? Tu accables de coups chaque jour, sans sujet, tous les domestiques de la maison ; asseurément j'en avertirai le Maître. Zenas ayant entendu Esope parler de la sorte, fut étrangement surpris de cette liberté, à quoi il ne s'attendoit

nullement ; & raisonnant en lui-même, il disoit : Mes affaires iront tres-mal, si le Maître est informé de ma conduite : Il faut que je prévienne Esope, & que je me hâte de l'accuser, avant qu'il instruise le Maître de mes déportemens ; ce qui pourroit me faire chasser de mon emploi. Aprés avoir raisonné de la sorte, il reprit le chemin de la Ville, pour aller trouver son Maître ; il l'aborda & le salüa plein de trouble. D'où vient cette émotion, & cette inquiétude qui paroît sur vôtre visage, lui demanda le Maître ? Il est arrivé à vôtre maison de campagne, lui repliqua Zenas, une chose étonnante. Eh quoy, interrompit le Maître ? Quelque Arbre a-t-il produit des fruits hors de saison ? ou quelque Cavale a-t-elle fait quelque monstre ? Ce n'est point cela, repartit Zenas ; mais c'est qu'Esope qui avoit toûjours esté muet, parle maintenant avec une extrême facilité. Regardez-vous cet évenement, lui repliqua le

Maître, comme quelque chose de monstrueux? Sans doute, répondit Zenas; je passe sous silence toutes les impertinences, & toutes les injures qu'il m'a dites; mais il a vomi contre vous, & contre les Dieux des blasphêmes atroces. Ce recit mit le Maître d'Esope dans une colere étrange. Il dit à Zenas, je vous abandonne ce malheureux, faites lui tous les traitemens que vous voudrez. Donnez-le, vendez-le, faites-en tout ce que vous trouverez à propos d'en faire, je le livre à vôtre discretion. Zenas se voyant le Maître absolu d'Esope, lui fit sçavoir, que sa liberté dépendoit entierement de lui. Faites de moy tout ce qu'il vous plaira, lui dit Esope, & dispôsez de ma personne à vôtre choix. Sur ces entrefaites, un Marchand vint par hazard dans le Village où ils étoient, pour y achepter du bétail. Il s'adressa à Zenas, & lui demanda, s'il n'avoit point quelque bête à vendre? Non, lui répondit Zenas; mais

j'ai un Esclave, qui n'est pas loin d'ici, & que vous pouvez achepter. Zenas fit appeller Esope, à la priere du Marchand, qui se mit à rire aprés avoir consideré sa figure. Où avez-vous pris, dit-il à Zenas, ce monstre qui ressemble à un pot? Est-ce un homme, ou un tronc d'arbre? S'il n'avoit pas l'usage de la voix, je le prendrois pour un outre plein de vent. Pourquoi avez-vous retardé mon voyage, pour me faire voir ce malheureux? Aprés avoir dit cela, il poursuivit son chemin. Esope se mit à le suivre: arrêtez-un moment, lui dit-il. Mais le Marchand lui repliqua d'un ton aigre, & se tournant vers lui: Eloigne-toi de moi, vilain chien. Dites-moy, lui repartit Esope, pour quel sujet vous êtes venu dans ce Village? C'est pour y acheter quelque chose de bon, répondit le Marchand; mais je n'ai nullement besoin d'un homme aussi difforme, & aussi inutile que vous l'êtes. Acheptez-moi,

lui repliqua Esope, si vous m'en croyez; vous ne serez pas fâché de m'avoir, & je vous rendrai de plus grands services que vous ne pensez. Quel secours puis-je attendre de vous, lui demanda le Marchand, puisque vous êtes fait d'une telle façon, que vous vous attirez le mépris & la haine de tout le monde. N'avez-vous pas dans vôtre maison, lui repartit Esope, des enfans broüillons, incommodes, & qui crient sans cesse? Prenez-moi pour leur servir de Maître; ils auront peur de moi, comme d'un homme masqué. Ces paroles firent rire le Marchand, qui se tournant vers Zenas. combien voulez-vous, lui demanda-t-il, me vendre ce malheureux? Trois oboles, lui répondit Zenas. Le Marchand les lui donna; & dit: Je n'ai rien dépensé, ni rien acheptè. Ils se mirent tous deux en chemin; & quand ils furent arrivez à la maison du Marchand, deux petits enfans qui étoient enco-

encore à la mamelle, se mirent à crier, aussi-tôt qu'ils eurent apperçû Esope. Vous voyez déja, dit-il à son Maître, l'effet de ma promesse. Le Marchand se mit à rire. Saluez, lui dit-il, tous vos compagnons. Ceux-ci regardant Esope avec étonnement, se disoient les uns aux autres: En verité c'est un grand malheur pour nôtre Maître d'avoir acheptè un homme si laid, & si difforme. Apparemment il ne l'a pris que pour servir de mauvais augure dans sa maison.



## CHAPITRE VI.

*L'adresse que fit paroître Esope dans le choix des fardeaux dont il se chargeoit.*

PEu de jours aprés, le Maître étant de retour dans sa maison, ordonna à ses Valets de faire des ballots, & de se tenir prêts le lendemain, pour son voyage d'Asie. Ils disposerent donc toutes choses, selon l'ordre du Maître, & partagerent entr'eux les fardeaux dont ils devoient se charger. Esope demandoit qu'on lui donnât le plus leger, étant nouveau venu, & le dernier acheptté, & peu propre à un pareil emploi. Ils lui dirent obligeamment, qu'il pouvoit ne rien porter, s'il le vouloit; & qu'ils l'en dispensoient. Il leur répondit, qu'il n'étoit pas juste qu'on le ménageât de la sorte,

tandis qu'ils travailloient tous, & qu'ils portoient des fardeaux. Ils lui permirent donc de choisir un fardeau, & de se charger comme il le jugeroit à propos. Aprés qu'il eut regardé de tous côtez, & assemblé plusieurs hardes, des vases, des sacs, des paniers; il demanda qu'on lui mît sur le dos une corbeille pleine de pain, que deux Valets devoient porter. Ils se mirent tous à rire, en disant qu'il n'y avoit rien de plus fou que ce miserable Esclave, & qu'il faisoit bien paroître sa bêtise, en ce qu'ayant demandé la plus legere charge, il avoit cependant choisi le fardeau le plus pesant. Ils ajoûterent, qu'il étoit juste de le contenter; & ils lui mirent sur le dos la Corbeille qu'il avoit demandée. Esope se sentoit accablé de ce fardeau qui surpassoit de beaucoup ses forces; & le secoüoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Le Marchand lui voyant sur les épaules une charge aussi pesante, en parut tout

étonné ; & remarquant avec quelle ardeur il travailloit. En verité, dit-il, je suis déja récompensé de ce qu'il m'a coûté ; car il porte lui seul la charge d'un Cheval. Quand ils furent arrivez à l'Hôtellerie où ils devoient dîner ; Esope eut ordre de distribuer du pain à tous les Valets ; de sorte qu'aprés le repas sa Corbeille demeura à demi-vuide. Ainsi son fardeau étant diminué de moitié, il en marchoit bien plus à l'aise. Le soir on distribua encore du pain pour le soupé des Valets. Le lendemain la Corbeille d'Esope fut entierement vuidée ; il la mit sur ses épaules, marcha avec tant de vîtesse & devança de si loin tous ses Compagnons, qu'ils ne sçavoient qu'en dire ; ils doutoient si celui qu'ils voyoient devant eux, étoit Esope, ou quelque autre. Mais l'ayant reconnu, ils ne purent s'empêcher d'admirer l'habileté d'un homme si laid, & si difforme, qui s'étoit moqué d'eux ; & qui avoit montré sa

souplesse, en se chargeant du pain, bien persuadé que ce fardeau ne lui demeureroit pas long-temps sur le dos. Mais ses Compagnons étans chargez de balots, & de differentes marchandises, ne pouvoient pas esperer de se voir soulagez de la sorte durant le voyage; parce que ces Marchandises ne se consummoient pas comme les provisions de bouche.



## CHAPITRE VII.

*Esope est vendu une seconde fois.*

LE Marchand étant arrivé à Ephese, vendit plusieurs Esclaves, & fit un grand profit sur cette vente. Il ne lui en demeura que trois; un Grammairien, un Musicien, & Esope. L'un des amis du Marchand lui conseilla de faire voile vers Samos, dans l'esperance d'y vendre ses Esclaves à un plus haut prix. Lors qu'il fut arrivé à Samos, il fit habiller le Grammairien, & le Musicien, & les exposa au Marché pour les vendre. Mais ne pouvant parer Esope, ni lui donner aucun habit qui lui convînst, parce qu'il avoit le corps tout contrefait; il le revêtit d'un sac, & l'ayant déguisé de la sorte, il le mit au milieu de ses deux Compagnons. Ceux qui le

voyoient en cet équipage, disoient tout épouvantez, que fait là ce monstre qui obscurcit l'éclat des autres? Quoiqu'Esope se vît exposé aux railleries, & aux insultes de tous les Passans; cependant il ne perdoit point contenance, & les regardoit tous fixement. Le Philosophe Xantus, qui faisoit en ce temps-là sejour à Samos, alla dans le Marché, où voyant les deux jeunes Esclaves si bien vêtus, & Esope au milieu d'eux si contrefait, & dans un aussi mauvais équipage, admira l'invention & l'adresse du Marchand, qui avoit placé habilement un homme si laid au milieu des deux autres, pour les faire valoir davantage, par l'opposition de sa difformité. Le Philosophe s'approchant de plus prés demanda au Musicien d'où il étoit. De Capadoce, répondit-il. Que sçavez-vous faire, lui repartit Xantus? Toutes choses, dit le Musicien. Cette réponse, fit sourire Esope. Les Disciples de Xantus, qui l'accompa-

gnoient, ayant vû rire Esope, & remarqué ses dents, le prirent pour quelque Monstre. Sans doute, disoit l'un, c'est un hargneux qui montre les dents. Pour quel sujet, disoit l'autre, s'est-il mis à rire de la sorte? Il ne rit pas, disoit un troisiéme, il se ride, & se renfroigne. Ils voulurent tous s'informer du sujet qui l'avoit fait rire; de sorte que l'un des Disciples de Xantus, s'approchant d'Esope, lui demanda pourquoy il avoit ry de la sorte? Brebis de Mer, lui repliqua Esope, retire-toi d'ici. Cette réponse couvrit de honte le Disciple, qui se retira brusquement. Xantus demanda au Marchand à quel prix il mettoit le Musicien. A mille oboles, répondit-il. Xantus trouvant ce prix excessif, se tourna vers l'autre Esclave, & lui demanda de quel païs il étoit? Je suis Lydien, répondit-il. Que sçavez-vous faire, poursuivit Xantus? Toutes choses, repartit l'Esclave. Esope se mit à rire en l'enten-

tendant. L'un des Disciples du Philosophe, ne sçachant pourquoy Esope rioit des réponses dès deux Esclaves, voulut lui en demander le sujet; mais il en fut empêché par l'un de ses Compagnons. Vous n'avez qu'à l'interroger, lui dit-il, si vous voulez être appellé Bouc Marin. Xantus s'adressant alors au Marchand, lui demanda de quel prix étoit ce Grammairien. De trois mille oboles, répondit le Marchand. Ce prix excessif chagrina Xantus, qui voulut s'en retourner; mais ses Disciples lui demandant s'il n'agreoit pas ces Esclaves? Oüi, dit-il, je les trouve fort à mon gré; mais j'ai résolu de ne donner jamais une grande somme pour aucun Esclave. Si cela est, lui repartit l'un de ses Disciples, rien ne vous empêche d'acheter le plus difforme des trois; il vous rendra autant de service que les autres, & nous voulons bien payer le prix qu'il doit coûter. Il ne seroit pas raisonnable, repliqua Xantus,

que vous payassiez le prix de l'Esclave, & que j'eusse à moi la Marchandise. Mais ma femme aime trop la propreté, & la netteté, pour vouloir souffrir d'être servie par un homme si laid, & si mal propre. Ce n'est pas là une raison lui repartirent-ils, pour vous empêcher d'acheter cet Esclave; car il y a une maxime qui dit, qu'il ne faut point obéïr à sa femme ni avoir pour elle de si grands menagemens. Avant que de l'acheter, repliqua le Philosophe, voyons s'il sçait quelque chose, de peur de perdre nôtre argent. Alors s'approchant d'Esope; réjoüissez-vous, lui dit-il. Pourquoi, demanda Esope, étois-je triste? Je vous donne le bon jour, repartit Xantus. Je vous le rens, répondit Esope. Xantus & ses Disciples parurent tout étonnez de ces réponses si promptes, & si vives. Il lui demanda de quel Païs il étoit. Je suis noir, lui dit Esope, Ce n'est pas là ce que je vous demande, dit Xantus; mais je souhaite ap-

prendre le nom de vôtre Patrie, & le lieu d'où vous êtes ſorti. Du ventre de ma mere, lui repartit Eſope. Je ne dis pas cela, repliqua Xantus, je vous demande en quel lieu vous êtes né. Ma mere ne m'a point informé, dit Eſope, ſi je ſuis né dans un lieu haut, ou dans un lieu bas. Que ſçavez-vous faire, lui demanda le Philoſophe? Rien du tout, repartit Eſope. Que voulez-vous dire, pourſuivit Xantus? Ceux-ci, repliqua Eſope, ont dit qu'ils ſçavoient tout, & ils ne m'ont rien laiſſé à faire. Les Diſciples du Philoſophe étoient fort émerveillez de ces réponſes. En verité, dirent-ils, pleins d'admiration, cet homme fait paroître beaucoup d'eſprit & de vivacité dans tout ce qu'il dit. Il n'y a perſonne qui puiſſe ſe vanter de tout ſçavoir. Voilà pourquoy il rioit, & ſe moquoit de leurs réponſes. Voulez-vous que je vous achete, lui demanda Xantus? C'eſt une affaire, lui dit Eſope, où vous n'avez

nullement beſoin de mon conſeil. Achetez-moi, ou ne m'achetez pas, ſelon que vous le jugerez plus à propos. Un homme ne doit rien faire par force, ou par contrainte; cette affaire dépend entierement de vôtre volonté. Si vous voulez m'avoir, ouvrez vôtre bource, & comptez l'argent. Si vous ne le voulez pas, ceſſez de vous moquer de moi. Les Diſciples ſe diſoient les uns aux autres, par les Dieux immortels, il pouſſe nôtre Maître à bout. Si je vous achete, dit Xantus, vous tâcherez, peut-être, de vous dérober par la fuite? Eſope ſe mit à rire. Si l'envie m'en prend, repliqua-t-il, je ne vous demanderai pas conſeil ſur cela; comme vous n'avez pas beſoin du mien pour ce que vous voulez faire. Vous avez raiſon, dit Xantus; mais vous êtes bien laid. Il faut, repliqua-t-il, qu'un Philoſophe regarde l'eſprit, & non pas le viſage. Alors Xantus s'adreſſant au Marchand: Combien voulez-vous me

vendre cet Esclave, lui demanda-t-il? Vous êtes venu ici, repliqua le Marchand, pour mépriser ma Marchandise; vous negligez des Esclaves beaux, & bien faits, & vous choisissez celui qui est si laid, & si difforme. Achetez l'un des deux autres, & prenez celui-ci sur le tout. Non, repliqua Xantus, je veux acheter celui-ci. Je veux en avoir soixante oboles, dit le Marchand. Les Disciples de Xantus compterent sur le champ cette somme; & l'Esclave lui fut livré. Les Partisans qui se trouverent-là s'informoient exactement du nom du Vendeur, & de l'Acheteur; mais la honte les empêchoit de se declarer, à cause du vil prix, & du peu de cas qu'ils faisoient de la Marchandise. Esope se tenant au milieu. C'est moi, dit-il tout haut, qui viens d'être vendu. Voici celui qui m'a acheté: C'est celui-là qui m'a vendu. S'ils ne parlent ni l'un ni l'autre; il faut que l'on me rende ma liberté. Les Partisans se mi-

rent à rire ; ils remirent à Xantus leurs droits, & s'en allerent.

## CHAPITRE VIII.

*Xantus retourne à son logis, & donne Esope à sa femme.*

ESope se mit à la suite de Xantus, qui s'en retournoit dans sa maison. La chaleur étoit extrême. Xantus ayant relevé sa Robe, pissoit en marchant. Esope s'en étant apperçû, prit le bas de sa Robe par derriere, & la tirant à lui ; Revens moi sur le champ, lui dit-il, ou je m'enfuïrai. Pourquoy cela, lui demanda Xantus? Parce qu'il m'est impossible, repartit Esope, de servir un Maître qui fait ce que vous faites. Car si vous, qui êtes le Maître, & qui n'avez de compte à rendre à personne, vous ne donnez point cependant de relâche à la nature ; &

ſi vous piſſez en marchant; que faudra-t-il que je faſſe, quand vous me donnerez quelque Commiſſion, ou que vous me chargerez de quelque affaire, moi qui ne ſuis qu'un ſimple Eſclave? Si la nature exige de moi de pareilles choſes, en chemin faiſant; je ſerai contraint de voler pour y ſatisfaire. Eſt-ce là ce qui vous allarme, lui demanda Xantus? Je piſſe en marchant, pour éviter trois maux, continua-t-il. Quels maux, demanda Eſope? C'eſt, répondit Xantus, que le Soleil me brûleroit la tête; que la terre brûlante m'incommoderoit les pieds, & que la mauvaiſe odeur de l'urine, m'offenſeroit l'odorat. Allons, lui dit Eſope, vous m'avez perſuadé. Quand ils furent arrivez au logis, Xantus ordonna à Eſope de demeurer auprés de la porte, parce qu'il ſçavoit que ſa femme aimoit la propreté, & qu'elle auroit eſté choquée, ſi on lui eût preſenté un homme auſſi laid, & auſſi dégoûtant qu'Eſope,

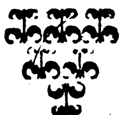
ſans l'y préparer par quelque bon mot, ou par quelques plaiſanteries. Il entra donc dans la maiſon, & l'ayant abordée. Madame, lui dit-il, vous ne me reprocherez plus à l'avenir les devoirs que vos Servantes me rendent ; car j'ai acheté un Eſclave pour moy, d'une beauté ſi accomplie, que vous n'avez jamais veu d'homme mieux fait, & plus agreable ; il s'eſt arrêté à l'entrée de la maiſon. Les Servantes crurent que leur Maître parloit ſerieuſement, elles diſputoient déja entr'elles avec beaucoup de chaleur, à qui auroit Eſope pour Epoux. La femme de Xantus ordonna d'introduire dans la maiſon le nouvel Eſclave. L'une des Servantes doubla le pas, croyant par cette promptitude avoir la préference d'Eſope pour ſon mariage. Elle cherchoit & appelloit l'Eſclave ; mais quand il lui eut dit ; c'eſt moi, me voilà, la Servante toute interdite, lui demanda ſi c'étoit lui en effet que l'on nommoit Eſope.

C'eſt moi-même répondit-il. Si cela eſt vrai, repliqua-t-elle, n'entrez pas dans la maiſon; car vous feriez fuïr toutes mes Compagnes. Une autre ſortit encore, & le vit. Il faut, lui dit-elle, avant que l'on vous permette l'entrée de cette maiſon, que l'on vous taille le viſage; mais ſur toutes choſes, je vous défends de m'approcher. Eſope entra, & ſe preſenta devant la Maîtreſſe de la maiſon. Quand elle l'eut enviſagé, elle jetta les yeux ſur ſon Epoux. Où êtes-vous allé chercher ce Monſtre, lui dit elle, pour me l'amener ici? Otez-le promptement de devant moi. Calmez-vous, ma Femme, lui répondit Xantus, n'inſultez pas mon nouveau Serviteur. Comment voulez vous que je le ſouffre, repliqua-t-elle? Mais je m'apperçois que vous commencez à me dédaigner, & à me haïr, que vous voulez me donner une rivalle, & prendre une autre Epouſe. Vous gardez encore quelque meſu-

re avec moi ; vous n'osez par un reste de bien-séance, me dire durement en face, que je sorte de vôtre maison ; vous m'avez amené cette tête de Chien, pour m'obliger à deserter malgré moi, sçachant bien que je ne pourrai souffrir un Monstre aussi difforme. Rendez-moi ma dot, & je m'en irai. Ce discours n'étonna pas extrêmement Xantus, qui se tournant vers Esope. Vous m'avez fait, lui dit-il, cent plaisanteries sur le chemin, en me voyant pisser ; cependant vous demeurez muet devant ma Femme, & vous n'avez pas un bon mot à lui dire, pour l'appaiser. Jettez-la dans un Gouffre, repartit Esope. Taisez-vous, malheureux que vous êtes, lui repliqua Xantus. Ne sçavez-vous pas que j'ai pour elle une tendresse extrême ? Eh quoi, repartit Esope, vous aimez effectivement cette Femme ? Oüi sans doute, reprit Xantus, je l'aime plus que moi-même. O Dieux, répondit Esope, en frapant du pied, le sage Xantus

se laisse mener par sa Femme! Et se tournant en même temps vers elle. Madame, lui demanda-t-il, voudriez-vous que vôtre Mari vous eût acheptè un jeune Esclave, beau & bien fait, plein de feu & de vigueur, pour vous contempler toute nuë dans le Bain, & pour folatrer avec vous, à la honte du Philosophe? O grand Euripide, que n'ai-je vôtre éloquence, pour dire sur le même ton que vous disiez. L'impetuosité des flots de la Mer est terrible; le debordement des Rivieres est à craindre, la violence du feu cause de grands ravages, la pauvreté est un malheur insupportable. Il y a mille autres accidens qui rendent la vie triste, & ennuïeuse; mais une méchante Femme est le plus grand de tous les malheurs. Sur ce principe, Madame, puisque vous avez l'honneur d'être l'Epouse d'un Philosophe, donnez-vous bien de garde de vous faire servir par des Valets trop bienfaits, & trop beaux,

pour ne pas vous exposer à deshonnorer vôtre Mari. Ce discours étonna la femme de Xantus, & ne sçachant que répondre, elle se tourna vers son Mari, pour lui demander où il avoit trouvé ce bel Esclave. En verité, ajoûta-t-elle, quelque estropié, & quelque contrefait qu'il soit, il ne laisse pas d'être plaisant. Je veux faire ma paix avec lui. Xantus s'adressant à Esope. Vôtre Maîtresse, lui dit-il, s'est reconciliée avec vous. Je ne suis pas trop malheureux, reparrit Esope; car ce n'est pas une chose aisée, que d'appaiser une Femme. Taisez-vous, repliqua Xantus, je vous ai acheté pour me servir, & non pas pour me contredire



# CHAPITRE IX.

*L'agreable réponse que fit Esope à un Jardinier.*

LE lendemain Xantus ordonna au Jardinier de le suivre, & il le mena dans un Jardin pour y acheter des legumes. Esope prit un faisceau d'herbes, que le Jardinier avoit fait. Alors le Jardinier adressant la parole à Xantus, qui se disposoit à le payer. Je vous prie, lui dit-il, de me résoudre une question, que j'ai à vous proposer. Expliquez-moi vôtre difficulté, lui dit Xantus. Je ne sçaurois, répondit le Jardinier, deviner la raison pourquoi les Herbes que je cultive, & que j'arrose avec tant de soin, ne viennent cependant que fort tard à leur perfection; au contraire, celles que la terre produit d'elle-même, viennent plus

promptement, bien qu'elles ne ſoient ni cultivées, ni arroſées. Quoique cette queſtion fuſt du reſſort d'un Philoſophe, Xantus ne put la réſoudre, & ſe contenta d'y faire une réponſe generale, en diſant que c'étoit un effet de la divine Providence, qui regloit les choſes de la ſorte. Eſope étoit preſent. La réponſe de ſon Maître le fit rire. Eſt-ce pour vous moquer de moi, lui demanda le Philoſophe, que vous riez de la ſorte? Je me moque en effet, repartit Eſope, non pas de vous, mais de celui qui vous a inſtruit; car c'eſt la ſolution ordinaire que donnent les Sages à la plûpart des Queſtions qu'on leur propoſe. Ils ſe contentent de dire, que tout eſt gouverné par la Providence. Permettez-moi, continua-t-il, de répondre au Jardinier, & il ſera ſatisfait de ma réponſe. Alors Xantus ſe tournant vers le Jardinier, lui dit. Il ne me conviendroit nullement à moi, qui ai Philoſophé dans des Ecoles ſi fameuſes, de

diſputer maintenant dans un Jardin; mais le garçon qui m'accompagne, pourra réſoudre vôtre problême, ſi vous le lui propoſez; car il ſçait fort bien tirer les conſequences de pluſieurs principes. Eh quoi, demanda le Jardinier, ſe peut-il faire qu'un homme ſi laid, & ſi monſtrueux ait quelque teinture des belles Lettres? Quel malheur d'être contrefait de la ſorte! Voyons donc ſi vous pourrez reſoudre mon doute, & me ſatisfaire ſur la Queſtion que j'ai propoſée. Alors Eſope lui parla en ces termes. Quand une femme ſe marie pour la ſeconde fois, ayant déja des enfans de ſon premier époux; ſi le Mari qu'elle prend a des Enfans d'une autre Femme; elle eſt la Mere des Enfans qu'elle a amenez; mais elle n'eſt que maratre à l'égard des enfans qu'elle a trouvez dans la maiſon de ce nouveau mari. Elle traite les uns & les autres avec une extrême difference. Elle applique tous ſes ſoins à nourrir, & à bien éle-

ver ceux qu'elle a portez dans ſon ſein, & qu'elle aime avec une grande tendreſſe. Mais le plus ſouvent elle n'a que de l'averſion pour les enfans de ſon Mari, auſquels elle ôte tout ce qu'elle peut pour le donner à ſes propres enfans, qu'elle cherit par un inſtinct naturel, comme une partie d'elle-même. Au contraire elle haït les autres comme des Etrangers. Ainſi la terre eſt la mere de tout ce qu'elle produit d'elle-même; mais elle n'eſt, pour ainſi dire, que la maratre de tout ce que vous y tranſplantez. Elle nourrit donc avec plus de ſoin les Plantes qu'elle produit, & qu'elle regarde comme ſes enfans legitimes; mais elle eſt plus avare à l'égard des plantes que vous cultivez; elle leur fournit moins d'alimens, parce qu'elle les regarde comme des Etrangers. Cette réponſe charma le Jardinier. Je vous ſuis ſenſiblement obligé, dit-il à Eſope, vous m'avez tiré d'un grand embarras, par ce raiſonnement, dont

dont je ſuis tres-ſatisfait. Allez, & emportez gratuitement autant de legumes que vous voudrez; & toutes les fois que vous en aurez beſoin, vous en pourrez venir prendre ici, comme ſi le Jardin vous appartenoit.



## CHAPITRE X.

*D'un seul grain de Lentille qu'Esope fit boüillir dans un Pot, & de quelques autres avantures plaisantes.*

AU bout de quelques jours, Xantus alla au Bain, il y rencontra quelques-uns de ses Amis, & ordonna à Esope de courir promptement au logis, pour y faire cuire un grain de lentille. Esope obéït à la lettre, & étant arrivé au logis, il prit un grain unique de lentille qu'il mit boüillir dans un Pot. Aprés que Xantus se fut baigné avec ses Amis, il les pria à dîner, les avertissant d'avance que le repas seroit tres-frugal, n'ayant que des lentilles à leur donner; ajoûtant qu'il ne faloit pas juger du zele de ses Amis, par la diversité des mets; mais qu'il faloit plûtôt prendre garde à la bonne vo-

lonté. Ils accepterent l'offre que Xantus leur faisoit. Si-tost qu'ils furent entrez dans sa maison; Donnez-nous, dit-il à Esope, de l'eau du Bain pour nous rafraîchir, & pour boire. Esope courut promptement au Bain, & apporta de l'eau de l'égout, qu'il presenta à Xantus. Aprés qu'il en eut goûté, n'en pouvant supporter la mauvaise odeur: Où avez-vous puisé cette eau, demanda-t-il à Esope? Dans le Bain, comme vous me l'avez ordonné, répondit-il. La presence des amis de Xantus l'empêcha de se mettre en colere. Il ordonna à Esope d'apporter un Bassin, il l'apporta se tenant debout devant la Compagnie. Ne donnes-tu pas à laver, demanda Xantus à Esope? Non, répondit-il; car je ne fais precisément que ce que l'on me commande. Vous ne m'avez point dit: Verse de l'eau dans le Bassin, lave moi les pieds, apporte-moi mes Pantoufles, & toutes les autres choses necessaires. Xantus se

tournant alors vers ses amis. Ce n'est pas un Esclave que j'ai acheté, leur dit il, c'est un Maître. Quand ils se furent mis à table, Xantus demanda à Esope, si les Lentilles étoient cuites? Esope prit la cueilliere du Pot, & tira du Coquemar le seul grain de Lentille qu'il avoit fait cuire, & qu'il leur servit. Xantus le prit, croyant que ce n'étoit qu'un essay, pour voir si les Lentilles étoient assez cuites, & le pressant entre les doigts; Apporte, dit-il à Esope, cela est bien. Alors il versa l'eau dans les Ecuelles, & la servit aux conviez. Où est la Lentille, demanda Xantus. Je vous l'ai donnée, repartit Esope. Eh quoi, reprit Xantus, n'en avez vous fait cuire qu'un grain unique? Non, répondit l'Esclave; car vous m'avez dit expressement: faites cuire une Lentille, & non pas des Lentilles au pluriel. Cette réponse déconcerta entierement Xantus. Mes Amis, dit-il aux conviez, je vous prie d'excuser la bêtise de cet

Esclave, qui me fera devenir fou. Vien-ça, méchant Serviteur, dit-il à Esope : Va nous achepter quatre pieds de Cochon, fais-les cuire pour les servir promptement. Esope accomplit cet ordre en toute diligence. Tandis que les pieds de Cochon cuisoient, Xantus qui cherchoit un pretexte pour batre Esope, le voyant occupé à quelque affaire domestique, tira furtivement du Pot l'un des pieds de Cochon, & le cacha.



## CHAPITRE XI.

*Xantus voulant tromper Esope, est trompé lui-même.*

ESope rentra un moment aprés; il foüilla dans le Pot, & n'y trouva que trois pieds de Cochon, ce qui lui fit comprendre qu'on lui avoit fait une supercherie. Il courut promptement dans l'Etable où l'on engraissoit un Cochon. Il lui coupa un pied qu'il mit dans la Marmitte à boüillir avec les trois autres qui y étoient déja. Xantus craignant qu'Esope ne prist la fuite, quand il s'appercevroit qu'il manquoit un pied de Cochon, le remit dans le Pot. Aprés qu'Esope les eut servis, Xantus voyant qu'il y en avoit cinq. Qu'est-ce ci, dit-il à Esope? J'avois ordonné de n'en acheter que quatre. Il est vray, reparrit

Eſope ; mais combien de pieds ont deux Cochons. Ils en ont huit, répondit Xantus. Oh bien, reprit Eſope, vous en voyez cinq, & le Cochon que l'on engraiſſe ici-prés en a trois. Xantus parut tout chagrin de cette réponſe. N'ay-je pas eu raiſon de vous dire, dit-il en s'adreſſant à ſes Amis, que cet Eſclave me fera perdre l'eſprit ? Monſieur, dit Eſope, qui voulut payer ſon Maître de quelque raiſon ; ne ſçavez-vous pas, qu'il ne peut y avoir de mecompte en une ſomme, qu'autant que l'on diminuë de la quantité, ou que l'on y ajoûte ? Xantus ne trouvant donc point de pretexte raiſonnable pour batre Eſope, s'appaiſa.



## CHAPITRE XII.

*Des viandes & des ragoûts que Xantus envoya à son épouse par Esope.*

LE lendemain, l'un des Disciples de Xantus fit un festin magnifique, où il invita le Maître, & les Ecoliers. Xantus choisit ce qu'il y avoit de plus exquis & de plus délicat sur la table, & le donna à Esope, qui étoit debout derriere lui. Allez, lui dit-il, & portez cela chez ma bien-aimée. Esope partit sur le champ; mais en chemin faisant, il raisonnoit en lui-même. Voici, disoit-il, une belle occasion de me vanger de ma Maîtresse, & des railleries sanglantes qu'elle fit de moi, lors qu'elle me vit la premiere fois. J'éprouverai si elle aime effectivement mon Maître. Quand il fut entré dans le logis, il appel-

appella ſa Maîtreſſe, & mettant devant elle les viandes, dont Xantus l'avoit chargé. Voilà, lui dit-il, tout ce que mon Maître envoye, non pas à vous, mais à ſa bien-aimée. Il appella ſur le champ la petite Chienne, que l'on nourriſſoit dans le logis. Tenez, Mignogne, lui dit-il, mangez; voilà ce que mon Maître m'ordonne de vous donner. Eſope mit en morceaux toutes les Viandes, & les jetta à la Chienne. Aprés cela Eſope s'en retourna vers ſon Maître, qui lui demanda s'il avoit tout donné à ſa bien-aimée? Oüi, répondit Eſope, & elle l'a mangé en ma preſence. Qu'a-t-elle dit en le mangeant, demanda Xantus? Pas le moindre mot, repartit Eſope; mais elle vous remercioit interieurement. L'Epouſe de Xantus, bien fâchée de ce que ſon Mari ne lui avoit pas envoyé ſa part du feſtin, crut que cet oubli étoit une marque qu'il ne l'aimoit pas autant qu'à l'ordinaire, & que ſa tendreſſe étoit re-

froidie, puiſqu'il avoit eu plus de ſoin de ſa Chienne que de ſa femme. Elle faiſoit de grandes lamentations, & protesta, pleine de dépit & de colere, qu'elle n'auroit plus à l'avenir de commerce avec ſon Mari. Elle s'enferma toute éplorée dans ſa chambre, & ne pouvoit ſe conſoler de l'indifference de ſon Mari. Les convicz s'étant bien échauffez à boire, aprés avoir propoſé de part & d'autre pluſieurs Queſtions, l'un de la Compagnie, plus ſubtil & plus curieux que les autres, demanda quand il y auroit de grandes diviſions, & de grands deſordres parmi les hommes. Eſope qui ſe tenoit debout derriere celui qui parloit, répondit. Ce ſera quand les morts reſſuſciteront; car alors chacun voudra redemander ce qu'il poſſedoit en ce monde. Les Diſciples de Xantus rirent de cette repartie ingenieuſe, & avoüerent de concert qu'Eſope avoit infiniment d'eſprit. Un autre demanda pourquoi une Brebis

que l'on traînoit à la Boucherie, ne crioit point, & qu'au contraire un Cochon faisoit des cris épouvantables? Esope prenant la parole dit, que la Brebis accoûtumée à voir traire son lait, & tondre sa laine, à se laisser prendre, & attacher par les pieds, suivoit paisiblement, ne se doutant point qu'on lui voulût faire d'autre mal; mais que la Truye, dont on ne tire point de lait, & dont on ne tond point la laine, & qui n'est pour cela, ni traînée, ni liée par les pieds; sçachant qu'elle n'a rien de bon que sa chair, fait grand bruit, & de grandes plaintes, quand on la traîne à la boucherie. Ce raisonnement fit encore rire les Disciples de Xantus, qui donnerent de grandes loüanges à Esope. Incontinent aprés le dîné, Xantus retourna à son logis, & demanda sa Femme pour lui parler familierement, selon sa coûtume; mais elle, le regardant d'un œil fier, & méprisant: Retirez-vous, lui dit-elle,

& ne m'approchez pas; donnez-moi ma dot, & je sortirai de vôtre maison; car je ne veux pas demeurer davantage avec vous. Allez flater vôtre Chienne, à qui vous avez envoyé sa part du festin. Xantus étrangement surpris d'un reproche si peu attendu, ne sçavoit à qui s'en prendre, ni que répondre. Il faut sans doute, dit-il, qu'Esope m'ait joüé quelque tour; ou vous voulez me persuader, que je suis yvre. Eh quoi, n'est-ce pas à vous que j'ai envoyé ce qu'il y avoit de plus exquis, & de plus délicat dans le festin? Non en verité, répondit-elle, on a tout donné à la Chienne. Venez ici, approchez, dit Xantus à Esope; à qui avez-vous donné la part du festin? A vôtre bien-aimée, répondit Esope. Eh bien, Madame, dit Xantus, se tournant vers son Epouse, vous n'avez rien receu? Pas la moindre chose, repliqua-t-elle. Monsieur, dit Esope à son Maître, à qui m'avez-vous commandé de

porter ce que vous m'avez donné? A ma bien aimée, répondit Xantus. Alors Esope appella la petite Chienne. C'est celle-ci, lui dit-il, qui vous aime davantage, & qui vous veut le plus de bien; car quoique vôtre Epouse témoigne avoir pour vous une grande affection; cependant elle s'offense à tous propos, pour la moindre chose. Elle vous contrarie, elle tempête, elle vous accable de reproches & d'injures, elle menace de vous quitter; au lieu que vôtre Chienne, aprés avoir esté grondée, menacée, batuë, ne s'enfuït pas. Elle oublie tout, elle vient à vous, elle vous caresse, & vous flatte, & vous donne toutes les marques qu'elle peut de sa reconnoissance. Il faloit donc, Monsieur, me dire, portez cela à ma femme, & non pas à ma bien-aimée. Vous voyez, Madame, dit Xantus en se tournant vers son Epouse, qu'il n'y a point eu en cela de ma faute; & qu'Esope seul est coupable. Prenez

donc patience, & calmez-vous, je ne manquerai pas d'occaſion de le batre & de le punir. Cette réponſe ne la ſatisfit pas, elle ſortit furtivement de la maiſon, & retourna chez ſes parens. Ne vous l'avois-je pas bien dit, Monſieur, dit alors Eſope, en ſe tournant vers ſon Maître, que vôtre Chienne vous aime mieux que vôtre femme?



## CHAPITRE XIII.

*De quelle adresse se servit Esope, pour appaiser la femme de Xantus, & pour l'obliger à retourner avec son mari.*

QUelques jours se passerent sans que Xantus pût fléchir sa Femme, ni par ses caresses, ni par ses prieres. Il lui envoya quelques-uns de ses proches, pour lui persuader de faire la paix, & d'oublier ce qui l'avoit si fort chagrinée ; mais elle ne voulut point entendre raison, tant son dépit étoit violent. Cette obstination causa une douleur extrême à Xantus. Ne vous affligez pas de la sorte, Monsieur, lui dit Esope, & ne vous chagrinez point mal à propos. Je vous réponds que dés demain elle reviendra ici de son bon gré, & en grande hâte.

Ayant receu de l'argent, il alla au Marché; & acheta des Oisons, des Poules, du Gibier, & toutes les choses necessaires, pour faire un grand repas. En s'en retournant il alloit de maison en maison, & passa à dessein devant le logis des parens de sa Maîtresse, pour leur faire voir ces provisions, sans faire semblant de sçavoir que cette maison leur appartînst, ni que sa Maîtresse y demeurât. Ayant rencontré par hazard quelqu'un des Valets de cette maison, il lui demanda s'il ne pouvoit pas lui vendre quelque chose de propre à faire un festin de nôces. Pour qui, demanda ce Valet? Pour le Philosophe Xantus, répondit Esope; car il doit se marier demain. Ce Valet monta en grande hâte dans l'appartement de la femme de Xantus, pour lui apprendre cette nouvelle. Sans deliberer davantage, elle se transporta promptement dans la maison de son mari, pleine d'inquiétude & de trouble, faisant

de grandes plaintes avec de grands cris. Il ne vous eſt pas permis, lui diſoit-elle d'épouſer une autre Femme, tant que je vivrai. Ainſi elle demeura dans la maiſon de ſon Mari, par l'adreſſe d'Eſope, comme elle en étoit ſortie par le tour qu'il lui avoit joüé.



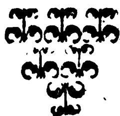
## CHAPITRE XIV.

*Quelles viandes servit Esope à ceux que Xantus avoit invitez.*

AU bout de quelques jours, Xantus voulut faire encore un festin à ses Disciples. Allez, dit-il à Esope, acheter tout ce que vous trouverez de meilleur, & de plus excellent. Esope se disoit à lui-même en chemin faisant; j'apprendrai bien à mon Maître à ne me point donner des ordres si mal à propos. Il acheta quelques langues de Cochon, & les apprêta pour regaler les conviez. Il servit devant chacun une langue grillée avec de la sausse. Les Disciples furent contens de ce premier service, qui convenoit assez à des Philosophes, parce que c'est par le secours de la langue qu'ils expriment leurs plus belles pensées. Esope leur servit pour le second mets,

des langues boüillies. Quand on eut demandé l'autre service, il mit encore des langues sur table. Cette repetition fâcha étrangement les Disciples de Xantus, qui s'ennuioient de ne voir que des langues. Eh quoi, dirent-ils à Esope avec une espece d'indignation, ne verrons-nous tout le jour que des langues? Esope, sans s'allarmer de leurs plaintes, leur en servit encore. Est-il possible, dit Xantus tout en colere, que vous n'ayez autre chose à nous donner? Non, répondit Esope d'un air tranquile. Comment, miserable que vous êtes, ne vous ai-je pas ordonné de m'acheter tout ce qu'il y a de meilleur, & de plus exquis? Je vous suis bien obligé Monsieur, répondit Esope à son Maître, des reproches & des reprimandes que vous me faites en presence de tant de Philosophes; car qu'y a-t-il dans le monde de meilleur, & de plus excellent que la langue? C'est par le secours de la langue que l'on enseigne les sciences

& la Philosophie. C'est par son moyen que nous donnons, & que nous recevons; que l'on fait des harangues, des prieres, des complimens; que l'on plaide des causes, & que l'on étale toute la pompe de l'éloquence. On fait les mariages, on bâtit les Villes, on pourvoit à la seureté des hommes, par le ministere de la langue; enfin elle sert à la conservation de la vie; & par consequent je croy qu'il n'y a rien de meilleur, ni de plus excellent que la langue. Tous les Disciples approuverent ce raisonnement, & dirent de concert, qu'Esope avoit raison. Ils donnerent le tort au Maître, & se retirerent chacun chez soy.



## CHAPITRE XV.

*Xantus ordonne de faire un second festin, qui ne fut encore servi qu'en langues.*

LE lendemain les Disciples de Xantus lui firent quelques reproches sur le repas qu'il leur avoit donné ; il s'excusoit en disant que la chose ne s'étoit point passée ainsi de son consentement ; & qu'il ne faloit s'en prendre qu'à la malice de son Valet. Mais j'espere qu'il nous traitera mieux aujourd'hui, & je veux lui donner mes ordres en vôtre presence. Ayant fait sur le champ venir Esope : achetez-nous, lui dit-il, tout ce que vous trouverez de plus méchant & à meilleur marché, pour donner à souper à ces Messieurs. Esope, sans changer de methode, acheta encore des langues, & les

ayant apprêtées les servit aux conviez. Ils ne pûrent s'empêcher de murmurer, & de se dire les uns aux autres. Eh quoi, toûjours des langues de Cochon? Un moment aprés il servit encore des langues, & en apporta jusqu'à la troisiéme fois. Ce procedé irrita étrangement Xantus contre son Esclave. Comment l'entendez-vous, Esope, lui dit-il? Quand je vous ay ordonné d'acheter tout ce qu'il y a de meilleur, & de plus excellent, vous avez acheté des langues; & quand je vous ai commandé d'acheter ce qu'il y a de plus méchant & à meilleur marché, vous nous donnez encore des langues? Il est vrai, Monsieur, répondit Esope. Qu'y a-t-il en effet de plus méchant que la langue? N'est-ce pas elle qui renverse les Villes, qui fait égorger les hommes, qui fait tous les mensonges, toutes les médisances, tous les parjures? Elle ruïne les Mariages, les Provinces, les Royaumes entiers. Enfin elle cau-

se une infinité de maux, & remplit la vie de chagrins, d'erreurs, & de troubles. Alors quelqu'un des conviez dit à Xantus : Si vous ne vous tenez bien sur vos gardes, & si vous ne prenez de grandes précautions, ce Valet vous fera perdre l'esprit ; car il a l'ame comme le corps. Vous n'avez pas raison, lui repartit Esope sur le champ, de vous mêler des affaires d'autrui, & de tâcher par vos malins discours de mettre la division entre le Maître, & le Valet.



## CHAPITRE XVI.

*Esope amene à son Maître un homme mal-habile, & indolent.*

XAntus ayant entendu ce discours, & cherchant l'occasion de battre son Valet; Malheureux, lui dit-il, puisque tu reproches à mon Ami d'être trop curieux, & de se mêler des affaires d'autrui, fais-moi venir quelqu'un assez indolent, pour ne se soucier de rien. Esope alla le lendemain dans la Place publique. Aprés avoir examiné soigneusement ceux qu'il y rencontra, il apperçut un homme qui se tenoit assis depuis long temps dans la même place. Jugeant à sa figure que c'étoit un homme fort paresseux, & fort simple, il l'aborda, en lui disant, que son Maître le prioit à dîner. Cet homme rustique sans s'infor-

former ni qui étoit Esope, ni de quelle part il venoit, entra dans la maison de son Maître, & se mit à table sans façon avec des souliers mal propres, & crotez. Xantus demanda, qui étoit cet homme? C'est un indolent, répondit Esope, & qui ne s'ingere nullement dans les affaires d'autrui. Alors Xantus dit tout bas à sa Femme, faites tout ce que je vous dirai, & obéïssez ponctuellement à mes ordres, afin que je trouve un sujet legitime pour châtier severement Esope. Madame, dit il en presence de tout le monde, versez de l'eau dans un Bassin, & lavez les pieds de nôtre Hôte; car il se persuadoit que ce rustique ne consentiroit jamais à se voir servi de la sorte par cette Dame, qu'il ne manqueroit pas de lui faire de grands complimens; ce qui feroit voir manifestement qu'il n'étoit ni si bête ni si indolent qu'Esope avoit voulu le faire entendre; & que ce seroit un pretexte legitime pour le châtier.

La Dame ayant versé de l'eau dans un Baſſin, ſe préparoit à laver les pieds de l'Hôte, lequel voyant que la Maîtreſſe du logis ſe diſpoſoit à lui rendre ce ſervice, ſe diſoit à lui-même, elle veut me faire honneur; voilà pourquoi elle ſe réſout à me laver les pieds elle-même, quoiqu'elle pût ordonner à ſes Servantes de me les laver. Alors étendant les pieds: Lavez-les, Madame, lui dit ce ruſtaut. Aprés qu'elle les eut lavez, il ſe remit à table. Xantus ordonna de donner à ſon Hôte du même Vin qu'il buvoit. Cet homme ſe diſoit à lui-même; la bien-ſéance demande qu'ils ſoient ſervis avant moi; mais puiſqu'ils veulent que je boive le premier, que m'importe? Ce n'eſt pas à moi à m'inquiéter de cette ceremonie. Ainſi il ſe mit à boire. Pendant le dîné, on lui preſenta un mets qu'il trouvoit fort à ſon goût, & qu'il mangeoit avec plaiſir, & de bon appetit. Le Maître fit venir le

Cuiſinier, & le gronda fort, d'avoir mal apprêté ce ragoût ; & ſur le champ, il commanda qu'on le miſt tout nud pour le châtier. L'Hôte diſoit en lui-même ; ce ragoût me paroît excellent ; il eſt tres-bien apprêté, rien n'y manque ; mais ſi le Maître du logis, pour contenter ſon envie, veut faire batre ſon Cuiſinier ſans ſujet, que m'importe ? ce ne ſont pas là mes affaires. Xantus étoit tout chagrin, & ſupportoit impatiemment le peu de curioſité, & l'indolence de ſon Hôte, qui ne ſe ſoucioit de rien, & ne prenoit interêt à quoi que ce ſoit. Quand on eut ſervi le Gâteau, cet Hôte indifferent, le tournant de tous côtez, commença d'en manger, comme ſi ç'eût eſté du pain ordinaire. Ce mauvais goût, & cette groſſiereté aigrit de plus en plus le Philoſophe, lequel s'en prenant à ſon Boulanger : Ignorant que tu es, lui dit-il, pourquoi n'as-tu pas mis dans ce Gâteau, du Miel & du Poivre

pour lui donner un peu de haut goût? Monsieur, répondit le Boulanger, si le Gâteau est mal cuit, je consens d'être battu; mais s'il est mal assaisonné, & s'il y manque quelque chose, c'est à ma Maîtresse, & non pas à moy qu'il faut s'en prendre. Si ma femme en est la cause, dit Xantus, je la ferai brûler toute vive. Il fit signe à sa femme d'obéïr à tout ce qu'on lui commanderoit, afin d'avoir un pretexte pour châtier Esope. On fit donc apporter une grande quantité de fagots, pour faire un bucher. On y mit le feu, on en fit approcher la Femme de Xantus, on fit semblant de l'y vouloir jetter, pour voir quelle figure feroit l'Hôte à ce spectacle, & quel empressement il témoigneroit pour l'en empêcher; mais sans s'allarmer de cet appareil lugubre, il demeura dans sa tranquillité ordinaire, & se disoit à lui-même. S'il n'a aucune raison de se fâcher contre son Epouse, pourquoi se met-il

de la ſorte en colere ? Et s'adreſſant à Xantus. Si vous vous croyez obligé, lui dit-il, de faire ce traitement à vôtre femme, attendez un moment, je vous prie, & permettez-moi de ſortir, pour aller querir la mienne, afin que vous les faſſiez brûler toutes deux enſemble. Le Philoſophe entendant cet homme parler de la ſorte, admira ſa ſimplicité ou ſa ſtupidité, ſon indolence, ou ſa fermeté, & dit à Eſope. En verité, tu ne te connois pas mal en gens. Voilà, ſans contredit, le plus indolent de tous les hommes, & qui ſe ſoucie le moins des choſes humaines. Je ſuis vaincu, & tu recevras la recompenſe que tu merites. Me voilà content; j'oublie tous les tours que tu m'as joüez par le paſſé; je te les pardonne, je t'affranchirai, & je te mettrai en liberté.



## CAAPITRE XVII.

*De la réponse qu'Esope fit à un Juge.*

LE lendemain Xantus commanda à Esope d'aller aux bains, & de voir si la foule y étoit grande; parce qu'il avoit envie de se baigner. Esope en chemin faisant, rencontra par hazard le Preteur, qui sçachant qu' Esope appartenoit à Xantus, lui demanda où il alloit? Je n'en sçais rien, lui répondit Esope. Le Preteur jugeant qu'il se moquoit de lui, & qu'il dédaignoit de lui répondre, ordonna qu'on le menast sur l'heure en prison. Comme on l'y traînoit, Esope se mit à crier de toute sa force. Vous voyez bien, Monsieur le President, que ma réponse est fort juste, & que j'avois bien raison de vous dire, que je ne sçavois où j'allois. En effet, je ne

croiois nullement aller en prison ; je vous ai rencontré par hazard, & cette rencontre est la cause de mon emprisonnement. Le Preteur étonné de la promptitude, & de la vivacité de cette réponse, le mit en liberté. Esope alla donc aux bains, où il trouva une compagnie tres-nombreuse ; il les consideroit attentivement les uns aprés les autres. Il vit à l'entrée du Bain une pierre, contre laquelle heurtoient tous ceux qui entroient ou qui sortoient. L'un de ceux qui entrerent pour se baigner, voyant cette pierre, l'ôta du lieu où elle étoit, & la transporta dans un autre endroit. Esope étant retourné vers son Maître, lui dit. Monsieur, si vous voulez vous baigner aujourd'hui, vous le pouvez faire commodement ; car je n'ai vû qu'un seul homme dans le Bain. Xantus alla donc aux Etuves, & voyant la foule de gens qui s'y baignoient : Eh quoi, dit-il à Esope, ne m'avez-vous pas dit, qu'il n'y avoit qu'un seul hom-

me dans le bain? Il est vrai, Monsieur, répondit Esope; car ayant vû cette grosse pierre que voilà, à l'entrée du Bain, à laquelle heurtoient tous ceux qui entroient ou qui sortoient; un homme seul de toute l'assemblée a pris cette pierre, pour ne s'y pas blesser, & l'a transportée dans un autre endroit. Je vous ai donc dit, que c'est le seul homme que j'avois vû aux Etuves, le préferant à tous les autres. Xantus souriant, dit qu'Esope avoit toûjours la repartie prompte & pleine de sens.



## CHAPITRE XVIII.

*Ce que répondit Eſope touchant les ſuperfluitez que la nature rejette.*

UN jour Xantus ſortant de la garderobe, demanda à Eſope, pourquoi les hommes, aprés s'être ſoulagé le ventre, avoient accoûtumé de regarder leurs excremens? Eſope lui répondit en ces termes. Au temps paſſé, il y eut un homme qui vivoit d'une maniere fort délicate, & voluptueuſe, & qui ſe plaignoit d'être long-temps ſur le Baſſin. Un jour qu'il y demeura aſſis plus long-temps qu'à l'ordinaire, il rendit tous ſes inteſtins. Depuis ce temps-là les hommes craignant un accident ſemblable, ont accoûtumé de regarder leurs excremens. Mais vous, Monſieur, vous ne devez rien apprehender de pareil;

car vous n'avez point d'entrailles. Un autre jour, au milieu d'un grand festin, où Xantus se trouva avec ses Disciples, aprés que le vin les eut mis en belle humeur, ils commencerent à se proposer les uns aux autres plusieurs Questions sur differentes matieres. Xantus commençoit déja à se troubler, parce que le vin lui montoit à la tête. Esope qui étoit auprés de lui : Monsieur, lui dit-il, je vous avertis que Bacchus a trois temperamens, ou trois differens degrez. Le premier est le plaisir ; le second, l'yvresse ; & le troisiéme, l'outrage. Vous avez bû à souhait, vous vous êtes tous bien réjoüis, contentez-vous, demeurez-en là, & ne vous mêlez point d'autre chose. Xantus qui commençoit déja d'être yvre, prit cette remontrance en mauvaise part. Taisez-vous, lui dit-il, allez donner des conseils aux Enfers. Il faut donc vous y conduire, lui repartit Esope. L'un des Disciples de Xantus voyant

que le vin commençoit à lui ôter la raiſon ; Maître, lui demanda-t-il, y a-t-il quelqu'un qui puiſſe boire la Mer toute entiere ? Oüi ſans doute, repliqua Xantus, je m'offre moi-même à la boire. Mais ſi vous n'en pouvez venir à bout, reprit le Diſciple, à quelle peine ſerez-vous condamné ? Je conſens, répondit Xantus, de perdre ma maiſon. Alors pour confirmer cette gageure, ils mirent tous deux leurs Anneaux en dépoſt, & ſe retirerent. Le lendemain Xantus étant réveillé, & ſe lavant le viſage, fut étonné de voir qu'il n'avoit plus ſa bague. Il demanda à Eſope ce qu'elle étoit devenuë. Je n'en ſçais rien, répondit-il ; mais ce que je ſçais, c'eſt que vous avez perdu vôtre maiſon. Pourquoi cela, demanda Xantus ? C'eſt qu'hier étant yvre, vous vous engageâtes à boire la Mer, & vous laiſſâtes vôtre Anneau pour gage. Comment pourrai-je, dit Xantus, venir à bout d'une choſe, qui eſt infiniment au deſſus de tout le

pouvoir humain ? Mais mon pauvre Esope, je te prie de mettre en usage tout ton esprit, toute ton adresse, toutes tes subtilitez, toute ton experience, pour dégager ma parole, & pour me tirer de l'embarras où je suis, en sorte que je puisse reprendre mon gage avec honneur. A la verité, répondit Esope, il m'est impossible de vous faire executer ce que vous avez promis ; mais je ferai si bien que je rompray la gageure. Quand vous serez encore aujourd'hui tous rassemblez, témoignez de l'asseurance, & ne faites point paroître de crainte. Dites, aujourd'hui que vous êtes de sens rassis, les mêmes choses que vous dîtes hier étant yvre. Faites étendre des Tapis sur le rivage, faites-y dresser une table ; ordonnez à vos Valets de vous presenter dans des Coupes l'eau de la Mer pour la boire. Quand vous verrez tout le Peuple assemblé pour ce spectacle, commandez, étant assis, que l'on

vous presente une Coupe pleine d'eau de la Mer. La tenant entre les mains, demandez à haute voix, afin que tout le monde vous puisse entendre, à celui qui a les gages, quelles sont les conditions de vôtre Traité. Il vous répondra, que vous vous obligez à boire toute l'eau de la Mer. Alors vous tournant vers l'Assemblée, vous direz : Habitans de Samos, vous sçavez que les Rivieres, & les Fleuves, se vont rendre dans la Mer. Pour moi je ne me suis engagé qu'à boire l'eau de la Mer seulement; mais non pas l'eau des Rivieres qui s'y déchargent. Il faut donc que cet Ecolier empêche premierement les Fleuves de rentrer dans la Mer, & quand il l'aura fait, je la boirai. Xantus voyant que cet expedient étoit infaillible pour dégager sa parole, & pour retirer son anneau, en conçut une bonne esperance, & fut penetré de joye. Le Peuple s'étant donc rassemblé sur le ravage, pour un spectacle si extraor-

dinaire, & pour voir de quelle maniere Xantus se tireroit d'embarras; il dit devant tout le monde, ce qu'Esope lui avoit suggeré. Les Habitans de Samos admirerent l'esprit & l'invention d'Esope, & le comblerent de loüanges. L'Ecolier se jetta aux pieds de Xantus, avoüant qu'il étoit vaincu, & le pria de dissoudre la gageure, ce qu'il accorda tres-volontiers, à la priere de tout le Peuple.



# CHAPITRE XIX.

*Xantus oubliant les bienfaits d'Esope, lui manque de parole.*

APrés qu'ils furent retournez au logis, Esope s'adressant à son Maître, lui dit. N'ai-je pas bien merité, Monsieur, aprés tous les services que je vous ai rendus, d'être mis en liberté? Mais Xantus lui faisant des menaces fort aigres, est-ce que je n'ai pas résolu de vous affranchir? Tenez-vous à la porte, remarquez si vous ne verrez pas deux Corneilles, & venez me le dire; ce sera bon augure; si vous n'en voyez qu'une, ce sera un mauvais signe. Esope ayant apperçû deux Corneilles sur un arbre, le vint dire à Xantus; mais pendant qu'il sortoit pour les voir, l'une des Corneilles s'envola; de sorte qu'il n'en vit qu'une sur

l'arbre. Malheureux, lui dit Xantus, ne m'es-tu pas venu dire que tu avois veu deux Corneilles ſur un arbre ? Il eſt vrai, répondit Eſope, mais l'une des deux s'eſt envolée. Eſt-ce ainſi, miſerable Eſclave, que tu te moques de moi ? Alors il commanda qu'on le dépoüillât ſur le champ pour le foüetter. Tandis que l'on batoit Eſope, on vint prier Xantus à ſouper. Eſope au milieu des coups, s'écria : Que je ſuis malheureux ! j'ai veu deux Corneilles, & je ſuis battu. Vous n'en avez vû qu'une, & cependant vous allez faire bonne chere. Mon experience ne m'apprend que trop combien cet augure eſt faux. Xantus ne pût s'empêcher d'admirer la vivacité & la preſence d'eſprit de ſon Eſclave ; & défendit de le batre plus long-temps.

## CAAPITRE XX.

*Esope ne laisa entrer dans le logis qu'un seul des conviez.*

AU bout de quelques jours Xantus invita à un festin plusieurs Philosophes, & plusieurs Rheteurs. Il ordonna à Esope de se tenir à la porte, pour faire les honneurs du logis, & pour n'y laisser entrer que des gens habiles & de merite. L'heure du festin étant venuë, Esope ferma la porte, & se tenoit au dedans de la maison. L'un des conviez arriva, & frappa à la porte. Esope, sans ouvrir, lui demanda: *Qu'est-ce que le Chien remuë?* Cet homme croyant qu'on l'appelloit chien, se retira en colere. Tous ceux qui arriverent à la file, s'en retournerent de même fort fâchez, croyant qu'on leur disoit des injures; car

Esope leur fit à tous la même Question. L'un des conviez vint encore fraper à la porte, Esope lui demanda comme aux autres : *Que remuë le Chien?* La queuë, & les oreilles, répondit, celui-ci. Esope trouva sa réponse bonne, lui ouvrit la porte, & le conduisit à son Maître ; lui disant qu'aucun Philosophe ne s'étoit presenté pour venir à son festin, à la reserve de celui qu'il lui amenoit. Xantus en parut tout chagrin, croyant que ceux qu'il avoit invitez s'étoient moquez de lui. Le lendemain ses Disciples étant venus dans son Ecole, se plaignirent de l'insulte qu'on leur avoit faite, en leur refusant l'entrée de sa maison. Eh quoi, lui disoient-ils ; nous méprisez-vous jusqu'à ce point que de mettre à vôtre porte un homme monstrueux, pour nous dire des injures, & pour nous empêcher d'entrer? Est-ce un songe, leur demanda Xantus, ou ce que vous dites est-il veritable? C'est une verité, répondirent-ils tous

d'une voix, ou nous rêvons. Il appella ſur le champ Eſope, & lui demanda tout en colere, pourquoi il avoit renvoyé ſi honteuſement ſes Amis? Ne m'avez-vous pas défendu, Monſieur, repartit Eſope, de laiſſer entrer dans vôtre maiſon des ſots, & des ignorans, & de n'admettre à vôtre feſtin que des ſages, & des hommes doctes, & d'érudition? Il eſt vrai, dit Xantus; mais tous ceux-ci ne ſont-ils pas ſçavans? Nullement, répondit Eſope; car comme ils frapoient à la porte, & que je leur ay demandé: *Que remuë le Chien?* perſonne d'entr'eux n'a pû comprendre ma Queſtion, ni la réſoudre. Voyant donc que c'étoient des ignorans, je leur ai refuſé l'entrée de vôtre maiſon, & je n'ai voulu ouvrir qu'à celui qui a mieux répondu que tous les autres. Aprés qu'Eſope eut achevé de parler, perſonne n'y put trouver à redire, & ils avouërent tous qu'il avoit raiſon.

## CHAPITRE XXI.

*Du tresor que trouva Esope, & de l'ingratitude de Xantus.*

QUelques jours s'étant écoulez, Xantus suivi d'Esope, s'avisa d'aller dans un Cimetiere, pour lire les Inscriptions & les Epitaphes qui étoient gravées sur les Tombeaux, cette lecture lui causoit un extrême plaisir. Esope remarqua sur l'un de ces Tombeaux, les lettres suivantes, R. P. Q. F. T. A. Il les fit aussi remarquer à Xantus, & lui demanda s'il pouvoit expliquer ce que ces Lettres signifioient. Xantus les considera avec attention; mais il avoüa de bonne foi, qu'il n'en pouvoit trouver le sens. Alors Esope se tournant vers lui. Si je pouvois, Monsieur, lui dit-il, par le moyen de ce petit pilier, vous dé-

couvrir un threſor, quelle récompenſe me donnerez-vous ? Je vous promets, lui dit Xantus, que je vous rendrai la liberté, & que vous aurez pour vôtre part la moitié du treſor. Eſope accepta ces offres, & s'éloignant d'une motte de terre environ de quatre pas, il ſe mit à foüiller, & trouva le treſor, dont il avoit parlé à Xantus ; il le lui apporta, & lui dit : Aquittez-vous maintenant de vôtre promeſſe, & rendez-moi ma liberté, que je rachette par ce treſor dont vous êtes le Maître. Je m'en donnerai bien de garde, lui repartit Xantus, & je ne ferai pas la folie de vous affranchir, à moins que vous ne m'expliquiez le myſtere que ces lettres cachent ; car j'aime mieux en ſçavoir le ſens, que de poſſeder ce treſor. Eſope lui repliqua : Celui qui a enfoüi dans ce lieu ce treſor, étoit un Sage ; il a fait graver ces lettres, qui ſignifient, étant jointes enſemble, Si tu foüilles à quatre pas d'ici, tu trouveras une gran-

de quantité d'or. Puiſque tu es ſi habile, & ſi entendu, dit Xantus, je ne ſerois pas ſage, ſi je te rendois la liberté. Monſieur, lui repartit Eſope, ſi vous y manquez, vous y perdrez plus que moi; car j'irai avertir le Roi de Bizance, à qui ce treſor appartient. D'où le ſçavez-vous, lui demanda Xantus? Voici, lui répondit Eſope, d'autres lettres qui me l'apprennent. R. R. D. Q. I. T. Car elles ſignifient: *Rends au Roi Denis, le treſor que tu as trouvé.* Xantus perſuadé par ces paroles, que ce treſor appartenoit effectivement au Roi de Bizance, n'oublia rien pour appaiſer Eſope. Prenez la moitié de l'argent, lui dit-il, & gardez le ſilence. Ce n'eſt pas vous qui me le donnez, lui repliqua Eſope, c'eſt celui qui a enfoüi ici ce treſor. Ecoutez ce que ces Caracteres ſignifient. A. E. D. Q. I. T. A. *Partagez entre vous autres le treſor que vous avez trouvé.* Venez dans ma maiſon, lui dit Xantus, afin que nous

partagions ensemble cet argent, & que je vous rende vôtre liberté. Xantus craignant qu'Esope ne parlât, & qu'il ne découvrît ce qui venoit de leur arriver, le fit jetter en Prison. Pendant qu'on l'y menoit: Est-ce ainsi, disoit-il en se plaignant, que les Philosophes gardent leurs paroles? Non seulement on ne me rend pas ma liberté, quoique vous me l'eussiez promise; mais vous ordonnez encore, que l'on me traîne en Prison. Xantus fléchi par ce reproche, ordonna qu'on le relâchât sur le champ, & lui dit: Je ne doute point qu'aprés que tu auras recouvré ta liberté, tu ne m'accuses avec plus d'emportement & plus de violence. Esope lui dit: Faites-moi maintenant tout le mal que vous pourrez; mais je vous proteste que vous m'affranchirez malgré vous.

## CHAPITRE XXII.

*De quelle maniere Esope fut mis en liberté.*

VErs ce temps-là, il arriva dans la Ville de Samos une chose assez étonnante. Tandis qu'on celebroit une Fête publique, on vit une Aigle, qui fondant du haut des airs, arracha l'Anneau public, & le fit tomber dans le sein d'un Esclave. Tous les Habitans de Samos étonnez de ce prodige, & saisis de crainte, s'assemblerent, & prierent Xantus, qui étoit l'un des plus considerables entre les Citoyens & un grand Philosophe; de leur expliquer ce que signifioit un évenement si merveilleux. Xantus ne sçachant que répondre, demanda du temps pour y penser. Etant de retour dans sa maison, il se sentit accablé de tristesse, & d'in-

d'inquiétude, & tomba dans une profonde melancolie; parce qu'il ne pouvoit rendre raiſon de ce prodige. Eſope s'étant apperçû du chagrin qui devoroit ſon Maître; lui demanda pourquoi il ſe laiſſoit abbatre de la ſorte. Repoſez-vous en ſur moi, & banniſſez la triſteſſe qui vous devore. Montrez-vous demain dans la Place publique, & dites aux Habitans de Samos, que vous n'êtes point accoûtumé à rendre raiſon des prodiges, ni à deviner; mais que vous avez un Valet dans vôtre maiſon qui a de belles connoiſſances, & qui pourra leur donner des lumieres ſur une avanture qui leur cauſe tant d'allarmes. Si je puis éclaircir leur doute, toute la gloire, Monſieur, retombera ſur vous, d'avoir un ſerviteur ſi habile: Si je n'en peux venir à bout, toute la honte en retombera ſur moi. Xantus perſuadé, & conſolé par ces paroles, alla le lendemain dans la Place publique, & ſe ſouvenant des avis d'Eſope, re-

peta au milieu de l'Assemblée, tout ce qu'il lui avoit dit. Ils le prierent de faire venir Esope sur l'heure. Quand il fut arrivé, & qu'il se fut presenté à l'Assemblée, les Habitans de Samos ayant consideré sa figure, firent de grands éclats de rire, & disoient en se moquant de lui : Est-il possible qu'un homme ainsi estropié & contrefait, puisse expliquer ce Prodige ? Pouvons-nous entendre quelque chose de bon sortir de la bouche de ce Monstre ? Et ils recommencerent tous à rire, & à se moquer d'Esope, lequel ayant étendu la main, pour demander silence à l'Assemblée. Habitans de Samos, leur dit-il, pourquoi me méprisez-vous à cause de la difformité de mon visage ? C'est l'esprit & non pas la figure qu'il faut considerer. La Nature a souvent enchassé une belle ame dans un corps mal fait. Vous arrêtez-vous à considerer la figure d'une bouteille ? N'êtes-vous pas plus touchez de la liqueur qu'el-

le renferme, & de l'excellence du Vin. Tous les assistans ayant entendu Esope parler de la sorte, lui dirent. Si vous avez quelque chose de bon à nous dire, pour rendre le calme, & le repos à nôtre Ville, hâtez-vous de nous rassurer. Alors Esope plein de confiance leur dit: Habitans de Samos, quand la Fortune qui aime à semer les dissentions & le trouble, propose un prix de gloire entre le Maître & le Valet; s'il arrive que le Valet succombe, on l'accable de coups. S'il est superieur à son Maître, on ne laisse pas de le batre. Ainsi de quelque côté que la chose tourne, il ne peut manquer d'être battu. Si vous me donnez maintenant la permission de parler en toute liberté, je vous declarerai sans rien craindre ce que vous avez tant d'envie de sçavoir. Alors le Peuple cria tout d'une voix à Xantus. Affranchissez Esope, ayez cette complaisance pour les Habitans de Samos; accordez lui sa li-

berté au nom de toute la Ville. Xantus ne répondit rien. Alors le Preteur prenant la parole. Xantus, lui dit-il, si vous ne vous rendez aux prieres du Peuple de Samos, & si vous ne rendez de bonne grace la liberté à Esope, je l'affranchirai sur le champ de ma pleine autorité, & alors il sera égal à vous. Xantus ne pouvant résister à l'ordre du Preteur, donna, contre son gré, la liberté à Esope. Le trompette de la Ville cria tout haut au milieu de l'Assemblée: *Le Philosophe Xantus a affranchi Esope à la priere des Samiens.* C'est ainsi que fut accomplie la prediction d'Esope qui avoit dit à Xantus, qu'il lui rendroit, malgré lui, la liberté. Esope se voyant donc libre, dit à toute l'Assemblée. Peuple de Samos, l'Aigle, comme vous le sçavez, est le Roi des Oiseaux; s'il a enlevé l'Anneau Imperial, pour le faire tomber dans le sein d'un Esclave, c'est pour donner à entendre que quelqu'un des Rois qui regnent

maintenant, songe aux moyens de vous ravir vôtre liberté, pour vous mettre aux fers, & pour vous réduire en servitude, aprés avoir aboli toutes vos Loix. Ces paroles remplirent de douleur & de crainte tous les Samiens. Peu de jours aprés, les Samiens receurent des Lettres de la part de Cresus, Roi de Lidie, qui leur ordonnoit de lui payer un tribut tous les ans; leur declarant, s'ils y manquoient, qu'il leur viendroit faire la guerre, & qu'ils n'avoient qu'à se préparer dés-lors au combat. Ils s'assemblerent donc pour déliberer sur une affaire aussi importante, où il s'agissoit de leur liberté. Ils craignoient avec raison de tomber sous la domination de Cresus. Ils jugerent à propos de consulter Esope, & de suivre ses avis en toutes choses. Il leur dit: Messieurs, Quand les principaux de la Ville auront opiné, qu'il faut payer un tribut à Cresus, & qu'il est à propos de luy obeïr, pour détourner les malheurs de la

guerre, il ſera inutile que je vous donne conſeil; mais je me contenterai de vous rapporter une Hiſtoire, pour vous apprendre de quelle maniere vous devez vous comporter en cette avanture. La Fortune nous montre en cette vie deux chemins tout oppoſez; l'un conduit à la liberté; mais l'entrée eſt rude, & difficile, & l'iſſuë en eſt commode, & agreable. L'entrée du chemin qui conduit à la ſervitude, eſt facile & commode; mais la ſortie en eſt rude, & épineuſe. A ces paroles les Samiens ſe recrierent tous d'une voix. Puiſque nous ſommes nez libres, on ne nous rendra pas Eſclaves impunément. Ils renvoyerent l'Ambaſſadeur du Roi de Lydie, ſans avoir conclu la paix. Creſus ayant entendu le rapport de ſon Ambaſſadeur, réſolut de faire la guerre aux Samiens; mais l'Ambaſſadeur lui dit: Je ne crois pas, Seigneur, que vous puiſſiez dompter ce Peuple, ni remporter ſur les Sa-

miens de grands avantages tandis qu'ils auront Esope parmi eux, & qu'ils suivront ses conseils. Je croy que le plus court expedient ce seroit de leur envoyer des Ambassadeurs exprés, pour leur demander Esope, leur promettant que s'ils vous l'accordoient vous n'en seriez pas ingrat, que vous les recompenseriez par d'autres moyens; & que dés à present vous vous désistiez de la guerre, & que vous ne songiez plus à exiger d'eux aucun tribut. Alors vous pourrez les vaincre sans peine. Cresus se laissa persuader par ces paroles: Il envoya un Ambassadeur à Samos, pour demander Esope. Les Samiens consentirent à le livrer. Esope étant informé de cette résolution, dit au milieu de l'Assemblée. Peuple de Samos, c'est beaucoup d'honneur pour moy d'aller vers le Roi de Lydie, de me jetter à ses pieds, & de lui faire la reverence; mais avant que de partir, je veux vous raconter une Fable. Au temps

que les Animaux ſe parloient, les Loups declarerent la guerre aux Brebis. Elles étoient ſecondées des Chiens qui combatoient à leur tête, & qui empêchoient les Loups d'approcher. Ils envoyerent un Ambaſſadeur aux Brebis, pour leur declarer qu'ils vouloient à l'avenir vivre en bonne intelligence avec elles, & ne plus ſonger à la guerre déſormais, pourveu qu'elles leur livraſſent les Chiens. Les Brebis peu aviſées ſe laiſſerent perſuader par la remontrance des Loups: Elles leur livrerent les Chiens qui furent bien-toſt mis en pieces. Aprés cela, les Loups devorerent ſans peine les Brebis. Les Samiens qui comprirent parfaitement le ſens de cette Fable, réſolurent de retenir Eſope parmi eux; mais il n'y voulut pas conſentir: Il fit voile avec l'Ambaſſadeur, & alla trouver le Roi de Lydie.

CHA-

# CHAPITRE XXIII.

*Du départ d'Esope, pour se rendre auprés de Cresus, Roi de Lydie.*

ESope étant arrivé en Lydie, & ayant esté presenté à Cresus, ce Prince se mit en colere en le voyant. Quelle honte pour moi, dit-il, qu'un aussi petit homme m'ait empêché de faire la conquête d'une aussi grande Isle? Grand Roy, lui repartit Esope, je ne suis point venu vers vous par crainte, ni par force, ni par necessité; c'est par mon choix, & de bon gré que j'y suis venu; permettez-moi de vous parler un moment, & avant que d'entrer en matiere, trouvez bon que je vous raconte une Fable. Un certain homme qui s'amusoit à prendre des Sauterelles, qu'il tuoit sur le champ, prit aussi par hazard une Cigale.

Elle lui dit, voyant qu'il se préparoit à la tuer comme les Sauterelles : Ne me faites point mourir sans sujet, je ne ronge point les épics ; je ne vous ai jamais fait aucun tort en quoi que ce soit. Le mouvement de certaines petites membranes qui sont en moi, m'aide à pousser un chant mélodieux, qui réjoüit les passans. Je n'ai que la voix pour tout partage, & vous ne trouverez autre chose en moi. L'ayant entenduë parler de la sorte, il la remit en liberté. Grand Prince vous me voyez prosterné à vos pieds, ne me faites pas mourir sans sujet ; je n'ai jamais fait tort à qui que ce soit. Si l'on peut me reprocher quelque chose, c'est que je parle librement, & que je ne flatte jamais personne, quoique j'aye le corps tout contrefait, & un exterieur méprisable. Le Roi plein d'admiration, & en mesme temps de compassion, lui dit : Esope ce n'est point moi qui vous donne la vie, c'est le destin : Demandez-

moi tout ce que vous voudrez, & je vous l'accorderai sans restriction. Grand Prince, lui repartit Esope, je vous prie de vous reconcilier avec les Samiens. Je le veux bien, repliqua Cresus, je me reconcilie avec eux. Alors Esope se prosterna aux pieds du Roi, pour lui rendre de tres-humbles actions de graces.



## CHAPITRE XXIV.

*En quel temps Esope écrivit ses Fables.*

CE fut environ en ce temps-là qu'Esope composa ses Fables, qui se sont conservées jusqu'à maintenant. Il en fit present à Cresus, qui les receut avec de grandes marques de reconnoissance, & qui lui donna le titre d'Ambassadeur avec des Lettres pour aller dire aux Samiens qu'il leur accordoit la Paix, & qu'il se reconcilioit de bonne foi avec eux, à la priere, & à la consideration d'Esope. Outre cela, le Roi le combla de presens, & lui fournit abondamment toutes les choses necessaires pour son voyage. Les Samiens donnerent à son arrivée toutes les marques de joye, dont ils pûrent s'aviser. Ils lui presente-

rent des couronnes, & celebrerent des Jeux publics pour lui faire plus d'honneur. Il lut publiquement les Lettres du Roi, & il leur fit comprendre que la liberté qu'ils lui avoient accordée depuis peu, étoit récompensée d'une autre maniere, par les sentimens que le Roi avoit pour eux, en leur offrant la Paix de si bonne grace. Etant parti de l'Isle de Samos, il voyagea en plusieurs Païs differens, pour chercher des Philosophes, & pour disputer avec eux. Il alla jusqu'en Babylone, où il donna de grandes preuves de son érudition, qui le mit en faveur auprés du Roi Lycerus. Les Rois vivoient alors en bonne intelligence, & joüissoient d'une paix profonde. Ils s'écrivoient souvent les uns aux autres, & se proposoient reciproquement des Questions à la maniere des Sophistes ; à condition que ceux qui ne les pourroient résoudre, payeroient aux autres un certain tribut, selon qu'ils étoient

convenus entr'eux. Esope expliquoit sans peine tous les Problêmes que l'on proposoit au Roi Lycerus ; ce qui acquit à ce Prince une haute réputation ; mais comme les autres Rois ne pouvoient résoudre avec la même facilité les Problêmes que Lycerus leur proposoit, ils étoient contraints, selon leurs conventions, de lui payer de grands tributs.



# CHAPITRE XXV.

*Esope adopte Ennus, qui lui fit de grands outrages.*

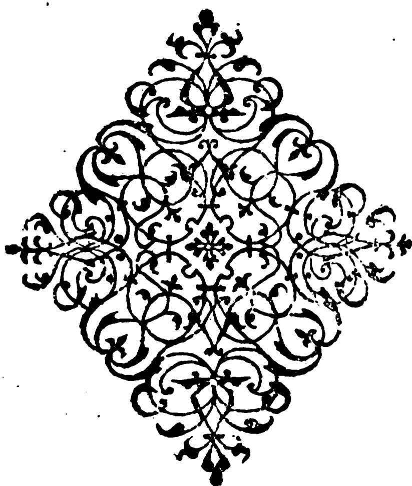
ESope se voyant sans enfans, adopta un certain Gentil-homme nommé Ennus. Il le presenta, & le recommanda au Roi, comme s'il eût esté son fils legitime. Mais cet ingrat, peu de temps aprés, séduisit la Maîtresse d'Esope, & il eut avec elle un commerce criminel. Esope ayant esté averti de cette affaire, résolut de chasser sur le champ Ennus de sa maison. Cet homme cachant une haine secrette contre son Maître, pour se vanger, contrefit une Lettre, qu'il envoya au nom d'Esope, aux Princes qui envoyoient des Problêmes à Lycerus, pour leur donner avis que désormais il seroit plus dans leurs interêts, que dans

ceux de Lycerus. Cette Lettre cachetée du ſceau d'Eſope, leur fut envoyée. Le Roi ayant vû ce cachet, & ne doutant plus qu'Eſope ne le trahît, ſe laiſſa tranſporter à ſa colere, & commanda ſur le champ à Hermippus de faire mourir, ſans autre forme de procés & ſans aucune information, le perfide Eſope. Hermippus, qui étoit ſon ami particulier, lui donna en cette occaſion une grande marque de ſon amitié. Il le cacha, ſans que perſonne en ſçût rien, dans un tombeau, où il eut ſoin de le faire nourrir ſecretement. Ennus, par l'ordre du Roi, eut tout le bien, & toutes les Charges d'Eſope. Peu de temps aprés, Nectenabo, Roi des Egyptiens, ayant appris la mort d'Eſope, écrivit à Lycerus, pour le prier de lui envoyer des Ingenieurs, & des Architectes habiles, pour bâtir une Tour qui ne touchât ni le Ciel, ni la terre; & de lui envoyer auſſi en même temps quelque homme d'un eſprit fin, &

délié, qui pût répondre sur le champ à toutes les Questions qu'il lui proposeroit, ajoûtant que s'il le pouvoit faire, il recevroit le tribut ; autrement qu'il le payeroit lui-mesme. Ces Lettres causerent une extrême inquiétude à Lycerus, parce qu'il n'avoit personne auprés de lui, qui pût expliquer le Problême de la Tour. Le Roi penetré de douleur, disoit qu'en perdant Esope, il avoit perdu le principal appui de ses Etats. Hermippus voyant que la douleur du Roi étoit sincere, & que la feinte mort d'Esope le mettoit au desespoir, vint le trouver, & l'asseura qu'Esope étoit encore plein de vie, ajoûtant que le zele qu'il avoit pour sa personne, & pour les interêts du Roi, l'avoit empêché de le tuer ; bien persuadé que le Roi lui-mẽme se repentiroit tôt ou tard de l'Arrest qu'il avoit donné contre lui. Cette bonne nouvelle, à quoi il ne s'attendoit point, le surprit, &

le combla de joye. Eſope tout couvert de bouë & d'ordure, fut tiré du tombeau, & preſenté ſur le champ au Roi, qui le voyant dans un état ſi pitoyable, ne pût s'empêcher de verſer des pleurs. Il commanda de le baigner, & de lui fournir abondamment toutes les choſes neceſſaires. Eſope fit voir la fauſſeté de l'accuſation, & des calomnies, que l'on avoit inventées contre lui. Et pour pouſſer ſa generoſité à bout, il demanda la grace d'Ennus au Roi, qui vouloit le faire mourir. Lycerus donna enſuite la Lettre du Roi d'Egypte à Eſope, qui penetrant le ſens myſterieux de cette Lettre ſe mit à rire; & dit à Lycerus qu'il pouvoit écrire au Roi d'Egypte, que quand l'Hyver ſeroit paſſé, il lui envoiroit des Ouvriers pour bâtir la Tour dont il lui avoit parlé, & quelque homme habile pour répondre à toutes les Queſtions qu'il lui voudroit propoſer. Alors Lycerus

renvoya les Ambaſſadeurs du Roi d'Egypte, & remit Eſope dans toutes les Charges, & toutes les Dignitez qu'il avoit auparavant. Il lui rendit auſſi Ennus, & tous ſes biens.



## CHAPITRE XXVI.

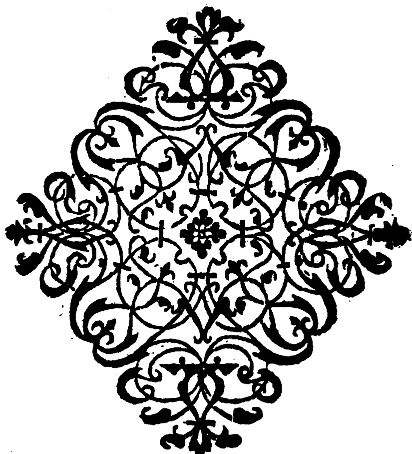
*Des preceptes qu'Esope donna à Ennus.*

ESope ayant repris Ennus, ne lui témoigna aucun chagrin de tout ce qui s'étoit passé ; il le receut dans sa maison, comme s'il eût esté son fils, & lui donna plusieurs beaux preceptes pour la conduite de sa vie. Mon fils, lui disoit-il, avant toutes choses, ayant soin d'honorer la Divinité, respectez le Roi, rendez-vous redoutable à vos ennemis, de peur qu'ils ne vous méprisent, & qu'ils ne vous insultent. Soyez facile & indulgent envers vos Amis, afin qu'ils s'affectionnent toûjours à vous de plus en plus. Souhaitez à vos ennemis toutes sortes de maux, qu'ils soient accablez de maladies, & qu'ils de-

vienneut pauvres, afin qu'ils ſoient hors d'état de vous rendre de mauvais offices. Priez ſouvent pour la ſanté de vos Amis. Ayez toûjours beaucoup d'attachement & de tendreſſe pour vôtre femme, de peur que l'envie ne la prenne de faire l'eſſai d'un autre homme. Car les femmes ſont naturellement volages, & legeres; elles penſent moins au mal quand on les gagne par la complaiſance. Ne donnez point vôtre attention à des paroles indiſcretes. Parlez peu, & ſoyez toûjours le maître de vôtre langue. Ne portez point d'envie à ceux que la fortune favoriſe; mais réjoüiſſez-vous plûtoſt de leur proſperité; car l'envie vous ſeroit plus nuiſible à vous-même qu'aux autres. Ayez ſoin de vos Domeſtiques, & veillez ſur leur conduite; afin qu'ils ne vous craignent pas ſeulement comme leur Maître; mais auſſi qu'ils vous aiment comme leur bienfaicteur. N'ayez point honte

d'apprendre toûjours de meilleures choses. Ne confiez jamais à vôtre femme des secrets importans; Car elle épiera sans cesse l'occasion de prendre sur vous l'ascendant, & de vous maîtriser. Amassez tous les jours quelque chose pour le lendemain; car il vaut beaucoup mieux laisser en mourant du bien à ses ennemis, que d'avoir pendant la vie besoin de ses amis. Recevez, & salüez d'une maniere honnête, ceux qui vous abordent. Les caresses que le Chien fait avec la queuë à son Maître, l'obligent à lui donner du pain. Ne vous repentez jamais d'être homme de bien. Bannissez de vôtre maison les médisans; car ils rediront aux autres tout ce que vous ferez, & tout ce que vous direz en particulier. Ne faites rien que l'on puisse vous reprocher, ni qui puisse vous causer du chagrin. Ne vous troublez point des divers évenemens de la vie. Ne donnez jamais de mauvais conseil, &

n'imitez point les mœurs corrompuës des méchans. Ces remontrances toucherent si vivement Ennus, qu'étant percé comme d'une flêche, par les remords de sa conscience, & par le discours d'Esope, il en mourut peu de jours aprés.



# CHAPITRE XXVII.

*De quelle maniere Esope nourrit, & dressa quatre petits Aiglons.*

ESope fit venir tous les Oiseleurs, & leur ordonna de lui prendre quatre Aiglons. Il les nourrit, & les dressa d'une maniere extraordinaire, s'il faut ajoûter foi à une chose si peu vrai-semblable; car on raconte qu'il leur apprit en volant bien haut, à porter dans des Corbeilles des enfans pendus à leur cou, & les accoûtuma si bien à obéïr à leur commandement, que ces enfans les faisoient voler par tout où ils vouloient; c'est à dire aussi haut, & aussi bas qu'ils le souhaitoient. Quand l'Hyver fut passé, au commencement du Printemps, Esope prépara toutes les choses necessaires pour un grand voyage. Il disposa les

les Aigles & les enfans qu'il vouloit conduire en Egypte, où il arriva au grand étonnement des Peuples, qui furent les témoins d'une merveille si peu attenduë. Dans l'étonnement dont ils étoient saisis, ils ne sçavoient que penser d'Esope ; cependant Nectenabo ayant esté averti de son arrivée, dit à quelqu'un de ses Amis : On m'a trompé ; car je croyois qu'Esope étoit mort depuis long-temps. Le lendemain le Roi ordonna à tous les Grands de sa Cour, de se vêtir de Robes blanches. Il se revêtit lui-même d'un Habit de Pourpre. Il orna sa tête d'une Couronne toute semée de Pierreries : Etant ainsi paré magnifiquement, il s'assit dans son Trône, & commanda qu'on lui fist venir Esope. A peine fut-il entré , qu'il lui demanda tout haut. Esope à qui me comparez-vous, & ceux qui sont auprés de moi ? Je vous compare, lui répondit Esope , au Soleil du Printemps ; & je compare vos Cour-

tisans à des épics meurs. Le Roi fut charmé de cette réponse, & fit de grands presens à Esope. Le lendemain le Roi s'habilla d'un habit blanc, & ordonna à ses Courtisans de prendre des habits de Pourpre. Le Roi fit encore la même demande à Esope, aussi-tost qu'il fut entré. Il lui répondit : Je vous compare au Soleil, & je compare vos Courtisans aux Rayons du Soleil. Alors Nectenabo lui dit : Je fais peu de cas de Lycerus, par rapport à moi. Esope se mit à soûrire. Grand Roi, lui dit-il, ne parlez pas si legerement de Lycerus, si vous vous comparez avec vôtre Peuple, vous brillerez comme le Soleil; mais si vous faites comparaison de vous & de Lycerus, l'éclat qui vous environne paroîtra comme une obscurité. Nectenabo fut tout étonné de la liberté de cette réponse. Nous avez-vous amené, lui demanda-t-il, des Ingenieurs, pour bâtir la Tour sur le modele que j'ai

proposé ? Ils sont tous prêts, lui dit-il, pourvû que vous nous marquiez l'emplacement. Alors le Roi sortit de la Ville, & le mena dans une grande plaine, & lui montra l'endroit qu'il avoit destiné, pour construire cette Tour. Esope plaça aux quatre angles de la Place, les quatre Aigles, & les quatre jeunes Enfans pendus aux Corbeilles. Il leur mit en main des Truëlles, & les autres instrumens, dont les Massons ont accoûtumé de se servir. Il fit signe aux Aigles de s'envoler. Quand ces Enfans se virent enlevez dans l'air, ils se mirent à crier tous ensemble : Apportez-nous des pierres & de la chaux ; donnez-nous du bois, & tous les autres materiaux necessaires pour bâtir. Nectenabo, tout interdit de ce spectacle, & de voir ces Enfans enlevez dans l'air par des Aigles qui obéissoient à leurs ordres ; demanda à Esope, quel Païs produisoit ces hommes volans ? Lycerus, lui répondit Esope, en a

beaucoup de cette eſpece ; mais vous, continua-t-il, qui n'eſtes qu'un homme, voulez-vous entrer en parallele avec un Prince égal aux Dieux ? Je ſuis vaincu, dit Nectenabo ; il ne me reſte plus qu'à vous faire des Queſtions, pour voir, ſi vous y pourrez répondre ſur le champ. J'ai, lui dit-il, une eſpece de Cavalles fort extraordinaires ; car quand elles entendent le henniſſement des Chevaux, qui ſont à Babylone, elles conçoivent & deviennent pleines tout incontinent. Si vous êtes aſſez habile pour me donner la raiſon d'un évenement ſi étrange, développez-nous vôtre doctrine. Grand Prince, lui repartit Eſope ; donnez moi du temps juſqu'à demain, & j'expliquerai vôtre problême Lors qu'il fut retourné dans ſon appartement, il fit prendre un Chat par ſes Valets, qui le conduiſirent par toute la Ville en le fouettant. Les Egyptiens ont une grande veneration

pour ces Animaux ; voyant que l'on foüettoit ce Chat, ils y accoururent en foule, ils l'arracherent des mains de ceux qui le foüettoient, & allerent en grand' hâte racconter cette nouvelle au Roi, qui ayant fait venir Esope : Vous ne sçaviez peut-être pas, lui dit-il, que nous rendons dans l'Egypte, les mêmes honneurs aux Chats, qu'aux Dieux : Pourquoi avez-vous fait cela ? Je l'ai fait, répondit Esope, pour vanger Lycerus, dont ce Chat a étranglé la nuit passée le Coq qui lui marquoit par son chant toutes les heures de la nuit, & qui étoit outre cela tres-vaillant, & tres-courageux. Eh quoi Esope, lui repartit le Roi, n'avez-vous point de honte de mentir impunément comme vous faites ? Comment seroit-il possible qu'un Chat eût esté dans une nuit d'Egypte à Babylone ? Esope lui dit en souriant : de la même maniere que vos Cavalles conçoivent en entendant les hennisse-

mens des Chevaux qui ſont à Babylone; l'un n'eſt pas plus impoſſible que l'autre. Le Roi ne put s'empêcher en entendant cette réponſe, d'admirer la ſubtilité, & la prudence d'Eſope. Peu de temps aprés, le Roi ayant fait venir de la Ville d'Heliopolis un grand nombre d'Hommes ſçavans, & fort verſez dans les Queſtions des Sophiſtes; il s'entretenoit avec eux du rare ſçavoir, & des ſubtiles inventions d'Eſope, & les pria d'un feſtin où il devoit ſe trouver avec eux. Quand ils furent à table, l'un de ces Sophiſtes venus d'Heliopolis s'adreſſant à Eſope. Etranger, lui dit-il, le Dieu que j'adore m'a envoyé ici, pour te propoſer une Queſtion à réſoudre. Vous vous énoncez mal, lui dit Eſope, car Dieu ſçait tout, & il n'y a rien de caché pour lui; ainſi il ne peut rien apprendre des hommes. Non ſeulement vous vous amuſez vous-même; mais vous voulez encore faire connoiſtre l'igno-

rance de vôtre Dieu. Un autre lui dit : Il y a un grand Temple dans lequel on voit une Colonne qui contient douze Villes, chacune desquelles est soutenuë de trente poutres que deux femmes environnent. Voilà une belle Question, lui répondit Esope, les Enfans parmi nous, sçavent expliquer cela dés le Berceau. Ce Temple dont vous parlez, c'est le monde ; le Pilier, c'est l'année ; les Villes, sont les Mois ; les Poutres, les jours des Mois ; le jour & la nuit qui se succedent reciproquement, sont les deux Femmes qui environnent les Poutres. Le lendemain Nectenabo ayant fait venir ses Courtisans : Je crains beaucoup, leur dit-il, que nous ne soyons obligez de payer un tribut à Lycerus, à cause d'Esope ; mais l'un d'entr'eux dit au Roi : Il faut lui proposer des Questions bizares, qui n'ont ni sens ni raison, que nous ne sçaurions nous-mêmes expliquer, & dont nous n'avons ja-

mais entendu parler. Je vous les expliquerai demain, leur dit Esope. Aprés cela, il alla dans son appartement faire un petit Billet, où il écrivit ces paroles. Nectenabo confesse devoir à Lycerus mille talens de tribut. Le lendemain étant retourné auprés du Roi, il lui presenta ce Billet. Les Courtisans & les Conseillers du Roi, dirent tous d'une voix, avant que de l'ouvrir, nous sçavons cela, il y a long-temps que nous en avons esté instruits, ce n'est pas une nouveauté pour nous. Puisque vous confessez la dette, leur repartit Esope, je vous en suis fort obligé, & je vous en remercie tres-humblement. Mais Nectenabo ayant lû le Billet, & ne pouvant souffrir les termes de dette, & de tribut. Je ne dois rien à Lycerus, dit-il, & cependant vous portez tous vôtre témoignage contre moi, comme si j'étois son debiteur. Alors ils changerent de sentiment & de langage, & dirent tous de concert :

Nous

Nous n'en sçavons rien, nous n'en avons jamais entendu parler. Si cela est, leur repartit Esope, vôtre Question est expliquée. L'admiration & l'étonnement de Nectenabo redoublant toûjours: Il faut l'avoüer, s'écria-t-il, que le Roi Lycerus est trop heureux, d'avoir dans son Royaume un homme d'une érudition si profonde, & qui est comme une source inépuisable de science. Il mit donc entre les mains d Esope, l'argent du tribut, dont ils étoient convenus entr'eux, & le renvoya avec de grandes demonstrations d'amitié. Esope étant retourné à Babylone raconta à Lycerus tout ce qui s'étoit passé dans l'Egypte, & lui donna le tribut que Nectenabo lui envoyoit. Lycerus ordonna par reconnoissance de faire ériger à la gloire d'Esope une Statuë d'or.

## CHAPITRE XXVIII.

*Du Voyage que fit Esope en Grece & à Delphes.*

PEu de temps aprés le retour d'Esope à Babylone, il prit la résolution d'aller voyager dans la Grece, avec la permission du Roi, qui y consentit, aprés qu'Esope lui eut juré, qu'il retourneroit sans y manquer à Babylone, pour y passer le reste de sa vie. Esope ayant parcouru les principales Villes de la Grece, où il donna à tout le monde de grandes preuves de son éminent sçavoir, eut envie d'aller jusqu'à Delphes. Ceux du Païs étoient charmez de l'entendre discourir ; cependant ils ne lui portoient point de respect, & ne lui rendirent aucuns honneurs. Esope les regardant : Habitans de Del-

phes ; leur dit-il, je pourrois vous comparer avec justice à une piece de bois qui flotte sur la Mer. Ceux qui la voyent de loin poussée par les ondes, croyent que c'est quelque chose d'un grand prix ; mais ils en jugent tout autrement quand la Mer l'a portée sur le rivage. Lorsque j'étois fort éloigné de vôtre Ville, j'avois pour vous une grande admiration, & je vous regardois comme des hommes qui meritoient toute mon estime ; mais depuis que je suis arrivé parmi vous, j'ai reconnu mon erreur ; j'ai absolument changé de sentimens, & je vous regarde comme les plus méprisables de tous les hommes. Les Habitans de Delphes l'entendant parler de la sorte, & craignant qu'il ne les décriât dans toutes les Villes où il passeroit ; prirent la résolution de le faire mourir par artifice, & par une calomnie concertée. Pour mieux executer leur dessein, ils s'aviserent de prendre dans le fameux Temple

d'Apollon, un Flacon d'or, & de le cacher furtivement parmi les Meubles d'Esope, qui ne se doutant nullement de ce complot, & de la supercherie qu'on lui avoit faite, sortit de Delphes, pour aller dans la Phocide. Les Habitans de Delphes coururent aprés; ils l'arrêterent, & l'accuserent comme un sacrilege. Il se défendit, & nia hardiment d'avoir commis une action si lâche; mais sans s'arrêter à ce qu'il leur disoit, ils foüillerent par force dans ses Valises, où ils trouverent le Vase d'or qu'ils y avoient mis. Ils l'emporterent faisant grand bruit, & le montrerent à tout le Peuple de Delphes. Esope connoissant leur mauvaise foi & leur perfidie, protesta de son innocence, les priant de le mettre en liberté, & de le laisser continuer son voyage. Non seulement ils refuserent de le relâcher; mais encore ils le traînerent en prison comme un sacrilege, & le firent condamner à la mort par les

suffrages de tous les Juges. Esope ne pouvant trouver aucun stratagême, pour se garantir du malheur dont il étoit menacé, déploroit dans sa prison, son infortune. L'un de ses Amis, nommé Damas, le voyant dans un état si déplorable, & accablé de douleur, lui demanda le sujet de son affliction. Une femme, lui répondit Esope, ayant depuis peu enseveli son Mari, alloit pleurer tous les jours sur son tombeau. Un Laboureur qui travailloit à la terre assez prés de là, conçût de l'amour pour cette Femme, & ayant quitté ses Bœufs & sa Charruë, alla lui-même dans le tombeau, où s'étant assis, il commença à pleurer comme elle. Cette Femme lui demandant pourquoi il pleuroit de la sorte? C'est parce que j'ai depuis peu enterré ma Femme; lui répondit-il; & je soulage ma douleur par mes larmes. Le même malheur m'est arrivé, dit la Femme. Puisque nous sommes tous deux

dans la même ſituation, ajoûta le Païſan, qui peut nous empêcher de nous marier enſemble ? J'aurai pour vous la même tendreſſe que j'avois pour mon Epouſe ; & vous m'aimerez comme vous aimiez vôtre Mari. Ce diſcours perſuada la Femme ; ils convinrent enſemble de ſe marier. Pendant qu'ils faiſoient leurs conventions, un Voleur enleva les Bœufs du Païſan, qui retourné à ſon champ, & n'y trouvant plus ſes Bœufs, commença à ſe deſeſperer, & à pleurer plus amerement que jamais. La Femme ſortit du tombeau, & le voyant accablé de douleur : Eh quoi, lui dit-elle, vous pleurez encore ? Oüi ſans doute, lui répondit-il ; c'eſt maintenant que j'ai bien raiſon de pleurer. Voilà à peu prés, continua Eſope, l'état où je ſuis ; aprés avoir évité de grands perils, je ne vois point de moyen d'éviter la mort dont je ſuis menacé ; c'eſt pour cela que je pleure.

## CHAPITRE XXIX.

*Esope est livré pour estre precipité du haut d'un rocher.*

ALors les Habitans de Delphes vinrent en foule à la Prison d'Esope, ils l'en tirerent avec violence pour le traîner sur un lieu fort élevé, & pour le jetter du haut en bas. Lors que les Bêtes parloient, leur disoit-il, le Rat ayant lié amitié avec la Grenoüille, la pria de venir souper avec lui. Il la conduisit dans l'Office d'un homme fort riche, où il y avoit plusieurs choses bonnes à manger. Le Rat lui disoit : Mangez, mon Amie. La Grenoüille, aprés qu'ils eurent fait grande chere, voulut traiter le Rat à son tour, & le pria de venir prendre un repas chez elle. Mais de peur que le chemin ne vous fatigue,

j'attacherai par un fil vôtre pied au mien, afin que vous nagiez avec moi. Ayant parlé de la sorte, elle sauta dans l'Etang. Elle nageoit entre deux eaux; mais le Rat perdoit la respiration, & crevoit à force de boire. Il dit en se mourant ces paroles à la Grenoüille: Vous êtes la cause de ma mort; mais un plus grand que vous me vangera quelque jour. Sa prediction fut accomplie peu de temps aprés; car un Aigle ayant apperçû le corps du Rat qui flotoit à fleur d'eau sur l'Etang, vint fondre dessus, & l'enleva avec la Grenoüille, qui lui tenoit par le pied, & il devora l'un & l'autre. Vous me faites mourir injustement, & vous m'opprimez par la force; mais j'aurai des vangeurs qui vous puniront. Babylone & la Grece entiere vous demanderont compte de mon sang. Ce discours ne toucha nullement les Habitans de Delphes, & ne les disposa point à luy pardonner. Il se refugia dans

le Temple d'Appollon ; mais ils l'en arracherent de force, & pleins de colere & de rage, ils le traînerent sur une éminence, pour le precipiter. Durant le chemin, Esope leur disoit : Ecoutez-moi, Peuple de Delphes. Un Lievre se voyant poursuivi par un Aigle, & ne sçachant où se cacher, pour éviter un Ennemi si dangereux, se refugia dans le trou d'un Escarbot, le priant de lui donner un asyle. L'Escarbot pria l'Aigle de ne point faire mourir ce pauvre animal, le conjurant au nom du grand Jupiter, de ne pas dédaigner sa petitesse. L'Aigle indigné, donna un coup d'aîle à l'Escarbot, enleva le Lievre, l'étrangla, & le devora. L'Escarbot offensé de cet outrage, vola avec l'Aigle, pour reconnoître son nid, il y entra, il y fit un trou, par où les œufs de l'Aigle tomberent & se casserent. L'Aigle enragé de l'audace de celui qui lui avoit fait cet affront, résolut de faire son nid dans un lieu plus

élevé ; l'Eſcarbot y monta, & y fit le meſme ravage que la premiere fois. L'Aigle ne ſçachant plus quelles meſures prendre pour ſe garantir des inſultes d'un Ennemi qu'elle ne connoiſſoit pas, alla trouver Jupiter, (car on dit communément que cet Oiſeau eſt ſous la protection du Maître des Dieux ; ) & mit ſur ſes genoux la troiſiéme portée de ſes œufs, les lui recommandant, & le priant d'en avoir grand ſoin ; mais l'Eſcarbot ayant fait comme une pilule de fiente, vola au Ciel, & répandit cette ordure dans le ſein de Jupiter, qui ſe levant bruſquement pour ſe ſecoüer, & ne ſe ſouvenant plus que les œufs de l'Aigle étoient ſur ſes genoux, les fit tomber, & ils ſe briſerent. Jupiter ayant appris de l'Eſcarbot, que ce qu'il en avoit fait, n'étoit que pour tirer vangeance de l'Aigle, qui ne s'étoit pas contenté de l'outrager ; mais encore qui avoit commis une impieté contre Jupiter

même, puisque l'Escarbot l'avoit conjuré en son nom, sans en pouvoir rien obtenir, fit une severe reprimande à l'Aigle, lorsqu'il fut de retour, & lui dit que l'Escarbot étoit la cause de tous ses chagrins, & qu'il avoit eu raison de se vanger de la sorte. Mais Jupiter ne voulant pas que l'espece des Aigles fust entierement détruite, persuada à l'Escarbot de se reconcilier de bonne foi. L'Escarbot n'en voulut rien faire, & n'eut point d'égards pour la mediation de Jupiter, qui ordonna sagement que les Escarbots ne paroîtroient point pendant tout le temps que les Aigles pondent leurs œufs. Peuples de Delphes, ne méprisez point le Dieu dans le Temple duquel je suis venu chercher un asyle, quoique ce Temple ne soit pas fort grand, ni proportionné à la majesté de ce Dieu; car asseurément il punira l'impieté des méchans. Les Habitans de Delphes ne se souciant pas de ces remontran-

ces, le conduiſoient toûjours au lieu deſtiné pour ſon ſupplice. Eſope voyant que tous ſes diſcours ne les attendriſſoient point, & ne pouvoient leur faire changer de réſolution, leur parla en ces termes. Ecoutez, hommes cruels, & avides de ſang; un Laboureur ayant vieilli à la campagne, ſans avoir jamais mis le pied dans la Ville, prioit ſes Valets de l'y tranſporter, pour la voir. Ils attelerent des Aſnes à un Chariot, ſur lequel ils mirent le Vieillard, & le laiſſerent aller tout ſeul. Peu de temps aprés, il s'éleva un grand orage mêlé de pluïes & de vents; & l'air s'obſcurcit. Les Aſnes qui ne connoiſſoient plus leur chemin, ſans ſçavoir où ils alloient, conduiſirent le pauvre vieillard ſur le bord d'un précipice. Ce malheureux ſe voyant dans un peril preſque inévitable: Helas, s'écrioit-il en s'adreſſant à Jupiter; en quoi ai-je offenſé vôtre majeſté, pour me faire mourir d'une maniere ſi tragique, non point par

des Chevaux courageux, ni par de forts Mulets, mais par des Asnes qui sont les plus vils de tous les Animaux? Mon sort ressemble en quelque maniere à celui de ce malheureux vieillard, & ce qui m'afflige le plus dans mon infortune, c'est que je suis condamné à la mort, non point par des hommes sages, & d'un grand merite; mais par les plus indignes, & les plus méchans hommes de l'Univers. Etant sur le point d'être precipité, il leur dit encore cette Fable. Un homme devint éperduëment amoureux de sa propre fille, dont il abusa, aprés avoir envoyé sa femme à la campagne, pour être plus en liberté d'executer son infame projet. Cette fille lui disoit: Mon Pere, vous faites une chose abominable; j'aimerois beaucoup mieux être deshonnorée par d'autres hommes que par vous qui m'avez donné la vie. Je vous fais le même reproche, infames habitans de Delphes, j'aime-

rois mieux tomber dans les Gouffres de Sylla, & de Charybde, ou dans les Rochers de l'Afrique, que de perir injustement par des mains si indignes. Je deteste vôtre Patrie, & j'atteste les Dieux, qui vengeront ma mort, & qui vous puniront de m'avoir fait mourir avec tant d'injustice. Les Habitans de Delphes, sans s'arrêter à ces menaces le precipiterent du haut d'un rocher, & il mourut. Peu de temps aprés tout le Païs se vit desolé par la peste. Ils consulterent l'Oracle, qui leur dit que ce malheur étoit une punition de l'injustice qu'ils avoient faite à Esope, & qu'il faloit expier le crime dont ils s'étoient noircis par sa mort. Le remords qu'ils en eurent les obligea à lui dresser une Pyramide. Les plus grands Hommes de la Grece, & les plus sages de ce temps-là ayant appris le mauvais traitement qu'on avoit fait à Esope, vinrent à Delphes, & s'é-

tant informez de ceux qui avoient esté les principaux Auteurs de la mort d'Esope, ils en firent une cruelle vangeance.

LES

# LES
# FABLES D'ESOPE.

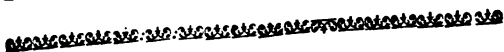
## FABLE I.




*D'un Coq, & d'une Pierre précieuse.*


UN Coq en grattant un fumier, y trouva par hazard une Pierre précieuse; il la considera pendant quelque temps,

& dit avec une eſpece de mépris : de quoy me peut ſervir une chôſe ſi belle & ſi brillante ? Elle ſeroit bien mieux entre les mains d'un Lapidaire qui en connoîtroit le prix, & l'uſage qu'il en faut faire. Mais pour moy qui n'en puis retirer aucune utilité, je préfererois un ſeul grain d'orge à toutes les Pierres précieuſes du monde.



## SENS MORAL.

LEs choſes ne ſont eſtimables qu'autant qu'elles ſont utiles & neceſſaires : l'on en doit faire peu de cas quand elles ne ſervent qu'au luxe & à la vanité. Ce n'eſt que l'opinion des hommes & le caprice qui donne le prix à la pluſpart des choſes qu'ils eſtiment tant, & dont ils recherchent la poſſeſſion avec tant d'avidité. Celles qui ſont rares, & qu'on ne peut acquerir qu'avec de grands ſoins & de grandes dépenſes, deviennent précieuſes par leur rareté, quoique l'on n'en retire pas de grands avantages, & qu'elles ne ſervent qu'à amuſer les curieux. Il eſt aſſez difficile de déterminer le prix

de chaque chose en particulier, parce que chacun en juge selon le besoin qu'il en a, ou selon les avantages qu'il en peut retirer. Une belle perle bien nette & d'une belle eau est tres-estimable, quand elle tombe entre les mains des connoisseurs, ils ne font nulle difficulté d'en donner le prix qu'elle vaut : mais Esope avoit raison de faire dire au Coq qu'il préfereroit un grain d'orge à toutes les perles de l'Orient, dont il ne pouvoit retirer aucune utilité. Quelques Philosophes ont consideré le Coq comme le symbole d'un homme voluptueux, qui préfere les plaisirs des sens aux choses les plus précieuses, à l'honneur, aux sciences, à la gloire; & qui neglige de les acquerir quand il faut pour cela se détourner, ou se priver de ses plaisirs.

*Le bien le plus exquis ne sçauroit être un bien,*
*S'il n'apporte aucun avantage.*
*Amasse des tresors, & n'en fais nul usage,*
*Tu crois avoir beaucoup, Avare, & tu n'as rien.*



# FABLE II.




*D'un Loup, & d'un Agneau.*

UN Loup beuvant à la ſource d'une fontaine, apperçût un Agneau qui beuvoit au bas du ruiſſeau; il l'aborda tout en colere, & luy fit des reproches de ce qu'il avoit troublé ſon eau. L'agneau, pour s'excuſer, luy repreſenta qu'il beuvoit au deſſous de luy, & que l'eau ne pouvoit

remonter vers sa source. Le Loup redoublant sa rage, dit à l'Agneau qu'il y avoit plus de six mois qu'il tenoit de luy de mauvais discours. Je n'étois pas encore né, repliqua l'Agneau. Il faut donc, repartit le Loup, que ce soit ton pere ou ta mere, & sans apporter d'autres raisons, il se jetta sur l'Agneau & le dévora; pour le punir (disoit-il) de la mauvaise volonté & de la haine de ses parens.



## SENS MORAL.

CEux qui ont la force en main ne manquent jamais de prétextes pour opprimer ceux qui dépendent de leur autorité, & qui ne peuvent se soustraire à leur tyrannie. L'intention d'Esope est de representer par cette Fable l'oppression que les petits souffrent sous la tyrannie des Grands. C'est un mal assez ordinaire dans le monde. La pluspart des hommes se prévalent & abusent de leur autorité, pour chagriner ceux qui dépendent d'eux; c'est le malheur de la pauvreté, & de la sujettion. Quelque injuste que soit le pro-

cedé de ceux qui accablent les autres sous le poids de leur tyrannie, ils ne laissent pas de chercher des prétextes ou des raisons apparentes pour colorer leurs injustices; à l'exemple, du Loup qui reprochoit faussement à l'Agneau d'avoir troublé son eau. C'est ainsi que les Grands ont toûjours quelque chose à reprocher à ceux qu'ils ont envie d'opprimer, quoiqu'ils n'ayent jamais manqué au respect qu'ils leur doivent, & qu'ils n'ayent blessé en rien leur autorité. On a vû plusieurs Tyrans inventer des calomnies, pour avoir quelque prétexte de dépoüiller ceux qui n'étoient coupables que parcequ'ils possedoient de grandes richesses, ou dont la vertu étoit un reproche tacite de leurs désordres. Ces injustices se renouvellent encore tous les jours; chacun se prévaut de son rang, de son état, de son credit, de son autorité, pour exiger de ses inferieurs des soûmissions, & des devoirs contre le droit & l'équité. Pour peu qu'on se mette en devoir de leur resister, leur colere s'allume, & ils en viennent souvent à de grands éclats. Ils suscitent des procés injustes, ils apostent de faux témoins, pour opprimer l'innocence par leurs cabales. On invente des crimes supposez, comme fit le Loup, qui ne trouvant point de bonnes raisons à apporter à celles que l'Agneau luy alleguoit, luy voulut faire un crime imaginaire de la

haine inveterée, que le pere & la mere de l'Agneau portoient au Loup.

*Le bien du foible, au riche offre une douce amorce.*
*Il trouve, pour l'avoir, cent detours differens.*
*La justice est pour toy; mais tu manques de force,*
*Et les petits poissons sont mangez par les grands.*



# FABLE III.



*Du Rat, & de la Grenoüille.*

DAns le temps que la guerre étoit allumée entre les Grenoüilles & les Rats; une Grenoüille fit un Rat prisonnier, & lui promit de le traiter favorablement. Elle le chargea sur son dos pour faire le trajet d'une riviere qu'elle étoit obligée de passer pour rejoindre sa

troupe. Mais cette perfide se voyant au milieu du trajet, fit tous ses efforts pour secoüer le Rat & pour le noyer. Il se tint toûjours si bien attaché à la Grenoüille, qu'elle ne pût jamais s'en défaire. Un oyseau de proye les voyant se débattre de la sorte, vint tout-à-coup fondre dessus, & les enleva pour en faire sa proye.



## SENS MORAL.

LEs Grands se prévalent des querelles & des disputes des petits pour les ruiner & pour les perdre. Cette Fable est une peinture naïve des artifices & des fourberies des hommes, dont nous avons tous les jours des exemples devant les yeux; car pendant que deux personnes disputent ensemble pour défendre leurs droits, un tiers survient qui retire tout l'avantage de leur querelle. Les Historiens qui ont écrit la Vie de Philippe de Macedoine, disent que ce Prince fut toûjours fort habile à se servir des broüilleries de ses ennemis. Voyant les Villes de la Grece divisées pour leur liberté, il les tint toû-

jours en balance, les soûtenant, ou les attaquant selon que ses interests le demandoient, pour reünir en sa personne toute l'autorité. Cet artifice luy reüssit, il se rendit maistre de la plus grande partie de la Grece, tandis que ces Republiques divisées entr'elles se faisoient la guerre, & tâchoient de se détruire les unes les autres; au lieu d'employer tous leurs bras pour s'opposer à leur ennemi commun. C'est ce qui est bien representé par le Milan qu'Esope introduit durant le combat du Rat & de la Grenoüille; il sçut se prévaloir de leur querelle, pour les devorer tous deux. C'est ainsi que deux personnes mal avisées, qui employent tous leurs efforts pour se détruire reciproquement, deviennent la proye d'un voisin fâcheux, qui profite d'une conjoncture favorable aprés qu'ils se sont affoiblis mutuellement. Il arrive quelquefois que l'une des parties se voyant hors d'état de resister, appelle à son secours un puissant Protecteur qui devient son ennemi dans la suite, & qui luy fait plus de mal que n'auroit pu luy en faire son concurrent. C'est ce qu'éprouverent souvent ces peuples qui se jetterent autrefois sous la protection des Romains: car ces fiers conquerans se prévalant de leurs forces, mettoient sous le joug ceux qui imploroient leur secours; ils s'approprioient les biens & les Etats des peuples,

qui les avoient choisis pour estre leurs Juges & leurs arbitres. Les Turcs dans les derniers siecles ont mis souvent cette politique en usage, & ont fait repentir les Empereurs de Constantinople de leur avoir ouvert l'entrée de leurs Etats. Demetrius, & Thomas Paleologue se trouverent mal d'avoir fait arbitre de leurs differends Mahomet second, & de s'estre livrez entre ses mains. Mais sans avoir recours aux grands exemples, & pour dire quelque chose qui approche de la Fable du Rat & de la Grenoüille, ne voit-on pas que la division qui se met entre deux freres, donne occasion à leur ennemi commun de les ruiner l'un & l'autre? Lors que deux amis se broüillent, un tiers qui survient, profite adroitement de leur querelle, & en retire de grands avantages.

*Tandis que vous mettez en œuvre l'artifice,*
*Pour avoir ce qu'un autre ose vous disputer,*
*Gardez qu'un tiers à tous deux ne ravisse*
*Ce que vous luy donnez le temps de vous ôter.*



# FABLE IV.




## *Du Cerf, & de la Brebis.*

UN Cerf accuſa une Brebis devant un Loup, luy redemandant un muid de froment. Elle ne luy devoit rien. Cependant le Loup la condamna à payer ce que le Cerf luy demandoit ; elle promit de ſatisfaire & d'executer la ſentence au jour marqué. Quand le temps du

payement fut échu, le Cerf en avertit la Brebis. Elle protesta contre la sentence, & dit qu'elle ne payeroit pas; ajoûtant que si elle avoit promis quelque chose, ce n'étoit que par la seule crainte du Loup son ennemi declaré; & qu'elle n'étoit nullement obligée de payer ce qu'elle ne devoit pas, puisqu'elle ne l'avoit promis que par force.



## SENS MORAL.

On n'est pas obligé de tenir les promesses qui ont été extorquées par crainte ou par violence, ou pour des choses injustes. Pour faire concevoir cette verité, Esope introduit la Brebis qui est un animal timide, foible & sans défence. Elle s'engagea au Cerf de luy payer ce qu'elle ne luy devoit pas; car il avoit eu l'adresse de la citer devant le Loup, pour l'intimider par la veuë d'un animal si redoutable, & son ennemi capital; outre qu'elle étoit hors d'état, à cause de sa pauvreté, de payer au Cerf un muid de froment, à quoy elle s'étoit engagée. On voit assez souvent parmi les hommes des exemples de pareilles injustices; on s'en-

gage par la crainte à promettre des choses, quoique l'on n'ait ni la volonté, ni le pouvoir de les executer ; aussi n'y est-on pas obligé quand on se voit affranchi de la tyrannie. Ce n'est pas un crime de s'obliger de la sorte, pour se délivrer de la persecution d'un ennemi redoutable, parce que la loy naturelle permet à chacun de songer à sa propre conservation. Ceux qui usent de violence pour extorquer des promesses, ne sont point fondez en droit pour les faire executer. Celuy qui a fait quelque promesse contre sa volonté, & entraîné par la crainte, n'est point obligé de l'accomplir, parce qu'il ne l'a pas faite de son bon gré, ni avec une pleine liberté. Que si l'on est obligé quelquefois de hazarder sa vie ou sa liberté, c'est plûtôt pour la défence du bien public que pour ses interests particuliers ; car il est permis d'y renoncer plûtôt que de s'exposer à perdre l'une ou l'autre. Ce n'est pas une injustice de ne point accomplir ce que l'on n'a promis que par contrainte: car cette action par laquelle nous nous privons de ce qui nous appartient legitimement, doit être libre & volontaire, & comme un pur effet de nôtre bien-veillance & de nôtre amitié. Ainsi ce seroit détruire la nature du don que de le rendre forcé, & de l'extorquer par violence ; & l'on ne peut être obligé ni devant Dieu

ni devant les hommes, de donner ce que l'on a promis par crainte, & pour se délivrer d'un grand peril ; comme fit la Brebis, qui avoit sujet d'apprehender que le Loup ne la dévorât, si elle s'opposoit aux injustes prétentions du Cerf ; elle aima mieux tout promettre, bien resoluë de ne rien donner.

*Sur ce qu'on veut de toy, quel que soit l'embarras*
*Où d'un homme puissant la presence te jette,*
*Avant que de promettre, examine le cas.*
*Il est fascheux de nier une dette,*
*Plus fascheux de payer ce que l'on ne doit pas.*



# FABLE V.



*Du Chien, & de son ombre.*

UN Chien traversant une riviere sur une planche, tenoit dans sa gueule un morceau de chair que la lumiere du Soleil fit paroître plus gros dans l'eau, comme c'est l'ordinaire. Son avidité le poussa à vouloir prendre ce qu'il voyoit, & il lâcha ce qu'il portoit, pour courir

aprés

aprés cette ombre. C'est ainsi que sa gourmandise fut trompée; & il apprit à ses dépens qu'il vaut mieux conserver ce que l'on possede, que de courir aprés ce qu'on n'a pas.



## SENS MORAL.

ON perd le certain en poursuivant l'incertain; & voulant tout avoir, on est souvent frustré de ses esperances. Le Chien laissa tomber dans la riviere un morceau de viande qu'il portoit, croyant le changer pour quelque chose de meilleur. Cet exemple est une bonne instruction pour apprendre aux personnes trop avides, que le desir insatiable de posseder ce qu'elles n'ont pas, les trompe le plus souvent, & leur fait perdre ce qu'elles possedoient déja. Les avares, les ambitieux, peuvent apprendre par cette Fable à moderer leur avarice & leur ambition. Combien de fois sont trompez dans leurs esperances, ceux qui voulant entasser tresors sur tresors, se jettent dans des emplois équivoques, dans l'esperance d'amasser en peu de temps des richesses immenses? mais leur avarice se trouve trompée; & croyant grossir leurs revenus par

des biens nouvellement acquis, ils perdent leur propre patrimoine, & tombent dans des labyrintes d'affaires & de procés qui les ruinent ſans reſſource. Les Amans pourroient auſſi ſe corriger par l'avanture du Chien. Ils ne ſe contentent gueres de ce qu'ils poſſedent, & ſe jettent dans de nouvelles amours par l'eſperance de trouver mieux; mais aprés bien des ſoins & de la dépenſe, ſe croyant au comble du ſouverain bien, ils ſont trompez par l'ombre, comme le Chien d'Eſope. Les ambitieux tombent auſſi dans le même inconvenient. Peu ſatisfaits de la gloire qu'ils ont acquiſe, ils tâchent d'en acquerir une nouvelle; mais ils perdent par leur précipitation & par leur mauvaiſe conduite, celle qu'ils avoient meritée legitimement par leurs belles actions. Pour dire quelque choſe de plus fort, la plupart des hommes ſont tellement aveuglez par le faux éclat des biens periſſables du monde, qu'ils negligent, pour les poſſeder, les biens ſolides & eſſentiels. Les uns ſe laiſſent entraîner par l'amour des voluptez charnelles; les autres ſeduits par l'éclat des grandeurs mondaines, ſacrifient tout pour les obtenir. Chacun ſuit en cela ſon panchant, & l'on ne s'apperçoit de ſes erreurs qu'aprés avoir connu la fauſſeté des biens du monde.

*Courez aprés les biens, les honneurs, les plaisirs;*
*Trouvez-en, s'il se peut, sans nombre:*
*Quand ils auront satisfait vos desirs,*
*Qu'aurez-vous embrassé? de l'ombre.*



# FABLE VI.




*Du Lion allant à la chasse avec d'autres bêtes.*

UN Lion, un Asne & un Renard étant allez de compagnie à la chasse, prirent un Cerf & plusieurs autres bêtes. Le Lion ordonna à l'Asne de partager le butin; il fit les parts entierement égales, & laissa aux autres la liberté de

choisir. Le Lion indigné de cette égalité, se jetta sur l'Asne & le mit en pieces. Ensuite il s'addressa au Renard, & luy dit de faire un autre partage; mais le Renard mit tout d'un côté, ne se reservant qu'une tres-petite portion. Qui vous a appris, luy demanda le Lion, à faire un partage avec tant de sagesse. C'est la funeste avanture de l'Asne, luy répondit le Renard.

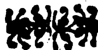


## SENS MORAL.

On doit se rendre sage aux dépens des autres, pour n'avoir rien à demêler avec les plus puissans qui se prévalent de leurs forces. Cette Fable est une peinture ingenieuse de l'abus que les Grands font de leur autorité & de leur credit. Le Lion refuse à ses inferieurs leur part de la proye qu'ils avoient prise en chassant ensemble. Cette injustice represente le procedé des Grands envers ceux qui dépendent d'eux, & qui ont tout à craindre de leur tyrannie. Le moindre mal qu'ils font est de retenir les salaires de ceux qui les

servent ; car ils achevent d'accabler ceux qui sont déja dans l'oppression. S'ils font semblant de proteger les malheureux, ils leur vendent bien cher les secours qu'ils leur donnent. Le plus grand malheur de ceux qui gemissent sous leur tyrannie, c'est qu'ils n'ont rien à leur opposer que leurs larmes & leur impuissance : comme on peut l'apprendre par le malheur de l'Asne que le Lion devora, quoiqu'il ne luy eût fait aucun tort en partageant également les bêtes qu'ils avoient prises en chassant de compagnie. La mort tragique de l'Asne rendit sage le Renard, qui ne se reserva presque rien du butin. Cette moderation le garantit de la colere & des griffes du Lion.

*D'un grand Seigneur ménagez le soutien,*
*Poursuivez avec luy quelque grande fortune :*
*En vain vous esperez vous la rendre commune,*
*Il aura tout, vous n'aurez rien.*



# FABLE VII.




*Du Loup, & de la Gruë.*

UN Loup s'étant enfoncé par hazard un os dans la gorge, promit une recompense à la Gruë, si elle vouloit avec son beç retirer cet os dont il se sentoit incommodé. Aprés qu'elle luy eut rendu ce bon office, elle luy demanda le salaire dont ils étoient convenus. Mais le

Loup avec un ris moqueur & grinçant les dents, contentez-vous, luy dit-il, d'avoir retiré vôtre tête saine & sauve de la gueule du Loup, & de n'avoir pas éprouvé à vos dépens combien ses dents sont aiguës.

## SENS MORAL.

CE n'est pas être trop malheureux, si aprés avoir rendu des services aux Grands, l'on n'en reçoit pas de mauvais traitemens pour toute recompense. Le procedé du Loup est une image assez naïve de l'ingratitude des hommes. La Gruë luy rendit un service considerable, en luy arrachant de la gueule cet os qui étoit prêt à l'étrangler : mais cet ingrat se mocqua d'elle, & luy refusa la recompense qu'il luy avoit promise. C'est peut-estre de-là qu'est venuë la coûtume de traiter de gruës ceux qui se laissent tromper par les plus fins, dont ils ne reçoivent que de belles paroles, & souvent de mauvais offices pour le bien qu'ils leur ont fait. La Gruë en fut quitte à bon marché, d'avoir pu retirer sa tête de la gueule du Loup sans en être endommagée. Ceux qui rendent des services

services aux méchans, en demeurent souvent la victime. Au moins le Loup se contenta de priver la Gruë de la recompense qu'il luy avoit promise ; mais il ne luy fit aucun mal, & luy permit de se retirer d'auprés de luy saine & sauve. Il luy dit en plaisantant, qu'elle étoit trop heureuse d'avoir pû retirer son bec du gozier du Loup, qui pouvoit la dévorer impunément ; en effet elle devoit se sçavoir bon gré d'avoir évité la fureur d'un animal aussi porté à faire du mal. Peut-être n'avoit-il encore usé jusqu'alors envers aucun animal d'une pareille courtoisie. Ceux qui se trouvent engagez dans le commerce & dans les intrigues des méchans, doivent s'estimer fort heureux quand ils peuvent s'en retirer, sans qu'il leur en coûte, ou l'innocence, ou la liberté, ou même la vie. Un homme sage doit éviter autant qu'il luy est possible tout engagement avec les méchans ; car tost ou tard il ressentira le contre-coup, & les mauvais effets de leur iniquité. Ils s'en prennent le plus souvent à ceux dont ils ont receu de plus grands services, bien loin de les recompenser comme ils doivent, & comme ils le leur avoient promis pour les engager dans leurs interests. Les loix de l'amitié & de la simple reconnoissance, ne sont point assez fortes pour engager les mauvais cœurs à bien traiter

ceux à qui ils ont de grandes obligations. Il semble même qu'ils affectent de les traiter mal, pour s'affranchir du joug de leurs bien-faits. C'est donc mal s'y prendre que de rendre de bons offices aux méchans dans l'esperance d'en être recompensez; il faut se contenter du merite d'avoir fait une bonne action, sans se soucier de la reconnoissance des hommes.

*Rendez aux Grands services sur services,*
*Vous ne trouvez en eux que des ingrats,*
*Et telles sont leurs injustices,*
*Qu'ils font beaucoup pour vous, s'ils ne vous nuisent pas.*



# FABLE VIII.



*Le Laboureur, & le Serpent.*

Un Laboureur trouva dans la neige une Couleuvre tranſie de froid ; il l'emporta dans ſon logis, & la mit auprés du feu. Mais quand elle ſe ſentit réchauffée, & qu'elle eut repris ſes forces, elle ſe mit à répandre ſon venin par toute la maiſon. Le Laboureur irrité d'une

ingratitude si noire, luy fit de grands reproches, & ajoûtant l'effet aux menaces, il prit une coignée pour couper en mille morceaux le Serpent ingrat qui rendoit le mal pour le bien, & qui vouloit ôter la vie à son bien-faicteur.



## SENS MORAL.

QUand on oblige les méchans, on doit craindre d'en être maltraité. Le Serpent qu'Esope represente en cette Fable, n'est pas le Symbole de la prudence; il est plûtôt le symbole de l'ingratitude. Un pauvre Villageois fut assez simple pour emporter dans sa maison un Serpent qu'il avoit trouvé sur la neige à demi-mort de froid; il le mit auprés de son feu pour luy rendre la vie par ce secours. Le Serpent, que la chaleur avoit r'animé, bien loin de témoigner sa reconnoissance au Villageois, se mit à répandre son poison par toute la cabane, il se jetta sur ses enfans, & voulut s'élancer sur le Villageois même qui fut contraint de prendre une coignée pour écraser la tête de cet animal & pour le couper en mille morceaux. Ce

ne ſont pas ſeulement les bêtes feroces, ni les Serpens qui ſont ingrats; les hommes même les ſurpaſſent ſouvent en ingratitude; toutes les hiſtoires en peuvent fournir une infinité d'exemples. Eſope, auteur de ces Fables, en fait l'experience en ſa perſonne; puiſqu'étant dans Babylone à la Cour du Roy Lycerus, & ayant adopté pour fils un jeune homme qu'il crut rempli de rares qualitez, & parfaitement digne de ſon amité & de ſon eſtime, il le combla de biens, en luy donnant encore l'eſperance de le faire ſon unique heritier. Mais cet ingrat oubliant tant de bienfaits, ſe ſouleva contre ſon bienfaicteur, & le fit condamner; en ſorte que pour ſe délivrer de cette perſecution, Eſope fut contraint de demeurer long-tems caché dans un tombeau, juſqu'à ce qu'on eut beſoin de ſa perſonne & de ſon ſçavoir. Cet exemple ſuffit pour montrer juſques à quel point les hommes peuvent porter l'ingratitude.

*Fais du bien, la pitié ſouvent te le ſuggere;*
*Mais regarde ſur qui tu répans tes bien-faits.*
*Celuy que la ſeule miſere*
*A mis hors d'état de mal faire,*
*Dés qu'il en eſt ſorti, retourne à ſes forfaits.*

# FABLE IX.




*Du Sanglier, & de l'Asne.*

UN Asne ayant rencontré par hazard un Sanglier ; se mit à se moquer de luy & à luy insulter ; mais le Sanglier frémissant de courroux & grinçant les dents, eut d'abord envie de le déchirer & de le mettre en pieces : mais faisant aussitôt réflexion qu'un miserable Asne

n'étoit pas digne de sa colere & de sa vengeance : malheureux, luy dit-il ; je te punirois severement de ton audace, si tu en valois la peine ; mais tu n'es pas digne de ma vengeance. Ta lâcheté te met à couvert de mes coups, & te sauve la vie. Aprés luy avoir fait ces reproches, il le laissa aller.

## SENS MORAL.

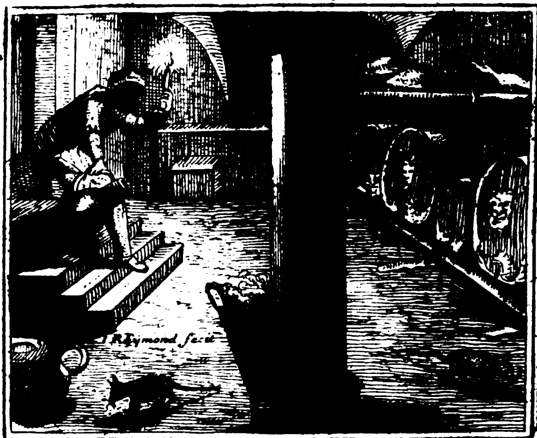
LE mépris est la plus cruelle vangeance que l'on puisse prendre d'un sot & d'un malheureux. On voit dans la réponse que le Sanglier fit à l'Asne, le caractere des hommes courageux, qui dédaignent de se vanger des miserables dont ils ont esté offensez ; ils ne veulent pas se mesurer contre des lâches. C'est ainsi qu'Achille méprisa avec fierté les injures & les calomnies de Thersite, ne croyant pas qu'un si foible ennemi fût digne de sa colere. Philippe, Roy de Macedoine, méprisoit tous les sots discours, & tous les libelles diffamatoires qui se debitoient contre luy. Il avoit même la generosité de faire du bien à ceux qui répandoient

des calomnies contre luy : ces manieres honnêtes les faisoient taire ; ils changeoient de langage, & s'affectionnoient à ce grand Prince. Esope fait dire au Sanglier, en apostrophant l'Asne, qu'il pouvoit l'insulter impunément, & que son peu de merite mettoit sa vie en seureté ; car il dédaignoit de tirer vangeance d'un ennemi si lâche & si foible. C'est ainsi que les personnes genereuses doivent traiter ceux qui les insultent, en se vengeant par le mépris des outrages qu'elles en reçoivent La raison, ou même le seul instinct de la nature, peut inspirer ce mépris à l'égard d'un ennemi que l'on voit foible & hors d'état de resister. La colere des animaux leur fait boüillonner le sang autour du cœur ; mais il ne s'aigrit pas si aisément pour une petite resistance, que pour une plus grande ; de sorte qu'ils ne déployent pas toutes leurs forces naturelles contre un petit objet ; comme on le peut voir par l'exemple du Lion, qui ne s'anime point contre un ennemi rampant & terrassé. On dit encore que l'Ours ne met jamais les dents sur un corps mort. Un homme genereux ne sçauroit se resoudre à ôter la vie à un ennemi qui est à terre, ou qui s'humilie. La raison ou l'amour de la gloire peut luy inspirer ces sentimens; la victoire que l'on remporte d'un ennemi foible est trop aisée, & ne fait pas assez d'honneur.

*Vous avez tort de prendre pour injure*
*Ce qu'un mauvais railleur ose vous adresser.*
*Les coups que porte un sot qui parle à l'avanture,*
*Sont incapables de blesser.*



# FABLE X.



*D'un Rat de Ville, & d'un Rat de Village.*

UN Rat de Ville alla un jour faire visite à un Rat de campagne de ses amis, qui luy donna un repas frugal composé de racines & de noisettes. Aprés le repas, le Rat de Ville prit congé de son hôte qui luy promit de l'aller voir à son tour. On le regala magnifiquement

de confitures & de fromage ; mais le repas fut ſouvent interrompu par les valets de la maiſon, qui alloient & qui venoient de tous côtez, & qui cauſerent de mortelles allarmes au Rat de Village ; de ſorte que ſaiſi de crainte, il dit au Rat de Ville qu'il préferoit un repas frugal fait en repos & en liberté, & la pauvreté du Village, à la magnificence des Villes, & à une abondance pleine d'inquietudes & de dangers.

## SENS MORAL.

UNe vie privée eſt plus heureuſe & plus tranquille que celle qui ſe paſſe dans le tumulte & dans les embarras de la Cour. Le banquet des deux Rats ne ſignifie autre choſe, ſinon qu'une pauvreté tranquille eſt préferable à une abondance tumultueuſe & mal aſſurée, telle qu'on la trouve pour l'ordinaire dans les Cours des Grands. Les obſtacles qui ſe rencontrent dans l'acquiſition des richeſſes, la peine qu'elles coûtent à acquerir,

les inquietudes pour les conserver, tout cela devroit bien rallentir l'ardeur que les hommes témoignent pour elles : s'ils sçavoient se contenter de peu, la pauvreté leur paroîtroit préferable. Ils feroient le même raisonnement sur la vie champêtre & privée ; ils y trouveroient plus de douceur & plus d'agrément, que dans le tumulte de la Cour, où l'on est condamné à une contrainte & à une gêne perpetuelle. Les plaisirs de la campagne sont plus innocens ; la chasse, la pêche occupent agréablement un solitaire ; le sommeil y est plus tranquile & moins interrompu ; on y respire un air plus pur & plus sain que dans les Villes. On y a plus de loisir pour vaquer à ses affaires, à la lecture des bons livres, à ses autres divertissemens. Les passions sont moins tumultueuses & moins agitées, parce qu'on y manque d'objets; l'ambition n'y est point réveillée par l'esperance des grandes Charges & des grands Emplois; on n'y est point traversé par la jalousie des rivaux, qui rompent nos mesures par leurs cabales. Si les hommes sçavoient se borner, ils feroient infiniment plus heureux à la campagne que dans les grandes Villes ou dans les Cours. Ce sont eux qui peuvent dire avec Horace, que celuy-là est heureux qui délivré des embarras des affaires, s'occupe à cultiver les champs qu'il a heritez de ses pe-

res, & qui mene une vie paisible & tranquile, à la maniere des premiers hommes qui peuplerent la terre. Ce n'est pas seulement dans le siecle d'or que la vie champêtre a eu ses partisans. Les Romains, ces fameux conquerans, aprés avoir vaincu & dépoüillé toutes les nations, en faisoient leurs delices. Ciceron avouë qu'il vivoit plus agréablement à sa maison de campagne, que dans Rome même. Cincinnatus labouroit les champs, lors qu'il fut nommé Dictateur; & il reprit la vie champêtre aprés avoir fait de grands exploits de guerre. Virgile & plusieurs grands hommes n'ont pas dédaigné de faire l'éloge de la vie pastorale, & de donner des regles de labourage. Plusieurs personnages celebres de l'antiquité ont passé toute leur vie dans le repos de la campagne. C'est encore l'usage maintenant aprés qu'on a travaillé toute l'année dans les Charges de la Magistrature, ou dans les autres emplois de la Republique, d'aller se délasser de ses fatigues, durant les vacances, dans une maison de campagne. Ce n'est donc pas sans raison qu'Esope ait préferé la condition du Rat de Village, qui menoit en seureté une vie sobre & frugale, à la condition du Rat de Ville qui faisoit grand'chere, mais qui estoit dans des allarmes perpetuelles.

*Vivez tranquillement, sans trouble, sans contrainte.*
*Dans cet unique bien renfermez vos desirs.*
*Les plaisirs qu'à toute heure accompagne la crainte,*
*Ne peuvent se nommer plaisirs.*



# FABLE XI.



*De l'Aigle, & de la Corneille.*

UNe Aigle voulant manger une huitre, ne pouvoit trouver le moyen, ni par force ni par adresse, de l'arracher de son écaille. La Corneille luy conseilla de s'élancer au plus haut de l'air, & de laisser tomber l'huitre sur des pierres pour la rompre. L'Aigle suivit ce conseil;

la Corneille qui étoit demeurée en bas pour en attendre l'issuë, voyant qu'il avoit reüssi, se jetta avidement sur le poisson qu'elle avala, ne laissant à l'Aigle que les écailles pour le prix de sa credulité.



## SENS MORAL.

IL faut se défier de ceux qui ne donnent que des conseils interessez, & dont ils retirent tout l'avantage. Esope se sert de l'exemple de l'Aigle pour apprendre aux personnes genereuses à se précautionner contre les artifices & les supercheries des fourbes, representez par la Corneille qui trompa l'Aigle, & qui tira tout le fruit du conseil qu'elle luy avoit donné. Ces donneurs de faux avis sont en grand nombre dans le monde. Leur intention n'est pas de vous instruire, ni de vous mettre dans le bon chemin quand ils vous conseillent; ils ne songent qu'à leurs propres interests, & sont attentifs pour voir l'évenement des conseils qu'ils vous ont donnez, & pour en profiter. L'amitié, l'empressement qu'ils vous témoignent, les caresses qu'ils vous font; tout cela vous doit être fort

ſuſpect. Si vous remontiez juſqu'à la ſource, & que vous puſſiez développer les replis de leur cœur, vous découvririez aiſément que leurs paroles ne s'accordent guere avec leurs intentions, & que leurs ſentimens ne ſont pas tels qu'ils vous paroiſſent. Les premieres reflexions d'un homme intereſſé qui donne conſeil, n'ont que luy-mêmepour objet. Sans ſe ſoucier ſi l'affaire que vous luy propoſez, reüſſira à vôtre avantage ou non, il ſonge premierement quelle utilité il en pourra retirer. Voilà ce qui ruine & ce qui détruit tous les fondemens de l'amitié; les perſonnes interreſſées n'en ſont nullement capables, toutes leurs intentions ſont mercenaires, comme Eſope le fait aſſez voir dans le conſeil que la Corneille donna à l'Aigle. Il ſemble d'abord qu'elle ne ſongeoit qu'au profit de celuy qui luy demandoit conſeil; mais elle ne ſongeoit en effet qu'à le tromper. Les perſonnes genereuſes ſont plus aiſément abuſées, parce qu'elles ſe défient moins des artifices de ceux qui abuſent de leur credulité, & qu'elles ne ſongent point à ſe garantir des pieges qu'on leur tend. Auſſi voyons-nous que la credulité de l'Aigle fut trompée, & que la Corneille ſçut tirer tout l'avantage du conſeil intereſſé qu'elle luy donna.

*Trop de credulité nous abuse souvent,*
*Quoi que tous interests doivent ceder aux nôtres ;*
*En suivant quelquefois un conseil decevant,*
*On se nuit, & l'on fait les affaires des autres.*



# FABLE XI.




*De l'Aigle, & du Renard.*

UNe Aigle & un Renard ayant fait societé ensemble, convinrent pour serrer plus étroitement les nœuds de leur amitié, de demeurer l'un auprés de l'autre. L'Aigle choisit un arbre fort élevé pour y faire son nid. Le Renard se creusa une taniere au pied de l'arbre, &

il y mit ses petits. Etant un jour sorti pour aller leur chercher la proye, l'Aigle pressée de la faim vint fondre sur les petits du Renard, dont elle fit faire curée à ses aiglons. Le Renard étant de retour, & voyant la perfidie de sa voisine, fut moins atristé du malheur de ses petits, que du desespoir d'être hors d'état d'en tirer vengeance; parce qu'il ne pouvoit s'élever dans l'air pour poursuivre son ennemi. Se tenant donc à l'écart, il donnoit à l'Aigle mille imprecations, ne pouvant se vanger autrement de sa perfidie. Peu de temps aprés, quelques-uns immolerent une chevre, qu'ils firent brûler dans un champ voisin. L'Aigle vint fondre dessus, & enleva une partie de la victime qu'elle porta dans son nid, avec quelques charbons ardens qui y mirent le feu. Le vent venant à souffler avec impetuosité, les aiglons qui n'avoient point encore de plumes, tomberent au pied de l'arbre. Le Renard y ac-

courut, & les devora tous à la veuë de l'Aigle.



## SENS MORAL.

CEux qui violent les droits de l'amitié, portent tôt ou tard la peine de leur perfidie, & perissent enfin aprés avoir opprimé injustement les malheureux Quoique l'Aigle soit un animal noble & fier, Esope le represente en cette Fable comme un perfide & un fourbe qui trompe le Renard avec lequel il avoit contracté une amitié tres-étroite. Peut-être qu'Esope a voulu faire connoître sous ce symbole. Lextrême foiblesse des hommes, & dequoy ils sont capables quand ils se laissent aller à leur méchant naturel. Quelque vertueux qu'ils soient, il n'y a point de vices à quoy ils ne s'abandonnent, quand ils suivent le penchant qui les porte à l'injustice; ils perdent dans un moment, par leurs désordres, toute la gloire qu'ils ont acquise par leurs vertus. Peut-être aussi qu'Esope a voulu montrer par cette Fable, qu'on n'est point obligé de garder les paroles qui ont été données aux méchans, ni les conventions que l'on a stipulées avec eux. Voilà pourquoy l'Aigle ne fit

nulle difficulté de trahir le Renard, & de luy ravir ses petits, pour les faire devorer par ses aiglons. S'il faut manquer de parole à l'homme de bien, ou au scelerat, quoique l'on soit obligé d'avoir de la bonne foy à l'égard de tout le monde, il semble toutefois que l'homme de bien se soucie moins de la perfidie de ceux qui le trompent, parce qu'il trouve des ressources dans sa propre vertu, & qu'il se console plus aisément des mauvais tours que les hommes luy jouënt. L'homme de bien pour l'ordinaire est plus commode & plus traitable que le méchant; il prend en meilleure part les raisons qu'on luy apporte pour se justifier. Que si l'injure qu'on luy a faite ne peut s'excuser en aucune sorte, il moderera sa colere, & ne s'abandonnera point à son emportement. Au contraire, les gens feroces supportent plus impatiemment les petits affronts qu'on leur fait, & cherchent toutes sortes de moyens pour satisfaire leur vangeance. Les grands courages aiment mieux tout sacrifier que de manquer à leur parole; & croyent que tromper c'est une lâcheté impardonnable. L'Histoire Romaine en fournit un bel exemple dans la conduite du sage Attilius, qui aima mieux s'exposer à une mort certaine, que de manquer à la promesse qu'il avoit faite à ses ennemis, quoique les Prêtres & les Magistrats

de Rome l'en dispensassent avec raison. Ainsi on ne peut excuser l'Aigle d'avoir trompé un animal infidele : elle devoit plûtost se resoudre à mourir de faim avec ses aiglons, que de commettre une lâcheté si noire envers son hôte & son ami, avec qui elle avoit contracté une societé si étroite. Elle fut bien-tost punie de sa perfidie ; le feu s'étant pris au nid de l'Aigle, ses petits tomberent à terre, & furent devorez par leur ennemi. Cette Fable doit apprendre aux perfides que ceux qui violent les droits de l'amitié, sont tôt ou tard punis de leur malice, & qu'ils tombent souvent entre les mains de leurs ennemis, qui leur font encore des outrages plus sanglants.

*Malheur a toy, qui promets amitié*
*A celuy que tu veux surprendre.*
*L'ami que tu trahis peut être sans pitié*
*S'il trouve un jour à te le rendre.*



# FABLE XIII.



*Du Corbeau, & du Renard.*

UN Corbeau s'étoit perché ſur un arbre, pour manger un fromage qu'il tenoit en ſon bec. Un Renard qui l'aperçut, fut tenté de luy enlever cette proye. Pour y reüſſir & pour amuſer le Corbeau, il commença à le loüer de la beauté de ſon plumage. Le Renard voyant

voyant que le Corbeau prenoit goust à ses loüanges ; c'est grand dommage, poursuivit-il, que vôtre chant ne réponde pas à tant de rares qualitez que vous avez. Le Corbeau voulant persuader au Renard que son chant n'étoit pas desagreable, se mit à chanter, & laissa tomber le fromage qu'il avoit au bec. C'est ce que le Renard attendoit. Il s'en saisit incontinent, & le mangea aux yeux du Corbeau, qui demeura tout honteux de sa sottise, & de s'estre laissé seduire par les fausses loüanges du Renard.

## SENS MORAL.

LEs loüanges que nos ennemis nous donnent sont autant de pieges qu'ils nous tendent pour nous tromper, & pour s'emparer de nôtre bien. La sotte vanité du Corbeau peut servir d'exemple à une infinité de gens qui se laissent ébloüir par les loüanges qu'on leur donne. C'est la monnoye dont se servent les flateurs pour en obtenir des graces. Les personnes vaines, à force de s'entendre flater, croyent meriter les loüanges qu'on

leur donne pour se moquer d'elles, ou par un esprit d'interest. Les flateurs sont en quelque maniere plus dangereux & plus à craindre que des ennemis declarez. Les reproches d'un ennemi font que l'on se tient sur ses gardes; mais les fausses loüanges d'un flateur inspirent de la presomption, & font accroire que l'on a effectivement toutes les vertus dont il nous loüe. Si les hommes se connoissoient mieux, s'ils faisoient une étude plus serieuse, pour examiner leurs défauts, ils ne croiroient pas si aisément meriter toutes les loüanges dont on les endort; mais ils ne se regardent que par leurs beaux côtez, & s'ils ont quelque merite, ils se flatent d'être accomplis, & de n'avoir rien à se reprocher. Voilà pourquoy, quelque outrées que soient les loüanges qu'on leur prodigue, ils croyent que c'est un juste tribut que l'on rend à leur vertu. Les flateurs de profession ne craignent rien tant, sinon que les hommes se connoissent tels qu'ils sont; ainsi ils déguisent les vices sous le nom de quelque vertu. Ils cachent sous le nom de liberalité la prodigalité & la profusion. Les flateurs ressemblent assez au Renard de la Fable, qui loüoit le Corbeau de la beauté de son plumage. Il y a autant à s'étonner de la bêtise de ceux qui se laissent séduire par les loüanges, que de l'effronterie des fla-

teurs qui loüent impudemment contre leur conſcience. C'eſt la foibleſſe ordinaire des Grands d'être la dupe de tous ceux qui les approchent, & qui ont beſoin de leur credit. Ils ne s'apperçoivent pas que ceux qui leur prodiguent les loüanges avec tant d'empreſſement, ont leur but, & ne ſongent qu'à leurs intereſts particuliers. Ce n'eſt point parce qu'on les aime ou qu'on les eſtime, qu'on les entoure, & qu'on leur fait la cour; c'eſt que l'on eſpere de participer à leur faveur, & que l'on veut ſe prévaloir de la part que l'on a en leur confidence. Le credit des Grands peut être trés-utile; ainſi il eſt fort difficile de n'être pas mercenaire quand on les approche. Ils ſont rarement aimez purement à cauſe de leur merite perſonnel; les Courtiſans ne s'attachent à eux qu'à cauſe des bons offices qu'ils en eſperent; & s'ils les loüent, ce n'eſt que pour les amuſer, ou pour les tromper; comme fit le Renard, qui ne flatoit le Corbeau que dans l'intention de lui faire tomber le fromage du bec.

*Garde-toy du Flateur, dont le diſcours doré*
*Te donne, en te trompant, le nom d'incomparable:*
*Du monde dont il veut que tu ſois admiré,*
*Tu te crois l'ornement, & tu t'en rens la fable.*

# FABLE XIV.




*Le Lion cassé de vieillesse.*

LE Lion dans sa jeunesse abusant insolemment de sa force,& de l'ascendant qu'il avoit sur les autres animaux , se fit plusieurs ennemis. Quand ils le virent usé & affoibli par les années , ils résolurent de concert de tirer vangeance de ses cruautez,& de luy rendre la pareille. Le Sanglier le meurtrissoit avec ses

deffenses ; le Taureau l'attaquoit avec ses cornes. Mais l'affront le plus sensible au Lion étoient les coups de pied que l'Asne, le plus vil & le plus méprisable de ses ennemis, luy donnoit en luy insultant.



## SENS MORAL.

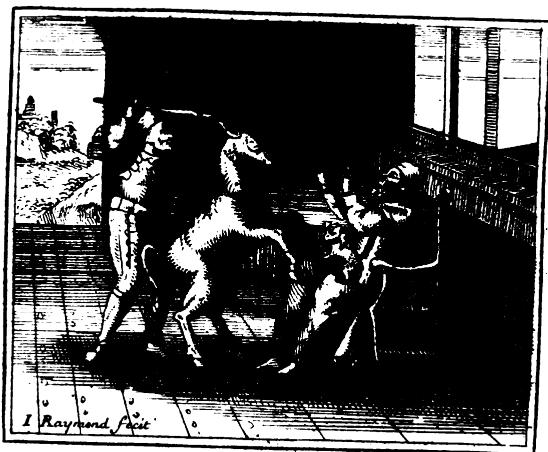
CEux qui usent insolemment de leur bonne fortune, ne trouvent guere d'amis dans leurs disgraces. Le Lion penetré de douleur, disoit en gemissant : ceux que j'ai desobligez autrefois me font maintenant tout le mal qu'ils peuvent, en se vangeant avec quelque sorte de raison ; mais ce qui me desespere, c'est que les autres à qui j'ai fait plaisir, au lieu de me rendre la pareille, me haïssent sans sujet. J'ai eu tort de me faire tant d'ennemis par de violens procedez, & de m'être confié si legerement à de faux amis. Ce vieux Lion étendu & languissant à l'entrée de sa caverne, represente la fin funeste des méchans, qui abusent de leur force, ou de leur autorité, pour faire à tout le monde tout le mal qu'ils peuvent. Le Lion pendant sa jeunesse avoit dévoré une grande quantité d'animaux ; mais étant usé de vieillesse, il ne pouvoit plus se traîner

pour aller à la chasse. C'est ainsi que ceux qui ont tyrannisé les Peuples, sont exposez aux insultes quand leurs forces les abandonnent, ou que leur autorité est tombée. Il faut bien changer de langage, lorsqu'ils se voyent à la mercy de leurs ennemis, qui prennent leur temps pour se vanger de tous les outrages qu'ils en ont receu. Aussi voyons-nous dans cette Fable qu'Esope nous propose, que tous les animaux que le Lion avoit insultez pendant sa vie, l'insultent à leur tour, lui font de sanglants reproches, & l'accablent de coups, dans un temps où il ne pouvoit resister à leurs attaques, ni se vanger des affronts qu'ils luy faisoient. L'un lui redemande son pere qu'il a égorgé; l'autre sa mere, ou ses enfans. Ce qui afflige davantage le Lion dans le malheureux état où il se trouve, c'est que ses amis qui le voyent si miserable, ne viennent point à son secours. Ils s'éloignent de lui, & le fuïent, sans se soucier des plaintes qu'il fait dans son infortune. Les hommes sont en cela semblables aux animaux de la Fable. Ils abandonnent dans leurs disgraces ceux qui leur ont rendu des services essentiels pendant qu'ils étoient en faveur. Non seulement nos amis nous tournent le dos quand nous leur devenons inutiles; c'est beaucoup, s'ils ne se declarent pas contre nous, & s'ils ne se jettent pas dans le parti de nos ennemis.

*Dans quel triste état tu t'es mis !*
*Contre chacun dans ta jeunesse,*
*Hautain, imperieux, tu t'es crû tout permis.*
*On t'attaque dans ta vieillesse ;*
*Pour te défendre où trouver des amis ?*



# FABLE XV.




*De l'Asne, & du Chien.*

LE Chien flatoit son Maître, & le Maître y répondoit en le careſſant de ſon côté. Ces careſſes reciproques donnerent de la jalouſie à l'Aſne, qui étoit maltraité & batu de tous ceux de la maiſon. Ne ſçachant quelles meſures prendre pour ſoulager ſa miſere, il s'i-

magina que le bonheur du Chien ne venoit que des caresses qu'il faisoit à son Maître, & que s'il le flatoit aussi de la même sorte, on le traiteroit comme le Chien, & qu'on le nourriroit de même de viandes délicates. Quelques jours aprés, l'Asne ayant trouvé son Maître endormi dans un fauteuil, voulut venir le flater, & lui mit les deux pieds de devant sur les épaules, commençant à braire, pour le divertir par une melodie si harmonieuse. Le Maître réveillé par ce bruit, appelle ses Valets, qui chargerent l'Asne de coups de bâton, pour le recompenser de sa civilité, & des caresses trop rudes qu'il avoit faites à son Maître.



## SENS MORAL.

CE qui sied bien aux uns ne sied pas toûjours aux autres. Les caresses que le Chien faisoit à son Maître, lui attiroient des caresses reciproques; mais

celles de l'Asne ne lui attirerent que des coups de bâton, parce qu'elles étoient rudes, grossieres, mal assaisonnées, & convenables à la stupidité de son naturel. Ce que fit l'Asne pour gagner l'amitié de son Maître, ne lui valut que des coups; parce que cette maniere d'agir n'étoit nullement conforme à son genie pesant & grossier. La nature en formant les Animaux, leur a donné des qualitez naturelles pour des fonctions differentes. Elle a communiqué aux Cerfs la vîtesse & l'agilité ; aux Chameaux & aux Elephans, la force. Le Chien se distingue des autres par la subtilité de son odorat; les Oiseaux se balancent dans les airs par le moyen de leurs aîles. Les Animaux de la même espece n'ont pas toutes leurs qualitez naturelles également parfaites : aussi voyons-nous une prodigieuse difference entre les hommes, dont les uns paroissent à demi stupides; les autres au contraire ont un genie vif, subtil, élevé, & capable de comprendre tout ce qu'il y a de plus difficile dans les sciences. Le grand secret est de s'appliquer aux choses à quoy l'instinct de la nature nous porte ; car on ne réüssit jamais bien quand on force son naturel, & que l'on se jette dans des occupations contraires à son genie. C'est ce qu'Esope a voulu nous representer, par les ridicules caresses que l'Asne fit à son Maître, & dont il fut si mal récompensé.

*Tout le monde n'est pas du mesme caractere ;*
*Ce qui choque dans l'un, dans l'autre est excellent.*
*Veux-tu ne point avoir le chagrin de déplaire ?*
*Ne sors jamais de ton talent.*



# FABLE XVI.




## *Du Lion, & du Rat.*

UN Lion fatigué de la chaleur, & abbatu de laſſitude, dormoit à l'ombre d'un arbre. Une troupe de Rats paſſa par le lieu où le Lion repoſoit, ils lui monterent ſur le corps pour ſe divertir. Le Lion ſe réveilla, étendit la patte, & ſe ſaiſit d'un Rat, qui ſe voyant

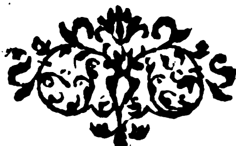
pris sans esperance d'échapper, se mit à demander pardon au Lion de son incivilité, & de son audace, lui representant qu'il n'étoit pas digne de sa colere. Le Lion touché de cette humble remontrance, relâcha son prisonnier, croyant que ç'eût esté une action indigne de son courage, de tuer un animal si méprisable, & si peu en état de se défendre. Il arriva que le Lion courant par la forest, tomba dans les filets des Chasseurs; il se mit à rugir de toute sa force, mais il lui fut impossible de se débarasser. Le Rat reconnut aux rugissemens du Lion qu'il étoit pris. Il accourut pour le secourir, en reconnoissance de ce qu'il lui avoit sauvé la vie. En effet, il se mit à ronger les filets; & donna moyen au Lion de se developper, & de se sauver.

## SENS MORAL.

LEs plus Grands tirent quelquefois du secours de ceux qui paroiſſent moins en état de leur en donner. La reconnoiſſance du Rat envers le Lion eſt une ſage invention d'Eſope, pour nous donner à entendre que les Grands, en quelque élevation qu'ils ſoient, peuvent tirer du ſervice des perſonnes les moins conſiderables, & qu'ils ne font pas mal d'uſer envers eux de clemence, quand ils pourroient les opprimer : mais ils ne doivent point les ménager par des motifs bas & mercenaires, & dans l'eſperance d'en recevoir des ſervices. Lorſque le Lion laiſſa aller le Rat, il ne devinoit pas qu'il dût un moment aprés lui ſauver la vie, en rongeant les filets dans leſquels il ſe voyoit enveloppé. Il y a pluſieurs Hiſtoires de la reconnoiſſance des animaux envers les hommes. Un Eſclave d'un Seigneur Romain ſe voyant trop maltraité par ſon Maître, pour ſe délivrer de ſes perſecutions, s'enfuit dans des lieux deſerts. A peine eut-il fait quelques pas dans une vaſte ſolitude, qu'il vit venir vers lui un Lion, non pas en fureur, ni rugiſſant, mais doux, ſoûmis, & flateur, jettant des cris qui témoignoient

qu'il souffroit une douleur extrême. L'Esclave s'étant apperçû que ce Lion avoit l'une de ses pattes enflées, s'approche, lui prend le pied, & lui arrache une longue épine qui y étoit enfoncée. Le Lion, par reconnoissance de ce bon office, lui montra par des signes, le lieu de sa caverne, & l'y conduisit, il l'y nourrit longtems de sa chasse. Il arriva par malheur que cet Esclave fut pris au bout de quelque tems, & conduit à son Maître, qui le condamna, pour le punir de sa fuite, à être exposé aux bestes farouches. Le même Lion à qui il avoit arraché l'épine du pied, lui fut amené pour le combatre. Il reconnut son bienfaicteur, & bien loin de se mettre en état de le devorer, il se prosterna à ses pieds, le flatant de la queuë, & lui faisant mille caresses. Tout le Peuple étonné de ce spectacle, fut ravi d'admiration, quand l'Esclave eut raconté son avanture. Pour récompense, la vie & la liberté lui furent accordées tout d'une voix : on fit plus; car il fut ordonné, que le Lion & l'Esclave seroient nourris aux dépens du Public: Le Lion suivoit son Maître dans les ruës de Rome, comme auroit fait l'animal le plus apprivoisé.

*N'examine point la personne,*
*Ne songe qu'au plaisir d'un service rendu ;*
*On reçoit à son tour souvent plus qu'on ne donne*
*Et rarement un bienfait est perdu.*



FABLE

# FABLE XVII.




*Du Milan malade.*

LE Milan ſe voyant réduit à l'extremité, & n'eſperant plus de guerir par la force des remedes, conjura ſa mere d'aller prier les Dieux de lui rendre la ſanté. Mon fils, lui répondit-elle, ce ſeroit en vain que tu attendrois du ſecours du côté des Dieux, aprés avoir profa-

né si souvent leurs Autels, & les Sacrifices qu'on leur offroit.

## SENS MORAL.

CEux qui ont toûjours vêcu dans le desordre & dans le crime, ne doivent guere esperer que Dieu les regarde d'un œil favorable quand ils sont reduits à la derniere extremité. Ce n'est pas un sincere repentir de leurs crimes qui leur arrache les regrets qu'ils font paroître; c'est l'horreur du peril où ils se trouvent, & la necessité indispensable de sortir de la vie. La mere du Milan lui reproche sa mauvaise vie, & lui represente avec beaucoup de sagesse qu'il ne doit guere attendre de secours de la part des Dieux, aprés les avoir offensez mille fois en profanant leurs Sacrifices. Cette Fable doit faire connoître à ceux qui passent toute leur vie dans la licence, & qui s'abandonnent aveuglément à toutes leurs passions, differant à changer d'état quand ils seront aux derniers abois, qu'ils se mécomptent s'ils esperent de faire une heureuse fin. Dieu n'est pas toûjours disposé à nous entendre & à nous accorder ses graces, si nous ne nous en rendons dignes par nos bonnes mœurs, & par la regularité de nôtre conduite.

*Aprés t'être plongé tant de fois dans le crime.*
*Tes maux te font du Ciel implorer le secours.*
*Il n'est plus tems, tu t'es creusé l'abisme,*
*Qui te saisit d'horreur au dernier de tes jours.*



# FABLE XVIII.




*De l'Hirondelle, & des autres Oiseaux.*

LOrs que la ſaiſon de ſemer le lin fut venuë, l'Hirondelle voulut perſuader aux autres Oiſeaux de faire tous leurs efforts pour s'oppoſer à cette ſemaille, qui devoit leur être ſi funeſte. Les autres Oiſeaux ſe moquerent de ſes conſeils, lui diſant qu'elle s'allarmoit mal-à-pro-

pos. Quand le lin fut prêt à ſortir de terre, elle leur conſeilla de l'arracher; ils n'en voulurent rien faire, & ne s'inquiéterent nullement de ſes avis. Lorſque l'Hirondelle vit que le lin commençoit à meurir, elle les exhorta à piller les bleds; mais ils ne s'en mirent pas en peine. L'Hirondelle voyant que ſes remontrances étoient inutiles, ſe ſepara des autres Oiſeaux, & rechercha le commerce des hommes avec qui elle fit amitié. Depuis ce tems-là, elle habite dans les maiſons, elle y fait ſon nid; on l'y laiſſe vivre en repos; & l'on ſe ſert du lin pour faire des filets, & pour tendre des pieges aux autres Oiſeaux.

## SENS MORAL.

IL faut toûjours recevoir en bonne part les ſages avis qu'on nous donne, & en profiter. Les remontrances que l'Hirondelle fit aux autres Oiſeaux, ſont le ſymbole des bons conſeils que nous donnent les perſonnes bien intentionnées; mais il arri-

ve aſſez ſouvent que l'on imite l'imprudence des Oiſeaux qui ne firent que ſe moquer des bons conſeils de l'Hirondelle, & qui lui reprocherent ſon excés de prévoyance. La Propheteſſe Caſſandre ne fut pas mieux écoutée, lors qu'elle avertit les Troyens que leur Ville ſeroit entierement détruite, s'ils ne rendoient aux Grecs Helene, que l'on redemandoit avec une armée formidable. Les Troyens eurent tout le loiſir de ſe repentir de leur incredulité; mais ils n'ajoûterent foy aux propheties de Caſſandre, que lors qu'ils virent le feu dans leur Ville, & leur Empire détruit, On voit ſouvent arriver de grands malheurs parmi les hommes par le mépris qu'ils font des ſages conſeils des perſonnes éclairées. C'eſt ſouvent par orgueil que nous mépriſons ceux qui nous donnent des avis ſalutaires, parce que nous préferons nos lumieres à celles des autres. C'eſt quelquefois auſſi faute de reflexion, ou pour ne pas connoître le peril où l'on s'engage, & le malheur dont on eſt menacé. Les uns negligent par bêtiſe, & par ſtupidité, les conſeils qu'on leur donne. D'autres le font par de fauſſes impreſſions qu'ils ont conceuës contre ceux qui les conſeillent. C'eſt ſans doute un grand malheur de n'écouter pas les remontrances de nos amis, qui nous repreſentent charitablement le tort que nous nous

faiſons par nôtre mauvaiſe conduite ; nous ſommes toûjours les derniers à ſçavoir les bruits qui courent à nôtre deſavantage. Nos amis ſont aſſez lâches pour n'oſer nous en avertir, de peur de nous chagriner, ou de peur que nous ne recevions pas leurs avis en bonne part, & que nous ne les ayons pour ſuſpects. C'eſt ce qu'Eſope a fort bien repreſenté dans la Fable de l'Hirondelle, & des autres Oiſeaux, qui ſe moquerent de tout ce qu'elle put leur dire ; mais la ſage Hirondelle les abandonna, & changea de parti pour ſe mettre en ſeureté. Ceux qui nous donnent de bons conſeils, s'éloignent de nous quand nous les mépriſons, & ils nous abandonnent à nôtre mauvaiſe conduite.

*Aime ceux dont les cœurs jamais ne ſe déguiſent,*
*A leurs conſeils ſi tu n'es pas ſoûmis,*
*Tu fais mal, & perds des amis.*
*Malheur à ceux qui les mépriſent.*



# FABLE XIX.




*Des Grenoüilles, & de leur Roy.*

LEs Grenoüilles joüiſſant d'une parfaite liberté, prierent Jupiter de leur donner un Roy pour les gouverner; mais Jupiter ſe moqua d'une demande ſi ridicule. Les Grenoüilles ne ſe rebuterent point de ce refus, elles ſolliciterent Jupiter avec plus d'empreſſement, il ſe rendit à leur importunité. Il jetta dans

leur

leur étang une grosse Souche de bois, qui fit trembler tout le marais par le bruit qu'elle fit en tombant. Les Grenoüilles épouvantées gardoient le silence sans oser paroître ; elles aborderent cependant ce nouveau Prince pour le saluër, & pour luy faire leur Cour. Quand la crainte fut entierement dissipée elles s'apprivoiserent tellement, qu'elles se mirent toutes à sauter sur le dos de leur Roy, & à se moquer de lui, disant qu'il n'avoit ni mouvement, ni esprit. Elles ne purent se resoudre à recevoir cette Souche pour leur Roy: elles retournerent donc vers Jupiter pour le prier de leur en donner un autre, qui eût plus de merite. Jupiter écouta la priere des Grenoüilles, & leur donna pour les gouverner une Cigogne. Ce nouveau Roy se promenant sur les bords de leurs marais, pour leur faire montre de son courage, en devora autant qu'il en trouva à sa bienseance. Les Grenoüilles allarmées de ce mauvais traitement, presenterent une

nouvelle plainte à Jupiter, qui ne voulut plus entendre parler de cette affaire. Depuis ce tems-là, elles ont toûjours continué à se plaindre, & à murmurer; car vers le soir, lorsque la Cigogne se retire, les Grenoüilles sortent de leurs marais, en exprimant dans leur croacement une espece de plainte: mais Jupiter est toûjours demeuré inflexible, & n'a jamais voulu les affranchir de l'oppression où elles gemissent depuis tant d'années, en punition de ce qu'elles n'avoient pû souffrir un Roy pacifique.



## SENS MORAL.

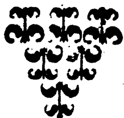
QUand on est à son aise, il faut s'y tenir, & ne pas témoigner de l'empressement pour changer d'état. Les Grenoüilles firent trois fausses démarches dont elles eurent tout le loisir de se repentir dans la suite. Leur premiere faute fut de demander un Roy, dans un temps où elles joüissoient d'une parfaite liberté. La seconde, de ne s'être pas contentées du

premier Roy que Jupiter leur envoya. La troisiéme, de n'avoir pû s'accommoder du second. Esope a voulu dans cette Fable se moquer de la bizarrerie des hommes, qui ne pouvant se contenir dans le repos d'une douce liberté, font tant par leurs remuëmens, qu'ils tombent enfin sous une dure servitude. L'avarice a esté la premiere & la principale cause de ce malheur: car les hommes, pour regler leurs differends, & les limites de leurs heritages, eurent recours à des Arbitres, qui se prévalurent du pouvoir qu'on leur avoit donné. On ne les choisit d'abord que pour contenir le Peuple, & pour l'obliger à observer les Loix; mais cette préeminence & cette espece d'autorité les flata; ils s'y accoûtumerent si bien, qu'ils employerent la ruse, l'artifice, la violence, & toutes sortes d'efforts, pour s'y maintenir. C'est alors qu'ils commencerent à bâtir des maisons plus fortes, à marcher entourez de Gardes pour leur seureté, à prendre des precautions pour faire passer leur autorité à leurs enfans, comme un droit hereditaire. Ils voulurent aussi, pour se faire distinguer, prendre des marques d'honneur proportionnées à leur dignité, avec le titre specieux de Souverains. Quand ils eurent fait toutes ces démarches, ils firent des Loix convenables à leurs interêts, & pour contenir le Peuple

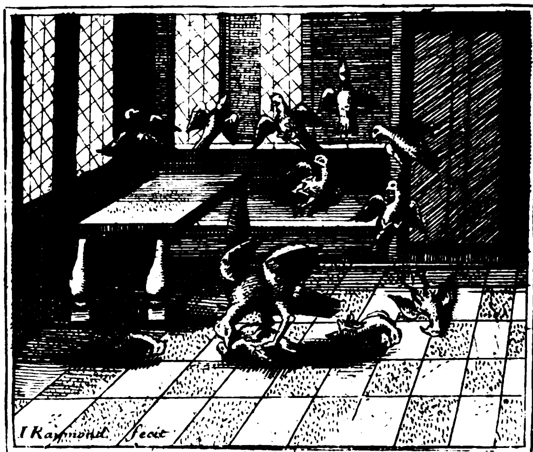
dans la ſujetion. C'eſt par ces moyens que les hommes ſe ſont ouvert les chemins à la domination, & qu'ils ont reduit le Peuple à la ſervitude. La ſeconde faute qu'Eſope fait remarquer dans l'empreſſement des Grenoüilles pour avoir un Roy, eſt le peu de cas qu'elles firent du premier que Jupiter leur envoya. Il veut donner à entendre par-là aux hommes, qu'ils doivent ſe contenter du Prince que Dieu leur donne pour les gouverner, & qu'ils ſont obligez de l'honorer, de le ſervir, de luy donner tous les ſecours neceſſaires dans les beſoins de l'Etat, quand même il n'auroit pas tout le merite perſonnel, ni toutes les qualitez que l'on pourroit deſirer dans un Monarque. Les plaintes que les Grenoüilles firent de leur ſecond Roy, qui les traitoit inhumainement, eſt une figure naturelle de l'inconſtance des hommes, qui ne ſont jamais contens, dans quelque état que la Providence les ait fait naître: Ils ſe perſuadent fauſſement que le ſort des autres eſt toûjours bien plus heureux que le leur. Voilà pourquoy ils ſont remuer tant de reſſorts pour changer de condition, & pour obtenir de certains emplois qui les dégoûtent dés le moment qu'ils les poſſedent. C'eſt encore par cette inconſtance qu'ils ſe dégoûtent du gouvernement ſous lequel ils ſont aſſujetis, & du Prince qui les conduit; & ils ſe laiſſent

faussement persuader qu'ils seroient bien plus heureux si l'on changeoit toutes les Loix de l'Etat pour leur en donner de nouvelles. Que des gens si inquiets apprennent par l'exemple des Grenoüilles, qu'il est dangereux de rien innover dans l'ordre d'un Etat, & que l'on est souvent plus malheureux en changeant de Maître.

*Que l'homme à ses desirs follement s'abandonne;*
*Dés qu'il a ce qu'il veut, il l'ose negliger.*
*Tenez-vous à ce qu'on vous donne,*
*Vous pourrez avoir pis si vous voulez changer.*



# FABLE XX.




*Des Colombes, & du Faucon leur Roy.*

LEs Colombes se voyant hors d'état de resister aux attaques & aux insultes du Milan, qui leur faisoit la guerre à toute outrance, resolurent de se mettre sous la protection du Faucon, & de l'élire pour leur Souverain, afin de l'engager dans leurs interêts, & de l'opposer

au Milan. Mais elles se repentirent bien-tôt du choix qu'elles venoient de faire : car ce nouveau Roy les traitoit comme un ennemi declaré. Il les mettoit en pieces, & les devoroit, sans qu'elles pussent se délivrer de ses violences. Alors les Colombes pleines de douleur & de desespoir, disoient qu'il leur eût esté plus avantageux de souffrir la guerre, & les fureurs du Milan, que la tyrannie du Faucon.

## SENS MORAL.

C'Est une grande imprudence de se livrer au pouvoir d'un ennemi puissant, & sans probité. Les Colombes firent assez paroître leur ingenuité, ou plûtost leur bêtise, lors qu'elles choisirent le Faucon pour être leur Roy, & pour les proteger contre les attaques du Milan. Elles ne furent pas long-temps sans se repentir de s'être mises à la mercy d'un Roy plus cruel que leur ennemi. C'est la faute où tombent souvent ceux qui veulent se

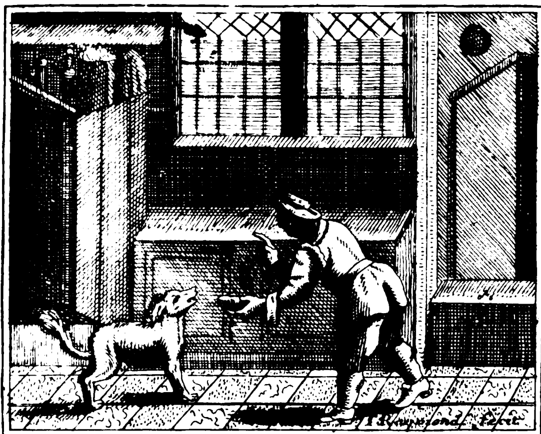
choisir un Chef, sans le connoître parfaitement : Ils se laissent tromper par de specieuses apparences d'une fausse probité. Les personnes ambitieuses qui veulent s'élever aux premieres Charges de l'Etat, ont grand soin de se contrefaire & de cacher leurs vices jusqu'à ce qu'elles ayent obtenu les Dignitez qu'elles souhaitoient avec tant d'ardeur. Alors elles se laissent connoître telles qu'elles sont, & ne prennent plus le soin de se masquer. La premiere fin que l'on s'est proposée dans l'établissement des Rois, a esté pour contenir le Peuple qui se seroit échappé ; car les hommes n'auroient jamais besoin de Maîtres, s'ils vouloient toûjours être vertueux, & remplir tous les devoirs de leur état. Mais comme leur vertu est foible & chancelante, ils ont besoin d'être retenus par le frein des Loix, & par le respect qu'ils ont pour un Superieur. Ce qu'ils doivent éviter, quand ils choisissent eux-mêmes leurs Maîtres, c'est de tomber dans l'égarement des Colombes, qui firent choix de leur plus grand ennemi pour les gouverner ; c'est une faute irreparable, & dont les suites ne peuvent être que tres-funestes. Les Agrigentins, Peuples de Sicile, firent à peu prés la même faute que les Colombes, lors qu'ils se mirent sous la domination de Phalaris, le plus farouche & le plus cruel de tous les

hommes. Ils ne furent pas long-temps ſans ſe repentir de leur imprudence ; car ce brutal fit perir par d'horribles ſupplices tous les gens de bien de ſon Etat, & le remplit de brigands, & d'aſſaſſins. Les Peuples qui ont le droit d'élection, doivent bien prendre garde à ne pas choiſir des Rois vicieux, & dépravez, qui regardent leurs Sujets comme leurs Eſclaves, au lieu de les regarder comme leurs Enfans. Sans s'inquiéter du bien public, ils ne ſe ſoucient que de leurs interêts particuliers, & traitent leurs Sujets à la derniere rigueur ; comme fit le Faucon, qui devoroit les Colombes pour s'en nourrir.

*Quel aveuglement eſt le nôtre !*
*Opprimez, nous prenons un Tyran pour appuy.*
*Quel fruit en tirons-nous ? Trouble, miſere, ennuy.*
*Nous fuïons un abyſme, & tombons dans un autre.*



# FABLE XXI.




*D'un Chien, & d'un Voleur.*

UN Voleur entra furtivement de nuit dans une maison pour la voler, & offrit un pain au Chien qui la gardoit, voulant l'empêcher d'aboyer en l'amusant à manger ce pain. Mais ce fidele gardien le refusa, & lui dit : Malheureux, je connois ton intention. Tu veux m'empêcher

d'aboyer, pour voler avec plus de liberté le bien de mon Maître; mais je me garantirai de ta tromperie, & je n'accepterai point tes presens. Alors le Chien se mit à aboyer avec tant de violence, que tous les domestiques de la maison se reveillerent au bruit qu'il fit, & donnerent la chasse au Voleur.



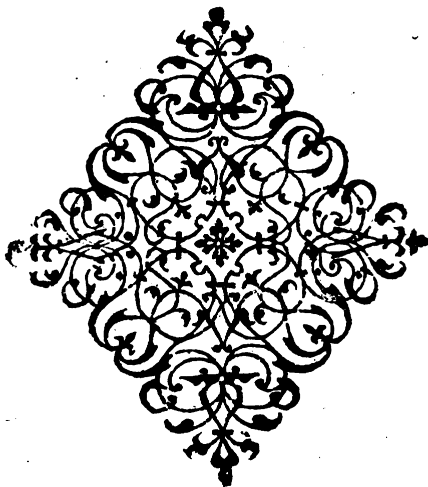
## SENS MORAL.

LEs presens des ennemis & des méchans sont toûjours suspects, & l'on doit rarement les accepter. La fidelité du Chien qu'Esope represente en cette Fable, est une bonne instruction pour nous apprendre avec quelle reserve il faut recevoir les presens. Sur tout les domestiques ne doivent pas s'émanciper à prendre des presens de toutes sortes de personnes; car c'est un piege qu'on leur tend pour les seduire, & pour apprendre les secrets de leurs Maîtres. On ne voit guere de gens assez desinteressez, & assez liberaux, pour faire de grands presens sans esperance de quelque retour. Les personnes les plus fidelles & les plus gene-

reuses ne sont pas toûjours à l'épreuve de cette tentation, & font de grandes fautes contre leur devoir, quand elles se sont laissé corrompre. La trahison est l'un des vices les plus noirs, & les plus infames; sur tout celle des domestiques à l'égard de leurs Maîtres; parce qu'ils se confient en eux, & qu'ils ne peuvent pas toûjours leur dérober la connoissance de leurs secrets & de leurs affaires les plus importantes. C'est pour cela que les Loix ont ordonné des peines tres rigoureuses contre les traîtres de cette nature. On a naturellement du mépris & de l'horreur pour les traitres. Ceux même qui profitent de leurs trahisons, les regardent avec indignation, & s'en défient toûjours; car ceux qui trahissent leurs Maîtres, ou leurs Souverains, pourront bien trahir des personnes qui ne leur touchent pas de si prés. Ceux qui gardent ou qui défendent des Places pour leurs Princes, ne peuvent jamais se disculper devant le Public, s'ils les livrent par trahison à leurs ennemis; ou s'ils sont assez lâches pour ne se pas défendre autant qu'ils le peuvent raisonnablement. Les presens ont corrompu de tout tems la fidelité des hommes les plus genereux, & qui paroissoient les plus attachez à leur devoir. Ceux qui avoient resisté aux plus grands perils dans la chaleur de la guerre, n'ont pû se défendre contre

l'appas des richesses dont on les a flatez. C'est ce qui a fait dire à un grand Prince, qu'il n'y avoit point de Place imprenable dans laquelle on pouvoit faire entrer une grande quantité d'or. Il faut avoir beaucoup de vertu & de generosité, pour se défendre contre de grandes largesses. Esope explique encore un autre point de morale fort important, dans la Fable du Voleur & du Chien: C'est qu'il faut user de grandes précautions pour discerner les faux amis, & les flateurs, d'avec les amis veritables. Il faut d'abord examiner le genie & le caractere de ceux qui nous offrent des presens, pour connoître si leurs intentions sont sinceres & desinteressées. Il faut encore se tenir en garde contre ceux qui nous flatent, & qui nous font plus de caresses qu'ils n'avoient accoûtumé de nous en faire: car c'est un signe presque infaillible, ou qu'ils nous ont déja trompez, ou qu'ils songent à nous tromper. Leurs complimens, leurs offres de services, ce sont autant de pieges qu'ils nous tendent pour corrompre nôtre vertu & nôtre fidelité.

*Tu dois te défier des presens qu'on te fait.*
*Crains-y d'un ennemi le secret artifice :*
*Il medite quelque forfait,*
*Et cherche à t'en rendre complice.*



# FABLE XXII.



*Du Loup & de la Truïe.*

LA Truïe étant prête de mettre bas ses Cochons, fut visitée par le Loup, qui luy offrit de la servir & de la soulager dans le travail où elle étoit, & d'avoir un soin tout particulier de sa portée. La Truïe allarmée de la presence d'un ennemi si redoutable, luy répondit,

qu'elle le remercioit de ſes offres; qu'elle n'avoit nullement beſoin de ſon miniſtere, & que le plus grand ſervice qu'il pouvoit lui rendre étoit de s'éloigner d'elle le plus promptement qu'il pourroit, & de la laiſſer en repos, elle & ſes petits.



## SENS MORAL.

LE commerce des méchans eſt toûjours ſuſpect aux gens de bien. La Truïe, dans l'embarras où elle étoit, ne put ſe réſoudre à accepter les offres de ſervices du Loup, quelque beſoin qu'elle en eût; au contraire elle le pria de ſe retirer. Eſope a voulu nous donner à entendre par cette Fable, qu'il faut rompre tout commerce avec les méchans, quand même on pourroit en retirer de grands avantages. Les honnêtes gens ne peuvent guere vivre en familiarité avec des gens vicieux & décriez, ſans perdre un peu de leur réputation; parce qu'on eſt porté naturellement à croire que les hommes reſſemblent à ceux qu'ils frequentent. En effet, la ſympathie d'humeur & d'inclination eſt, pour ainſi dire, l'ame & le lien du

du commerce. Il faut se donner de garde des avis qui nous sont proposez par des gens dont la probité est suspecte ; car quoiqu'ils paroissent nous être affectionnez, & entrer dans nos interêts ; ils ont pour l'ordinaire quelque intention détournée qu'on ne connoît pas ; & ils ne songent qu'à retirer tout l'avantage des bons avis qu'ils nous donnent, & des offres de services qu'ils nous font. C'est ce que le sage Esope a parfaitement bien representé dans la conduite du Loup à l'égard de la Truïe ; car dans les offres de services qu'il lui faisoit, il ne songeoit qu'à dévorer ses petits, au lieu de penser de bonne foy à leur conservation, comme il tâchoit faussement de le faire entendre à la Truïe. Nous ne devons pas nous sçavoir trop bon gré des discours obligeans que des gens vicieux tiennent de nous ; c'est souvent un piege délicat qu'ils nous tendent pour s'insinuer dans nôtre amitié ; car on ne peut guere se défendre de s'affectionner à ceux qui disent du bien de nous, ou qui s'offrent à nous en faire. Mais il faut refuser les faveurs des méchans, de quelque espece qu'elles puissent être. Le plus court est de rompre avec eux tout commerce, & de les prier de se retirer, comme la Truïe pria le Loup de s'éloigner d'elle.

*Quelque empressé pour vous qu'un scelerat vous*
*semble,*
*Fuyez-en le commerce; il n'est utile à rien.*
*On confond avec luy souvent l'homme de bien,*
*Quand ils ont habitude ensemble.*



# FABLE XXIII.



*De l'accouchement d'une Montagne.*

IL courut autrefois un bruit, qu'une Montagne devoit enfanter. En effet, elle pouſſoit des cris épouvantables, qui ſembloient menacer le monde de quelque grand prodige. Tout le Peuple étonné de ce bruit, ſe rendit en foule au pied de la Montagne, pour voir à quoy abou-

tiroit tout ce fracas. On se préparoit déja à voir sortir un Monstre horrible des entrailles de la Montagne ; mais aprés avoir long-temps attendu avec une grande impatience, on vit enfin sortir un Rat de son sein. Ce spectacle excita la risée de tous les assistans.

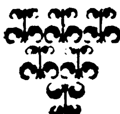
## SENS MORAL.

On se rend ridicule par des promesses magnifiques qui n'aboutissent à rien. Les personnes hautaines ont accoûtumé d'éblouïr ceux qui les hantent par de grandes promesses, pour les engager plus fortement dans leurs interêts, ou pour contenter leur vanité. Il ne faut jamais promettre ce que l'on n'est pas en état de donner. Il y a des gens qu'on ne connoît point, & qui se font valoir par des promesses chimeriques. On croiroit, à les entendre, qu'ils gouvernent tout le Royaume, ils étourdissent le monde par le bruit de leur faveur. Ceux qui ne jugent que par les apparences, se laissent séduire par cet appas ; mais les autres qui les connoissent à fond,

ou qui ont déja eſté trompez, ſçavent à quoy s'en tenir. Il faut regarder ſur le même pied certains fanfarons qui font de grandes menaces, dont peu de gens ſe mettent en peine, à cauſe qu'on les connoît. L'intention d'Eſope en cette Fable, a eſté principalement de faire voir la vanité de la plûpart des entrepriſes des hommes; il les compare ingenieuſement à la groſſeſſe des montagnes qui n'enfantent qu'une ſouris. En effet, ces vaſtes projets des plus grands hommes, ces deſſeins ſi bien concertez, ces meſures priſes avec tant de juſteſſe, n'aboutiſſent à rien le plus ſouvent; ou s'ils viennent à bout de leurs entrepriſes, ils ſe relâchent aprés l'execution, & fletriſſent, par le deſordre de leur conduite, la gloire qu'ils avoient acquiſe par leurs belles actions. Ces ſuperbes bâtimens, ces Mauſolées magnifiques, ces Coloſſes prodigieux, & une infinité de rares ouvrages que l'on croit immortels, ont à peu prés le même ſort que la gloire des Conquerans. Le temps à qui rien ne reſiſte, ruine enfin tout ce qu'il y a de plus beau & de plus parfait dans les ouvrages de la Nature, & de l'Art. Democrite, aprés avoir connu le ridicule des deſſeins ambitieux des hommes, rioit ſans ceſſe de la vanité de leurs projets. Combien ſe donnent-ils de mouvemens ! combien de ſang répandent-ils, pour contenter leur vani-

té, & pour meriter le nom de Conquerans ! Si l'Histoire ne nous trompe point, Xerxés, Roy de Perse, ramassa plus d'un million d'hommes, pour desoler & pour envahir la Grece; mais ces grands préparatifs, au lieu de le couvrir de gloire, le couvrirent de honte. L'on pourroit avec quelque raison comparer ce Prince à la Montagne qui n'enfante qu'une Souris.

*Monte aux plus grands honneurs, enchaisne la Fortune ;*
*Fay qu'aucun n'ait un sort si brillant que le tien :*
*Tu descens dans la tombe; à tous elle est commune.*
*Là, de tes grands projets que te reste-t-il ? Rien.*



# FABLE XXIV.




*D'un vieux Chien, & de son Maître.*

UN Chasseur poursuivant un Cerf, encourageoit son Chien à courir avec plus de vîtesse ; mais ce Chien appesanti par la vieillesse, n'avoit plus la même legereté qu'il avoit euë autrefois. Son Maître, bien éloigné de le caresser, le chargeoit de coups de bâton. Ce mauvais trai-

tement obligea le Chien à se plaindre de son Maître, & à lui remontrer qu'il luy avoit toûjours rendu tous les services qu'il avoit pû durant ses jeunes années, & que s'il luy en rendoit moins alors, ce n'étoit pas qu'il manquât d'affection pour luy; mais parce que la vieillesse l'en empêchoit. Le Chien luy representa encore, qu'il devoit le traiter avec plus de douceur, afin qu'on crût dans le monde qu'il luy tenoit compte de ses services passez, en un temps où il étoit hors d'état de le servir avec la même ardeur.



## SENS MORAL.

LEs grands Seigneurs ne considerent les gens que par rapport aux services qu'ils en attendent; & ne leur tiennent pas grand compte de ceux qu'ils leur ont rendus. Ces gens-là devroient venir s'instruire à l'école du Chien, qui a raison d'accuser son Maître d'ngratitude. Ce pauvre ani-

animal cassé de vieillesse, ne pouvoit plus chasser avec la même ardeur qu'il avoit fait autrefois ; & quoiqu'il n'y eût point en cela de sa faute, cependant son Maître le méprisoit à cause de son inutilité, & ajoûtoit, par un surcroît d'ingratitude, les mauvais traitemens aux mépris. C'est la destinée de la plûpart des hommes, quand la vieillesse les met hors d'état de rendre service aux Grands, pour lesquels ils se sont sacrifiez pendant toute leur vie. Les Grands sont naturellement ingrats, les bienfaits ne les touchent que mediocrement; quoiqu'on soit attentif à épier toutes les occasions de les obliger, ils n'en ont pas plus de reconnoissance, parce qu'ils sont persuadez que tous les services qu'on leur rend, leur sont dûs, & que ces services sont même bien au dessous de ce qu'ils meritent. Voilà ce qui est cause que tout ce que l'on fait pour eux ne les touche guere. L'un des plus affligeans maux de ceux qui ont vieilli au service des Grands, est de voir le mépris que l'on fait d'eux; on les regarde comme des gens incommodes & fâcheux, aprés qu'on a receu d'eux toutes sortes de devoirs pendant leur jeunesse. Ce seroit là le temps de les recompenser de leurs travaux, & de leur procurer du repos sur leurs vieux jours; mais on veut les pousser à bout, pour les obliger à se retirer. On voit assez souvent dans les Re-

publiques, que les personnes les plus considerables sont negligées quand elles ne peuvent plus servir l'Etat. Plusieurs grands Hommes ont esté bannis pour de legers soupçons, aprés avoir rendu d'importans services. On connoît par là que l'ingratitude a regné de tout temps; il n'y a guere d'apparence que les hommes se guerissent jamais de ce vice.

*Etes-vous en pouvoir, chacun pour vous s'empresse.*
*On vous cherche, on vous rend cent devoirs superflus.*
*Quand ce temps est passé, vostre merite cesse.*
*Vous ne pouvez plus rien, on ne vous connoît plus.*



# FABLE XXV.




*Le bruit des Arbres battus d'un vent impetueux.*

LE bruit des arbres battus d'un vent impetueux épouvanta tellement les Lievres, qu'ils se mirent tous à fuïr avec vîtesse, sans sçavoir où ils alloient dans leur fuite. Ils trouverent un Marais qui les empêcha de passer outre. Les Gre-

noüilles saisies de crainte s'y precipiterent incontinent pour se cacher. Au moment que la peur alloit faire jetter les Lievres dans l'Etang, l'un des plus vieux de la troupe les arrêta, en leur representant qu'ils avoient pris l'allarme mal-à-propos, à cause du bruit du vent & des feüilles. Nous ne sommes pas les seuls qui craignions, continua-t-il, puisque nous avons fait peur aux Grenoüilles.

## SENS MORAL.

Les lâches se laissent souvent emporter à la peur, quoiqu'ils n'ayent rien à craindre. La ridicule crainte des Lievres, qui résolurent de se precipiter dans un Etang, parce que l'agitation des feuilles les avoit épouvantez, est une image naturelle de ce qui se passe dans le cœur des lâches, qui se laissent souvent troubler par des terreurs paniques sans aucun sujet, & qui tombent dans des maux réels, pour en éviter d'imaginaires. Esope fait parler le plus ancien, & le plus

ſage des Lievres à ſes Compagnons, pour leur repreſenter qu'ils avoient tort de s'abandonner ſi legerement à la crainte, ſans examiner s'ils devoient fuïr comme ils faiſoient avec tant de précipitation, quoiqu'ils ne fuſſent pourſuivis d'aucun ennemi. Il leur dit encore, pour les conſoler dans leur infortune, qu'ils n'étoient pas les plus malheureux, ni les plus timides des animaux, puiſque les Grenoüilles fuïoient devant eux, & qu'elles s'étoient precipitées dans leur Marais à l'approche des Lievres. Cet exemple doit apprendre à ceux qui murmurent de leurs peines, qu'il y en a encore de plus infortunez, & que quelques maux que l'on endûre, il y en a encore qui en ſouffrent de plus cruels. Ainſi en quelque état qu'on ſe trouve, on a plus de ſujet de s'applaudir que de murmurer, en comparant ſa condition avec celle des autres.

*Que nôtre cœur eſt foible! Il ne faut pour l'abattre,*
*Que d'un foible revers ſentir les premiers coups.*
*Mille autres ont des maux plus fâcheux à combattre.*
*Regardons-les, ils ſont plus à plaindre que nous.*

# FABLE XXVI.




*D'un Chevreau, & d'un Loup.*

UNe Chevre ſortit de ſon Etable pour aller paître, recommandant tres-expreſſément à ſon Chevreau de n'ouvrir la porte à perſonne durant ſon abſence. A peine étoit-elle ſortie, qu'un Loup vint heurter à la porte de l'Etable contrefaiſant la voix de la Chevre, &

il commanda au Chevreau de lui ouvrir. Cet animal profitant des leçons de sa mere, regarda par une ouverture, & reconnut le Loup. Je n'ouvrirai point, luy repliqua t-il; car quoique tu contrefasses la voix d'une Chevre, je vois bien à ta figure que tu es un Loup, & que tu ne cherches qu'à me dévorer.



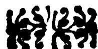
## SENS MORAL.

ON se trouve toûjours bien de suivre les conseils des personnes sages, & de se regler sur leurs bons avis. La déference que le Chevreau eut pour sa mere, fut bien récompensée. Elle lui défendit expressément d'ouvrir à qui que ce fût la porte de son Etable, jusqu'à ce qu'elle fût de retour. Cette précaution sauva la vie du Chevreau; car la Chevre ne fut pas plûtôt partie, qu'un Loup parut, dans le dessein de devorer le Chevreau, qui se souvenant de la défense de sa mere, refusa constamment d'ouvrir la porte, quoique le Loup artificieux contrefist la voix de la Chevre. Le Chevreau s'avisa de re-

garder par une fente, & il reconnut la tromperie de son ennemi. Cette Fable est une bonne instruction pour apprendre aux jeunes gens qu'ils doivent avoir de la déference pour les conseils des Anciens. Le moyen le plus infaillible pour ne point faire de fautes considerables, est de se regler sur l'avis des Sages; mais ce qui fait que l'on profite si peu des lumieres des autres, c'est qu'on ne leur demande pas des conseils avec une intention sincere d'en profiter. On veut qu'ils approuvent les resolutions que nous avons prises, & dont nous leur cachons le secret avec de grandes précautions. Les jeunes gens ont assez bonne opinion d'eux-mêmes, pour croire qu'ils peuvent se passer des conseils des Anciens. Ils dédaignent quelquefois de suivre les remontrances de ceux qui leur ont donné la vie. La présomption leur fait accroire, qu'ils peuvent aisément se passer des conseils de tout le monde, & qu'ils ont en partage autant de bon sens que les hommes les plus accomplis. Ils veulent regler la conduite des autres sur la leur, & ils n'approuvent que ce qui est conforme à leurs sentimens. Ces préjugez sont dans les jeunes gens un effet de la chaleur du sang, qui les empêche de reflêchir, & de raisonner; & du peu d'usage qu'ils ont des affaires du monde. Mais les vieillards dont le sang est plus

rassis, raisonnent avec plus de patience, & plus de maturité, sur les divers évenemens de la vie ; outre qu'ils ont eu le temps de faire des réflexions & des experiences sur les artifices & sur les tromperies des hommes. C'est ce qui les rend plus circonspects dans l'apprehension d'être trompez. Les jeunes gens sont plus hazardeux, & se fient trop sur leurs propres lumieres. C'est pour eux principalement qu'Esope propose l'exemple du Chevreau, qui eut une entiere déference pour les bons conseils de sa mere. Cette docilité luy sauva la vie.

*L'imprudente jeunesse est aisée à surprendre.*
*A toute heure on luy tend des pieges dangereux,*
*De fidelles conseils peuvent seuls l'en défendre ;*
*Qui les suit est toûjours heureux.*



# FABLE XXVII.




*Du Chien, & de la Brebis.*

LE Chien fit un jour assigner la Brebis devant deux Aigles, pour la faire condamner à luy payer un pain qu'il disoit luy avoir prêté. Elle nia la dette. On obligea le Chien à presenter des témoins, Il suborna le Loup, qui déposa que la Brebis devoit le pain. Elle fut con-

damnée, ſur ce faux témoignage, à payer ce qu'elle ne devoit pas. Quelques jours aprés, elle vit des Chiens qui étrangloient le Loup. Cette veuë la conſola de l'injuſtice qu'on luy avoit faite. Voilà, s'écria-t-elle, la récompenſe que meritent de tels calomniateurs.

## SÊNS MORAL.

On ne ſçauroit punir avec trop de ſeverité les fauſſaires & les calomniateurs. Les innocens ne ſont point en ſeureté contre l'oppreſſion des faux témoins. Il eſt preſque impoſſible de ſe précautionner contre les calomnies. Rien n'eſt plus dangereux dans le commerce du monde, que ceux qui décrient les autres par leurs médiſances & par leurs faux rapports. Les perſonnes de ce caractere ſe font plus de tort à elles-mêmes qu'à ceux dont elles déchirent la réputation. Les auditeurs qui font ſemblant de leur applaudir, les regardent avec horreur, & en font des portraits deſavantageux, quand ils diſent librement ce qu'ils en penſent. Pour l'ordinaire, la médiſance

est la marque d'un esprit mauvais, inquiet, jaloux, qui cherche à s'élever en détruisant les autres. Ceux qui se déchaînent avec tant d'emportement contre leur prochain, ne sont pas toûjours les plus honnêtes gens du monde. Ils trahissent souvent des personnes qu'ils devroient proteger. C'est, ce semble, ce qu'Esope a voulu donner à entendre, en introduisant le Chien qui accuse la Brebis, quoiqu'il fût destiné pour la défendre. C'est ainsi que les personnes en qui nous mettons nôtre confiance, deviennent quelquefois nos persecuteurs les plus dangereux. Ils seduisent des gens pour entrer dans leurs interêts contre nous, comme le Chien suborna le Loup pour déposer contre la Brebis. Cette Fable nous apprend à ne se lier de commerce qu'avec des gens d'une probité reconnuë, & de fuïr la societé des méchans. Il est inutile de dépeindre la noirceur du crime que les calomniateurs commettent par leurs fausses dépositions. C'est une chose si lâche, si honteuse, si hideuse, qu'il n'y a que des malheureux & des ames paitries de bouë & d'ordure, qui puissent en être capables. Ils violent tout ce qu'il y a de plus saint & de plus sacré, pour rendre croyables leurs impostures. Ils s'en prennent souvent à ceux qui ne leur ont fait aucun tort, & qu'ils auroient plus de rai-

ſon d'aimer que de haïr. Mais l'avarice ou leur malignité les porte à ces actions infames, à l'exemple du Chien de la Fable, qui accuſa fauſſement la Brebis de lui devoir un pain, & qui ſe ſervit de toutes ſortes d'artifices pour la faire condamner à lui payer ce qu'elle ne lui devoit pas.

*C'eſt un malheur bien grand d'avoir pour ennemis*
*Ceux qui ſemblent chargez du ſoin de nous défendre;*
*Pour nous perdre, il n'eſt rien qu'ils n'oſent entreprendre,*
*Leur haine leur rend tout permis.*



# FABLE XXVIII.




*Du Laboureur, & du Serpent.*

UN Païſan ſe mit un jour en colere contre un Serpent qu'il nourriſſoit, & prenant à la main un bâton, il ſe mit à le pourſuivre. Le Serpent, aprés avoir receu quelques bleſſeures, s'échappa. Depuis cette avanture, le Laboureur tomba dans une extrême pauvreté, & crut que

les mauvais traitemens qu'il avoit faits au Serpent étoient la cause de son malheur. Il alla le chercher, en le priant de revenir dans sa maison. Le Serpent s'en excusa, & luy dit qu'il ne pouvoit s'y résoudre; ne croyant pas pouvoir vivre en seureté avec un homme si incommode. Quoique mes playes soient gueries, ajoûta-t-il, le souvenir de tes cruautez ne peut s'effacer de ma memoire.

## SENS MORAL.

On conserve long-temps la memoire des injures, & l'on ne se reconcilie guere de bonne foy avec ceux dont on a des sujets legitimes de se plaindre. Les grands courages pardonnent plus aisément que les personnes timides; mais il ne faut guere se fier à un ennemi reconcilié, dont on a receu de grands affronts. Pour prouver cette maxime, Esope introduit le Serpent, qui est le symbole de la prudence. Il ne témoigne aucune animosité contre le Laboureur qui l'a maltraité & chargé de coups; mais cepen-

dant il ne veut pas retourner dans sa maison, pour ne pas s'exposer à l'avenir à recevoir de pareils outrages. C'est se tromper que de croire qu'il y a de la grandeur d'ame à haïr toûjours les personnes dont on a esté offensé. Cette haine continuée est plûtôt une marque de foiblesse que de courage. Ceux qui se voyent dans l'impuissance de se vanger, & qui ne peuvent se résoudre à pardonner quand ils haïssent, haïssent toûjours. On peut apprendre, par l'exemple du Serpent, qu'il n'est pas à propos de renoüer commerce avec un ennemi dont on a receu de mauvais offices, quoi qu'il fasse des démarches pour se reconcilier. C'est mal raisonner de dire, que la bonté que nous luy témoignerons dans la suite, & les services que nous luy rendrons, l'obligeront à nous traiter mieux à l'avenir. Cette esperance est mal fondée; les mauvais cœurs ne peuvent guere se refondre: & l'on peut conclure de l'avenir par le passé; c'est à dire que les mauvais offices de nos ennemis doivent nous faire apprehender d'en recevoir encore de nouveaux. On se rendroit ridicule & méprisable en pardonnant sans cesse, aprés plusieurs outrages redoublez. C'est une chose loüable que de traiter ses ennemis avec generosité; mais quand on a plusieurs experiences de leur perfidie, il n'est pas prudent

de

de s'y fier davantage. La clemence est sans doute une vertu loüable; mais il faut qu'elle soit bien assaisonnée. Quand on a pardonné de bon cœur, on peut se tenir en garde contre un ennemi reconcilié; & quoiqu'on ne lui veuille plus de mal, on n'est pas obligé de renoüer une societé qu'il a rompuë par ses mauvais procedez. C'est ce que fit le Serpent; car il ne voulut plus r'entrer dans la maison du Laboureur, ni se fier à ses belles promesses. Le bon sens veut que l'on se précautionne contre des embusches que l'on peut craindre raisonnablement, aprés avoir esté trompé plusieurs fois.

*Celuy que l'equité conduit selon ses loix,*
*Peut tomber dans un piege, & ne le pas connoître;*
*Mais quiconque est trompé deux fois,*
*Ne l'est que parce qu'il veut l'être.*



# FABLE XXIX.



*Du Renard, & de la Cicogne.*

UN Renard plein de finesse pria à souper une Cicogne, à qui il servit de la bouillie sur une assiete. La Cicogne ne fit pas semblant de se fâcher du tour que luy joüoit le Renard. Peu de temps aprés, elle le pria à dîner; il y vint au jour marqué, ne se souvenant

plus de sa supercherie, & ne se doutant point de la vangeance que meditoit la Cicogne. Elle luy servit un hachis de viandes, qu'elle renferma dans une bouteille. Le Renard n'y pouvoit atteindre; & il avoit la douleur de voir la Cicogne manger toute seule. Elle luy dit alors avec un ris moqueur: Tu ne peux pas te plaindre de moy raisonnablement, puisque j'ai suivi ton exemple; & que je t'ay traité comme tu m'as traitée.



## SENS MORAL.

CEux qui font profession de tromper les autres, doivent s'attendre à être trompez à leur tour. Les plus fins y sont attrapez. Le Renard, aprés s'être moqué de la Cicogne, devoit bien s'attendre qu'elle luy rendroit la pareille, quoiqu'elle n'ait pas à beaucoup prés autant de malice que le Renard. Il luy servit sur une assiete des choses liquides dont elle ne pût tâter. Elle, pour se moquer de luy à son tour, luy servit un hachis dans une bouteille où il ne pouvoit fourer le mu-

ſeau. C'eſt le ſort de ceux qui ſont métier de tromper les autres: on tourne ſouvent contr'eux leurs propres artifices. Le commerce de la plûpart des hommes ne roule que ſur la fineſſe: ils employent tout leur eſprit à tendre des pieges, pour y faire tomber ceux qu'ils abuſent par de belles apparences. Ces gens-là ſont fort à craindre; car on peut d'autant moins ſe défendre de leurs ſupercheries, que l'on ne s'en défie pas, & que l'on ne ſonge point à ſe tenir ſur ſes gardes. On ne peut guere ſoupçonner ceux qui nous donnent des témoignages de leur amitié; comme fit le Renard envers la Cicogne qu'il pria à dîner pour ſe moquer d'elle. C'eſt s'expoſer mal à propos aux juſtes reproches, que ſont en droit de faire ceux que l'on a joüez de la ſorte, & qui ne manquent pas de chercher toutes les occaſions de ſe vanger. Une raillerie eſt quelquefois plus inſupportable qu'une affaire de conſequence; & ſouvent un ennemi qui paroît foible, fait plus de tort & ſe vange avec plus de cruauté que ne pourroit faire un ennemi plus dangereux. Les perſonnes qui prennent plaiſir à tromper, revoltent leurs meilleurs amis, qui deviennent aſſez ſouvent des ennemis irreconciliables, parce qu'ils ſont au deſeſpoir d'avoir eſté pris pour dupes. Ils prennent des vangeances cruelles, pour des affronts qui ne

paroissent pas considerables. La Cicogne se contenta de rendre la pareille au Renard, & de luy faire la même supercherie, qu'il luy avoit faite le premier.

*La raillerie est fine, & tu t'en applaudis,*
*Mais à tous contre toy c'est offrir la bataille.*
*Prens garde à tout ce que tu dis.*
*Qui se plaît à railler merite qu'on le raille.*



# FABLE XXX.




*Du Loup, & de la Tète.*

UN Loup étant entré dans la Boutique d'un Sculpteur, y trouva une Tête de relief fort bien travaillée. Il la tourna de tous côtez, & la contempla à loisir, sans qu'elle proferast une parole. O la belle tête! s'écria-t-il; que cet ouvrage est admirable! C'est grand

dommage qu'elle n'ait point de cervelle, & qu'elle ne puisse donner aucun signe de vie.

## SENS MORAL.

IL ne faut pas toûjours juger du merite des hommes par l'exterieur, ni se laisser séduire par de belles apparences. La beauté du corps est d'un moindre prix que celle de l'ame. La fleur de la jeunesse, la vivacité du teint, les belles couleurs passent bien-tôt. Une maladie, la vieillesse, des accidens imprévus flétrissent cette beauté qui a accoûtumé de rendre les femmes si fieres. Mais la beauté de l'ame est plus durable, & beaucoup moins sujette au temps, & aux divers accidens, qui dérangent la matiere, & qui ruïnent les proportions que les parties diverses doivent avoir entr'elles pour faire un bel effet. Quoique l'esprit s'use, pour ainsi dire, & s'affoiblisse, cette imperfection doit s'attribuer au défaut des organes, & non pas à l'esprit même, qui agiroit toûjours avec une égale force, s'il ne dépendoit point de la matiere. Mais il est inutile de vouloir prouver la préeminence de la beauté de l'esprit par dessus celle

du corps. Il suffit de dire comme le Loup de la Fable : O la belle tête, si elle avoit un cerveau ! voulant donner à entendre par cette expression, que la bauté, quelque grande qu'elle soit, est fort peu de chose si elle n'est soûtenuë par le merite de l'esprit.

*On cherche avec ardeur à briller au dehors,*
*Sans que pour le dedans aucun soin nous enflâme;*
*Mais que sert la beauté du corps,*
*Si l'on n'a pas celle de l'ame?*



FABLE

# FABLE XXXI.




*Du Geay paré de plumes de Paons.*

UN Geay plein de vanité, ſe para avec des plumes de Paons qu'il avoit ramaſſées. Cet ornement emprunté luy cauſa tant d'orgueïl, qu'il en conçut du mépris pour les autres Geais. Il les quitta, & ſe mêla fierement parmi une troupe de Paons, qui re-

connoissant sa supercherie, le dépoüillerent sur le champ de ses plumes postiches. Cet animal tout honteux aprés cette disgrace, voulut retourner avec les Geais; mais ils le rebuterent violemment, & luy donnerent tant de coups de bec, qu'ils luy arracherent toutes ses plumes empruntées; de sorte qu'il se vit méprisé des autres Oiseaux, & même de ceux de son espece.

## SENS MORAL.

QUand on méprise ses égaux, & que l'on veut s'élever au dessus de son merite, on tombe dans le mépris. C'est la folie des personnes vaines, que de vouloir se faire estimer à quelque prix que ce soit, & par toutes sortes d'endroits. Ces gens-là se loüent sans façon avec une effronterie qui étonne. Ils aiment le faste, & tout ce qui les fait regarder. Les choses les plus petites leur paroissent considerables, quand elles servent à grossir l'idée qu'ils ont de leur merite. Ils ressemblent au Geay de la Fable, & ne se connoissent

# FABLE XXXII.




*De la Mouche, & du Chariot.*

UNe Mouche s'étant arrêtée sur un Chariot qui couroit dans la lice, où les chevaux & l'agitation des roües élevoient une grande poussiére : Quelle nuée de poudre je fais élever, s'écria-t-elle en s'applaudissant !



## SENS MORAL.

ON se rend ridicule & méprisable en s'appropriant la gloire des actions d'autruy, comme fit la Mouche, qui ne contribuoit nullement à soûlever cet amas de poussiere qu'on voyoit voler en l'air dans une lice où plusieurs Chevaux couroient ensemble. On voit des hommes assez vains & assez présomptueux pour s'attribuer la gloire des actions ausquelles ils n'ont nulle part, ou du moins dont ils ne sont pas les principaux auteurs. Cette vanité est assez commune aux gens de guerre; car quand il s'est passé quelque action considerable, ils racontent à tout propos comment l'affaire s'est passée, & ne manquent pas d'insinuer qu'ils y ont essuyé de grands perils. Les Commandans veulent avoir tout l'honneur du succés; & pour y réüssir plus seurement, ils tâchent d'obscurcir la gloire de ceux qui ont le plus contribué au gain de la bataille; ils ne manquent pas de briguer le suffrage de gens apostez, qui publient leurs hauts faits avec de grandes exagerations. C'est bien pis quand on prend le soin de se loüer soy-même; mais ceux qui en usent de la sorte se trom-

pent ; & les loüanges qu'ils se donnent si imprudemment, au lieu de les faire estimer, ne leur attirent que du mépris. L'encens dont un homme s'enyvre luy-même, fait toûjours un mauvais effet ; & si l'on pouvoit gagner sur soy de ne se loüer jamais, on en seroit bien plus loüable. Il y a long temps que l'on avertit les hommes de se précautionner contre ce ridicule, & que les loüanges qu'ils se donnent sans façon, fatiguent ceux qui les écoutent ; mais le plaisir qu'ils trouvent à parler avantageusement d'eux-mêmes, de leur fortune, de leur credit, de leur famille, l'emporte sur toutes leurs précautions. L'amour des loüanges est un vice assez ordinaire à ceux qui écrivent, & qui donnent leurs Ouvrages au Public ; s'ils n'ont un grand fonds de modestie, ils se rendent impudens par le desir qu'ils ont de se produire, & de montrer leurs Ouvrages. Ils avalent avec trop de complaisance, les loüanges empoisonnées qu'on leur donne pour se moquer d'eux, & de leurs Ouvrages. Quand on a fait quelque chose qui merite de grandes loüanges, il ne faut point faire paroître d'avidité de les recevoir ; mais il faut se contenter du merite d'avoir fait une belle action. On se rend bien ridicule quand on se vante des choses que l'on n'a point faites ; à peu prés comme la Mou-

che dont parle Esope, qui s'applaudissoit elle-même en voyant cette grande nuée de poussiere, dont elle n'étoit nullement la cause.

*La vanité de l'homme est difficile à croire.*

*Que de larcins d'honneur fait faire un sot orgueil!*
*Des esprits vains & bas c'est l'ordinaire écueil;*
*De ce qu'a fait un autre, ils se donnent la gloire.*



# FABLE XXXIII.




*De la Fourmi, & de la Mouche.*

LA Fourmi eut un jour querelle avec la Mouche, qui se vantoit de voler comme les oiseaux, d'habiter dans les Palais des Princes, de faire toûjours grand' chere, sans qu'il luy en coûtât aucune peine. Elle reprochoit à la Fourmi la bassesse de sa naissance, & qu'elle rampoit toû-

jours à terre pour chercher dequoi vivre avec beaucoup de travail. & d'aſſiduité ; qu'elle étoit reduite à ronger quelques grains, à boire de l'eau, à habiter les cavernes. La Fourmi répondoit à tous ces reproches, qu'elle étoit contente de ſon ſort ; qu'une demeure ſeure & arrêtée luy plaiſoit mieux, qu'une vie errante & vagabonde. Que l'eau des Fontaines, & les grains de bled, luy paroiſſoient d'un goût exquis, parce que c'étoient des fruits de ſon travail : au lieu que la Mouche ſe rendoit incommode à tout le monde, & mépriſable par ſa faineantiſe.

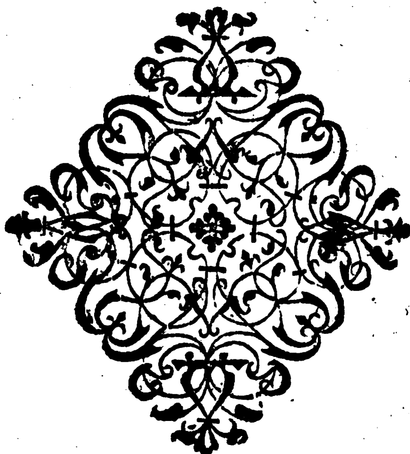
## SENS MORAL.

UNe fortune mediocre & bien aſſurée vaut mieux qu'une abondance pleine d'iniquité, & expoſée à mille perils. La diſpute qui ſurvint entre la Mouche, & la Fourmi, pour l'excellence de leur état, ſe renouvelle encore tous les

jours; car on aime naturellement à se préferer à ses voisins. Il semble même que ces préjugez soient d'un grand secours, pour faire que chacun vive plus content dans son état par la comparaison que l'on fait du sien à celui des autres. La Mouche défend le parti des Grands, & de ceux qui habitent des Palais magnifiques, qui font bonne chere, qui menent une vie oisive, & commode, & qui ne sçauroient se donner aucune peine. Elle méprise la vie obscure & laborieuse de la Fourmi, qui rampe à terre, & qui travaille sans relâche, pendant tout l'Esté, pour avoir de quoy vivre durant l'Hiver. La Fourmi, pour répondre aux insultes de la Mouche, luy dit qu'elle est contente de sa condition, & qu'elle préfere la campagne aux Palais où la Mouche n'est que par emprunt, & où elle fatigue tout le monde, par l'incommodité qu'elle y cause. La Fourmi luy dit encore, qu'elle ne lui porte point d'envie pour les viandes exquises qu'elle mange, & pour la bonne chere qu'elle fait chaque jour; & que sa frugalité, & sa moderation lui tiennent lieu des mets délicieux que la Mouche est contrainte de dérober au peril de sa vie. Le veritable plaisir ne consiste pas tant dans la delicatesse des mets que l'on mange, que dans le ragoût

qu'on y trouve. Voilà pourquoy ce Philosophe avoit grande raison de dire, que pour vivre, il ne faloit que du pain & de l'eau; & qu'avec cela, pour faire bonne chere, il faloit avoir faim. La Fourmi se vante d'être tranquile au milieu de sa mediocrité; au lieu que la Mouche est dans une agitation perpetuelle, au milieu des Palais qu'elle habite. Esope a voulu representer, par la comparaison de la Mouche, & de la Fourmi, la difference qui se trouve entre la vie tumultueuse des Grands, & la vie paisible des personnes retirées à la campagne. Les premiers ne sont pas contens au milieu de l'abondance & des plaisirs. Les autres vivent tranquiles dans une honnête mediocrité, qui leur coûte des soins, & du travail. La Fourmi reproche agreablement à la Mouche, que sa paresse la réduit à la merci d'autrui, & qu'elle aime mieux s'exposer à mourir de faim, que de travailler. Elle lui represente encore que sa vie n'est point en seureté, & qu'elle court risque à tous momens de mourir d'une mort violente. Mais la Fourmi vit en seureté dans sa retraite, où elle joüit tranquillement avec ses compagnes du fruit de ses travaux.

*L'Ambitieux s'aveugle, & croit qu'il luy sied bien*
*De prendre un vol sublime où rien ne le resserre,*
*Mais il vaut beaucoup mieux n'aller que terre à terre,*
*Et ne manquer jamais de rien.*



# FABLE XXXIV.




*D'un Singe, & d'un Renard.*

DAns une Aſſemblée generale des Animaux, le Singe ſauta avec tant de legereté, & tant d'adreſſe, qu'ils l'élurent pour leur Roy, avec l'approbation de toute l'Aſſemblée. Le Renard, qui ne put regarder ſon élevation ſans envie, ayant apperçû dans une foſſe, de la viande

cachée ſous des filets, mena le Singe ſur le bord de la foſſe, luy diſant, qu'il avoit rencontré un treſor, & que c'étoit au Roy à s'en ſaiſir, parce que la Loy le luy attribuoit. Le Renard exhorta donc le Singe à s'emparer promptement de ce treſor. Le Singe étant entré inconſiderément dans la foſſe, fut attrapé au piege qu'il n'avoit pas apperçû. Se voyant pris de la ſorte, il reprocha au Renard ſa perfidie. Monſieur le Singe, luy repliqua le Renard, puiſque vous êtes ſi peu aviſé, comment pretendez-vous avoir l'empire ſur tous les autres Animaux?



## SENS MORAL.

CEux qui font des entrepriſes inconſiderées, & ſans avoir bien pris toutes leurs meſures, ne réüſſiſſent guere, & tombent ſouvent dans de grandes diſgraces. Le Renard qu'Eſope fait parler dans cette Fable, repreſente un homme ſage & aviſé. Au contraire, tous les autres

animaux qui élûrent de concert le Singe pour leur Roi, font connoître l'imprudence, & la bêtise des hommes peu sensez, qui donnent souvent de grandes Charges à ceux qui ne sont nullement capables d'en remplir tous les devoirs. Esope condamne aussi en la personne du Singe, ces hommes presomptueux qui n'ayant pas les talens necessaires pour s'acquitter d'un employ considerable, ne laissent pas de le briguer à toute outrance, & de s'y placer par leurs intrigues. Esope feint, que le Singe fut élû Roi des autres animaux pour la legereté qu'il fit paroître à sauter; mais ce nouveau Roi, peu de temps aprés son élection, tomba dans les pieges que luy tendit le Renard, & devint par son imprudence, la risée, de ceux mêmes qui l'avoient élû. Quelques Historiens rapportent, que lors qu'on voulut établir quelque espece de Gouvernement, on choisit d'abord les personnes les mieux faites & les plus belles. On revint bien-tôt de cette erreur, & l'on ne fut pas long-temps sans s'appercevoir de l'inconvenient d'un si mauvais choix; parce que la vertu, le courage, le discernement, la prudence, & les autres qualitez necessaires pour le bon gouvernement, ne sont pas toûjours l'appanage de la beauté; puisque l'on voit souvent des hommes stupides & grossiers, qui ont

les

les meilleures apparences du monde. Au contraire, on en voit d'autres petits, & contrefaits, qui ont du courage, de la grandeur d'ame, & mille autres rares qualitez. Dans la ſuite, les plus forts dépoſſederent du Gouvernement, ceux que l'on y avoit mis par le ſeul privilege de leur beauté. Ils ſe firent Rois, ou plûtôt Tyrans, ne trouvant rien qui pût leur reſiſter. Cette maniere tyrannique de regner devint odieuſe, comme l'autre, qui n'étoit fondée que ſur la beauté, étoit devenuë mépriſable; de ſorte que les ſages chaſſerent les forts dans la ſuite, & ſe maintinrent dans le Gouvernement par leur prudence, contre la violence des autres. Eſope a voulu donner à entendre par cette Fable, qu'il ne faloit pas conſiderer le merite du corps dans le choix que l'on faiſoit de ceux qu'on deſtine à gouverner les autres. Il faut choiſir les plus ſages, les plus prudens, les plus vertueux, & qui ont toutes les qualitez neceſſaires pour un employ de cette importance.

*Je te croy des talens bien au deſſus des nôtres,*
*Mais quelques dignitez qu'on te veuille accorder,*
*N'entreprens point de commander aux autres,*
*Si tu ne ſçais te commander.*

# FABLE XXXV.



*De la Grenoüille, & du Bœuf.*

LA Grenoüille ayant un jour apperçû un Bœuf qui paissoit dans une Prairie, se flata de pouvoir devenir aussi grosse que cet animal. Elle fit donc de grands efforts pour enfler les rides de son corps, & demanda à ses compagnes si sa taille commençoit à approcher de celle du

Bœuf. Elles luy répondirent, que non. Elle fit donc de nouveaux efforts pour s'enfler toûjours de plus en plus, & demanda encore une autre fois aux Grenoüilles, si elle égaloit à peu prés la grosseur du Bœuf. Elles luy firent la même réponse que la premiere fois. La Grenoüille ne changea pas pour cela de dessein; mais la violence qu'elle se fit pour s'enfler fut si grande, qu'elle en creva sur le champ.

## SENS MORAL.

LEs petits se perdent quand ils veulent aller de pair avec les Grands, & les imiter. Ce fut une grande imprudence à la Grenoüille de vouloir faire comparaison de sa taille avec celle du Bœuf. Les efforts qu'elle fit pour l'égaler furent la cause de sa perte. Cette Fable dépeint au naturel le caractere des gens d'une condition mediocre, qui oubliant ce qu'ils sont nez, veulent s'égaler aux Grands. Ils veulent être vêtus, logez, nourris, servis comme eux, être entourez du même

nombre de Domeſtiques. C'eſt l'extravagance où tombent d'ordinaire ceux qui ont fait une grande fortune ; la tête leur tourne, & le vertige les prend dans cette haute élevation. Ils ne ſe contentent pas de s'approprier les Terres des grands Seigneurs, ils en veulent même porter les noms, comme s'ils étoient du même rang, & de la même famille. L'orgueil dont ils ſont poſſedez, fait qu'ils dédaignent leurs pareils. Ils veulent aller de pair avec les perſonnes de la plus haute naiſſance ; mais les folles dépenſes qu'ils font pour cela, les ruïnent de fond en comble, & les remettent dans leur premier état. Qu'ils apprennent à ſe moderer, & à vivre contens de leur condition. Qu'ils n'imitent pas la folle préſomption de la Grenoüille, qui creva pour avoir voulu s'égaler au Bœuf, & lui reſſembler par la taille, quoique la nature ait mis une ſi grande diſproportion entre leurs corps.

*Lorſque fermant les yeux ſur ta baſſe origine,*
*Enflé d'un ſot orgueil tu veux trop t'élever,*
*Ta vanité t'abaiſſe, & fait qu'on examine*
*La honte dont en vain tu penſes te ſauver.*

# FABLE XXXVI.



*Du Cheval, & du Lion.*

UN vieux Lion ne pouvant plus chaſſer avec la même vîteſſe, & le même ſuccés, eut envie de manger un Cheval qu'il trouva en ſon chemin. Il s'aviſa de contrefaire le Medecin, & de luy demander des nouvelles de ſa ſanté. Le Cheval qui comprit à peu prés la mauvaiſe in-

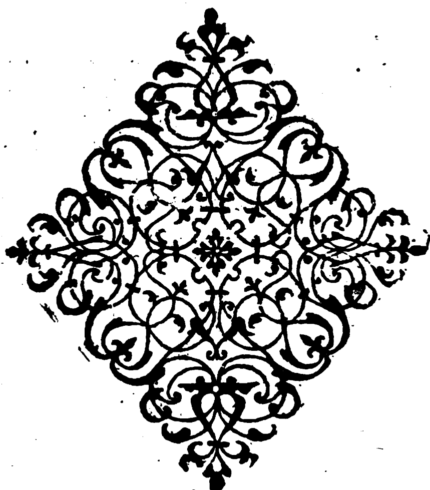
tention du Lion, luy répondit, qu'il ne se portoit pas trop bien, & que depuis peu il s'étoit mis une épine au pied, dont il se sentoit fort incommodé. Le Lion s'offrit sur le champ à la lui tirer. Le Cheval accepta l'offre, & se mit en posture. Quand le Lion se fut approché pour tirer l'épine, le Cheval alongeant le pied, frappa rudement le Lion au milieu du front, & se mit à fuïr de toute sa force, laissant le Lion dans un état pitoyable, & desesperé d'avoir manqué son coup.

## SENS MORAL.

LEs méchans perissent assez souvent par les mêmes artifices qu'ils employent pour perdre les autres. Les ruses dont se servit le Lion pour surprendre le Cheval, sont le symbole des artifices que les perfides mettent en usage, pour surprendre ceux qu'ils tâchent de faire perir. Le Lion ne pouvant plus prendre les autres animaux avec la même vîtesse, & la mê-

me violence, se servit de ruse pour devorer le Cheval qu'il trouva en son chemin. C'est ainsi qu'en usent de certaines gens à qui la force manque, & qui se servent de mauvaises finesses pour venir à bout de leurs desseins. On peut encore faire une remarque sur le procedé du Lion, qui conserve toûjours son naturel sanguinaire jusque dans l'extrême vieillesse. C'est ainsi que les Tyrans redoublent leurs cruautez à mesure qu'ils avancent en âge. Les Historiens qui ont écrit la vie de Tibere, ont remarqué que cet Empereur ne fut jamais plus cruel que dans sa vieillesse, aprés qu'il se fut retiré dans l'Isle de Caprée. Le déguisement du Lion qui contrefit le Medecin pour mieux réüssir dans son entreprise, est une instruction que donne Esope à tous les hommes, afin qu'ils se précautionnent contre les ruses de leurs ennemis, & contre les pieges qu'ils leur tendent. Le Cheval eut toute la presence d'esprit qui étoit necessaire pour éluder les artifices du Lion. Il tourna adroitement contre lui-même la ruse dont il se servoit pour le perdre; & le Lion ne pouvoit avec raison se plaindre du mauvais traitement du Cheval, qui lui rendoit le change, & qui se servit de son sçavoir faire, pour se tirer de ses grifes, & pour éviter la mort.

*Quand on se peut tirer d'un mauvais pas,*
*En perdant l'ennemi qui cherche nostre perte,*
*Si l'on en voit l'occasion offerte,*
*Il est bien mal-aisé de ne s'en servir pas.*



FABLE

# FABLE XXXVII.



*Le Combat des Oiseaux, & des Animaux terrestres.*

LES Oiseaux & les Animaux terrestres se declarerent la guerre pour la préeminence, & pour défendre l'honneur de leur espece. Pour decider leur grande querelle, ils se donnerent bataille. La victoire balança long-temps sans se decla-

rer & ſans prendre parti. La Chauve-Souris, qui ſe perſuada que les Oiſeaux alloient être vaincus, ſe rangea du côté des Animaux terreſtres Sa prévoyance fut trompée; les Oiſeaux remporterent une victoire complette ſur leurs ennemis, contre l'attente de la Chauve-Souris, qui fut chaſſée de la compagnie des Oiſeaux. Elle eut tant de honte & de douleur de ſon infortune, que depuis ce temps-là elle n'oſe plus voler en plein jour, & ne ſe montre que la nuit.



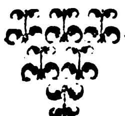
## SENS MORAL.

LEs perſonnes intereſſées, & les lâches ſuivent la fortune, ſans ſe ſoucier de leur devoir, ni de leur honneur. La Chauve-Souris abandonna lâchement le parti des autres Oiſeaux, quoique juſqu'alors elle l'eût ſuivi conſtamment. Elle les abandonna juſtement dans le temps qu'elle crut qu'ils alloient avoir du pire. C'eſt la methode ordinaire des perſonnes

interessées, de negliger leurs Amis quand ils leur deviennent inutiles. Les malheureux doivent s'y attendre ; dans un moment ils se voyent abandonnez de tous ceux qui leur faisoient la cour avec plus d'empressement. On ne fait pas semblant de les connoître, on les méprise, on les fuït; c'est beaucoup, si on ne leur rend pas de mauvais offices. La Chauve-Souris se jetta dans le parti des Animaux terrestres, lorsqu'elle crut qu'ils alloient remporter la victoire sur les Oiseaux; mais elle fut bien punie de sa perfidie ; car ils la chasserent honteusement de leur Corps lorsque la victoire se fut declarée pour eux. La honte & le repentir sont le partage ordinaire des perfides. Ils tombent necessairement dans le mépris, quand on connoît leur mauvaise foy. L'Aigle ni les autres Oiseaux ne voulurent point faire mourir la Chauve-Souris; ils crurent que c'étoit une chose indigne de leur courage de se vanger de la sorte d'un Animal si méprisable. C'est ainsi que les personnes genereuses en usent envers ceux qui leur ont joüé de mauvais tours; elles les abandonnent à leur conduite, sans se soucier de les punir d'une maniere plus cruelle; mais elles ne s'y fient plus, & rompent avec eux tout commerce. Une autre raison empêcha encore les Oiseaux de faire mourir la Chauve-Souris ; c'étoit la

joye qu'ils goûtoient aprés le grand succés qu'ils venoient d'avoir dans la bataille qu'ils avoient livrée aux Animaux terrestres. Ils ne voulurent point soüiller leur victoire par la mort de la Chauve-Souris. La clemence est la vertu ordinaire des grands courages. Si la trahison leur est quelque fois utile, la personne des traîtres leur est toûjours odieuse.

*Au parti que le sang, que l'honneur nous fait prendre,*
*Il faut donner tout nostre amour.*
*Qui trahit ce qu'il est obligé de défendre,*
*Doit se cacher de honte, & ne plus voir le jour.*



# FABLE XXXVIII.




*De l'Eprevier, & de la Colombe.*

L'Eprevier en pourſuivant une Colombe, tomba imprudemment dans les filets qu'un Païſan avoit tendus. Se voyant pris de la ſorte, il employa toute ſon éloquence pour perſuader au Païſan de lui rendre la liberté. Entre les raiſons qu'il lui allegua pour

le toucher, il lui dit, qu'il ne lui avoit jamais fait de tort. Cela peut être, lui repliqua le Païsan; mais la Colombe que tu poursuivois maintenant avec tant d'ardeur, dans l'intention de la devorer, ne t'avoit aussi jamais offensé.

## SENS MORAL.

LA Justice veut que l'on punisse les méchans, & que l'on protege l'innocence. L'Eprevier se servoit d'une frivole raison, pour obtenir sa liberté du Païsan, en lui disant qu'il ne l'avoit jamais offensé; parce qu'il devoit être puni pour le dur traitement qu'il vouloit faire à la Colombe. Si les méchans ne sont pas toûjours punis sur le champ de toutes leurs mauvaises actions, il arrive tost ou tard, qu'ils portent la peine de leurs crimes. L'Eprevier avoit commis plusieurs injustices envers les autres Oiseaux; il en avoit devoré un grand nombre impunément; mais enfin il tomba par hazard dans les filets d'un Païsan, qui ne voulut point se laisser fléchir par ses raisons, ni lui faire de quartier. C'est ainsi

que ceux qui ont commis plusieurs crimes, & plusieurs meurtres, sont punis par d'autres meurtriers, ou par les Executeurs de la Justice humaine. L'intention d'Esope en cette Fable, a esté de representer aux hommes, par le malheur de l'Epervier, que leurs crimes demeurent rarement impunis; & qu'ils tombent enfin tôt ou tard dans quelque disgrace, dont ils ne peuvent se délivrer. Ces malheurs, qui semblent d'abord de purs effets du hazard, sont causez par une intelligence superieure, qui veille au gouvernement du monde, qui protege les innocens, & qui les vange de leurs persecuteurs.

*Puisque sur l'innocent, par haine ou par caprice,*
*On nous voit chaque jour porter d'injustes coups,*
*Pourquoy crier à l'injustice,*
*Quand elle est faite contre nous?*



# FABLE XXXIX.




*D'un Loup, & d'un Renard.*

LE Loup avoit ramaſſé dans ſa Taniere de grandes proviſions, pour y ſubſiſter aſſez long-temps, ſans être obligé d'en ſortir, le Renard eut envie d'en avoir ſa part. Il vint rendre viſite au Loup, & lui demander des nouvelles de ſa ſanté. Le Loup ſe défiant des fineſ-

ſes du Renard, & craignant qu'il ne voulût lui joüer quelque mauvais tour, feignit de ſe trouver mal, diſant que ſon indiſpoſition ne lui permettoit pas de ſortir de ſa Taniere, & que c'étoit pour ſe remettre qu'il ſe tenoit en repos. Il le pria d'aller demander aux Dieux le retour de ſa ſanté. Le Renard mal ſatisfait de cette réponſe, & du procedé du Loup qui rompoit toutes ſes meſures, alla trouver un Berger, lui expoſa l'état où le Loup ſe trouvoit, & lui conſeilla de venir promptement en ſa Taniere, où il lui ſeroit fort aiſé de le tuer, parce qu'il ne ſe tenoit pas ſur ſes gardes. Le Berger perſuadé par le conſeil du Renard, vint attaquer le Loup, & le tua ſans une grande reſiſtance. Cette mort mit le Renard en poſſeſſion de la Taniere, & de toutes les proviſions du Loup; mais il n'en joüit pas longtemps; le Chien du Berger ſurvint, qui prit le Renard, & l'étrangla ſur le champ.

## SENS MORAL.

LEs traîtres ne portent pas loin la punition de leurs perfidies, & ils ne joüissent pas long-temps des biens qu'ils ont acquis injustement. Le Renard témoignant un faux zele pour les interêts du Berger, l'engagea par ses remontrances à venir surprendre le Loup, qui vivoit en repos dans sa Taniere. Ce traître fut puni de sa perfidie comme il le meritoit; & le châtiment suivit de fort prés son crime. L'envie que portoit le Renard à la bonne fortune du Loup, lui inspira le desir de le perdre, pour profiter de ses dépoüilles. Dans ce dessein, il alla avertir un Berger que l'occasion étoit belle pour se vanger des mauvais tours que le Loup lui avoit joüez, & des larcins qu'il lui avoit faits. Que le Loup retenu par quelque indisposition ne pouvoit sortir de sa Taniere, & qu'il lui seroit fort facile de l'assommer. Le Renard se soucioit fort peu des interêts du Berger; mais il vouloit se servir de son ministere, pour s'emparer de la Taniere & des provisions du Loup. Cet artifice lui réüssit d'abord; mais il lui fut funeste à la fin; car il perit au milieu de l'abondance, & des biens dont il s'étoit

emparé par une insigne perfidie. C'est ainsi que perissent ordinairement les infidelles; si leurs trahisons ont quelque succés au commencement, elles les font enfin tomber dans le precipice.

*Ne sois point envieux si tu veux qu'on t'estime,*
*Ce vice avec raison d'un cœur noble est banni.*
*Il porte quelquefois au crime,*
*Et rarement le crime est long temps impuni.*



# FABLE XL.




*De l'Asne, & du Cheval.*

UN Cheval richement paré, rencontra dans son chemin un pauvre Asne, qui gemissoit sous le poids de sa charge. Le Cheval, que son riche harnois rendoit insolent, remplissoit l'air de hennissemens, & crioit à l'Asne de se retirer, & de lui faire place. L'Asne saisi

de frayeur, ſe rangea promptement ſans repliquer. Le Cheval alloit à la guerre; il en revint ſi haraſſé, & ſi uſé, que ſon Maître le voyant hors d'état de lui rendre aucun ſervice, le vendit à un Païſan, qui le mit à un Chariot pour porter du fumier. L'Aſne le rencontra au bout de quelque temps, & lui demanda, tout étonné d'un changement ſi étrange, ce qu'il avoit fait de ſon beau harnois, de ſa riche houſſe, de ſon mords doré, qui le rendoient ſi fier, & ſi ſuperbe, & qui lui inſpiroient tant de mépris pour ceux qui ne voudroient maintenant faire aucune comparaiſon avec lui.



## SENS MORAL.

LEs orgueilleux tombent ſouvent dans le mépris, en punition de leur arrogance. La proſperité leur inſpire des ſentimens hautains, ils regardent avec dédain ceux qu'ils voyent dans une condi-

tion malheureuse. C'est l'effet ordinaire que fait la fortune sur l'esprit de la plûpart des hommes; ils ne peuvent guere se moderer dans l'état heureux où ils se trouvent; & il est presque impossible de les guerir de l'orgueil dont ils sont possedez, à moins que quelque revers ne les fasse tomber dans le malheur. C'est ce qu'Esope a parfaitement bien dépeint dans le caractere du Cheval orgueilleux, & dans le discours qu'il tint à l'Asne pour l'obliger à se retirer de son passage. Au lieu d'avoir compassion de l'état malheureux, où il vit l'Asne, il se mit à lui insulter sur sa misere. Mais l'Asne ne fut pas long-temps sans être vangé du mépris de cet insolent; car peu de temps aprés, il le vit dépoüillé de son beau harnois, & condamné à un employ miserable. L'Asne ne put s'empêcher de témoigner de l'étonnement en le voyant réduit à un état si déplorable, & si different de son premier état. On ne se refuse guere le plaisir malin d'insulter à ceux dont on a esté maltraité, quand on les voit dans l'adversité. Ceux que la fortune favorise, doivent se souvenir que la condition humaine est exposée à toutes sortes de vicissitudes; qu'il y a toûjours du haut, & du bas dans la vie; & qu'il ne faut point se flater que le bonheur dont on joüit durera toûjours. L'orgueil du Che-

val fut puni ; & l'Asne fut vangé des insultes qu'il lui avoit faites, lorsqu'il le vit condamné à traîner honteusement un Chariot rempli de fumier.

*Que la prosperité ne t'enfle point le cœur.*
*Tout répond à tes vœux, la fortune te flate,*
*Mais elle peut changer ; crains ce triste malheur,*
*Et que son inconstance à ta honte n'éclate.*



# FABLE XLI.



*D'un Cerf, & d'un Chasseur.*

UN Cerf se regardant dans une Fontaine, fut charmé de la beauté de son bois; mais ses jambes grêles & déliées ne lui plurent nullement. Pendant qu'il se contemploit, & qu'il raisonnoit en lui-même, un Chasseur survint tout à coup, accompagné de chiens, en sonnant du

du Cor. Ce bruit obligea le Cerf à prendre promptement la fuite. Il devança les chiens de bien loin en raſe campagne, à la faveur de la legereté de ſes jambes. Mais le Chaſſeur, le pourſuivant toûjours, le Cerf ſe cacha dans une Forêt, où ſes cornes demeurerent embaraſſées aux branches des arbres. Alors il reconnut ſon erreur, & il comprit combien ſes jambes deliées & ſouples lui étoient utiles pour le délivrer de ceux qui le pourſuivoient, & combien ſon bois, dont il avoit tant admiré la beauté, lui étoit funeſte, puiſqu'il étoit la cauſe de ſa mort.

## SENS MORAL.

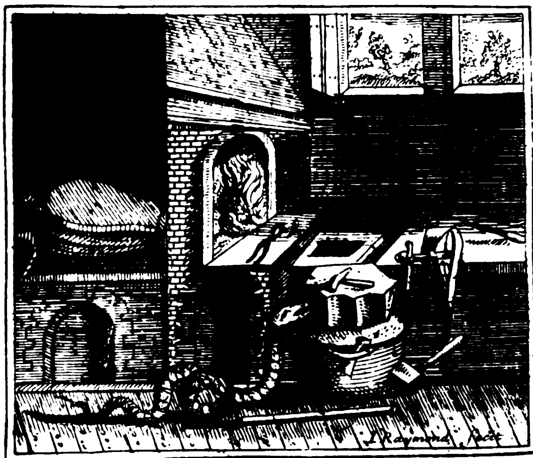
CE que nous admirons le plus, & ce qui nous donne plus de plaiſir, n'eſt pas toûjours le plus utile. La principale perfection des Cerfs conſiſte dans la legereté de leurs jambes. Si le bois dont leur tête eſt ornée les pare, il les emba-

rasse. Esope a voulu, par cette Fable, apprendre aux hommes qu'ils ne doivent pas juger du merite des choses par les apparences; & que ce qu'ils desirent, & ce qu'ils aiment avec plus de passion, est souvent l'origine de leur perte. Ces honneurs, ces dignitez qu'ils briguent avec tant d'ambition, les exposent à la jalousie des personnes envieuses, qui mettent tout en œuvre pour les détruire. Mille gens se sont perdus dans une fortune considerable, qui auroient vêcu tranquilement dans une fortune mediocre. Si-tôt que nous sommes dans la prosperité, que nous avons quelque chose qui nous donne du lustre & du relief, nous sommes en bute aux traits de l'envie. Ainsi il ne faut pas toûjours rechercher ce qui éclate davantage. Le bon sens veut que l'on préfere l'utile à ce qui flate le plus nôtre vanité. Le Cerf de la Fable qui avoit contemplé avec tant de complaisance le bois dont sa tête étoit ornée, & qui avoit eu du chagrin en voyant ses jambes qui lui parurent mal faites, raisonna tout autrement quand il se vit exposé aux javelots des Chasseurs. Ses jambes l'avoient sauvé; au lieu que son bois, qui lui avoit paru si beau, fut la cause de son malheur.

*Ton merite à tes yeux par l'amour propre offert*
*Te porte pour toy-même à trop de complaisance,*
*Ce merite qui n'a qu'une fausse apparence,*
*Est bien souvent ce qui nous perd.*



# FABLE XLII.




*Du Serpent, & de la Lime.*

UN Serpent s'étant enfermé dans la Forge d'un Serrurier, voulut ronger tous ſes outils. Il attaqua d'abord l'enclume; mais ne la pouvant entamer, il la quitta pour s'attacher à la Lime, croyant qu'il y trouveroit mieux ſon compte, &

qu'il en viendroit plus aisément à bout. La Lime lui dit en se moquant de ses vains efforts: sotte bête que tu es, quelle est ta folie? Comment pourrois-tu me ronger avec tes dents; moi qui ronge le fer, & qui peux mettre en poudre l'enclume que tu n'as pû seulement entamer?

## SENS MORAL.

LEs médisans peuvent attaquer les gens de bien; mais leur vertu triomphe tôt ou tard de leurs calomnies. L'entreprise du Serpent renfermé dans une Forge, & qui tâche d'en ronger tous les Outils les uns aprés les autres, est une leçon pour nous apprendre que la médisance attaque tout, & que les vertus les plus solides ne sont pas à couvert de ses traits envenimez. Mais souvent la calomnie donne plus de lustre à la vertu; & si elle demeure quelque temps opprimée, elle se releve avec plus d'éclat. C'est l'Enclume ou la Lime que le Serpent s'efforce de ronger sans y pouvoir mordre.

*Sans attaquer les Grands, souffre leur injustice;*
*Traverser leurs desseins, leur nuire, les troubler,*
*C'est ébranler un édifice,*
*Dont la chûte peut t'accabler.*



# FABLE XLIII.



*Des Loups, & des Brebis.*

LEs Loups & les Brebis, aprés une longue & ſanglante guerre, firent une eſpece de Tréve, dans laquelle ils convinrent de ſe donner des ôtages de part & d'autre. Les Brebis conſentirent de livrer leurs Chiens, Les Loups donnerent aux Brebis leurs Louveteaux, qui

étant devenus plus grands, se jetterent sur les Brebis, & les devorerent sans resistance, parce qu'elles n'avoient plus leurs Chiens pour venir à leur secours. Les Loups de leur côté devorerent les Chiens qui ne se tenoient point sur leurs gardes, & qui vivoient en assurance sur la bonne foy du Traité.



## SENS MORAL.

IL faut être toûjours en garde, pour éviter les surprises d'un ennemi avec lequel on s'est reconcilié. Esope, dans la Fable des Loups & des Brebis, a voulu nous apprendre deux moralitez importantes. La premiere, qu'il ne faut pas aisément se fier à un ennemi, quoiqu'il fasse semblant de s'être reconcilié de bonne foy. La seconde, que les méchans ne manquent jamais de specieux pretextes, pour couvrir leur malignité. C'est une imprudence extrême, & qui a presque toûjours de mauvaises suites, de s'abandonner à la discretion de son ennemi, quelques protestations qu'il fasse d'être dans nos interêts. Il faut juger de l'avenir par le

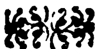
le passé. Les demonstrations d'amitié qu'il vous donne, sont un piege adroit qu'il tend ; & si vous n'apportez de grandes précautions, pour prendre toutes vos seuretez, vous y tomberez infailliblement. La haine qu'un ennemi a long-temps nourrie, ne s'éteint pas dans un moment. Elle se réveille dés la premiere occasion. L'animosité naturelle qui est entre les Loups & les Brebis, ne cessa point pour la tréve qui fut concluë entr'eux ; & quoiqu'ils se fussent donné reciproquement des ôtages, les Loups se prévalant de la securité où étoient les Brebis durant la paix, n'eurent pas de peine à les détruire, parce qu'elles s'étoient privées inconsiderément des Chiens qui veilloient toûjours à leur garde. Voilà la methode ordinaire des gens de mauvaise foy, qui ne font semblant de se reconcilier avec leurs ennemis, que pour les ruïner plus seurement.

*Tu peux faire la Paix avec ton Ennemi ;*

*Mais garde-toy d'y prendre aucune confiance ;*

*Cette Paix dans le fond n'est faite qu'à demi,*

*Et le moindre pretexte armera sa vengeance.*



# FABLE XLIV.




*D'un Bucheron, & d'une Foreſt.*

UN Bucheron entrant dans une Foreſt, lui demanda la permiſſion de prendre du bois pour faire un manche à ſa coignée. Elle y conſentit ; mais peu de temps aprés elle ſe repentit de ſa complaiſance ; car le Bucheron ſe ſervit de ſa coignée pour couper de grandes bran-

ches d'arbres & pour dépoüiller la Forest de ses principaux ornemens, sans qu'elle pût s'en défendre, parce qu'elle avoit fourni des armes au Bucheron contre elle-même.

## SENS MORAL.

LES ingrats abusent du bien qu'on leur fait, & s'en servent quelquefois contre leurs bienfaicteurs. Quand on a besoin des gens, on les caresse, on les flate pour obtenir les choses qu'on leur demande; mais quand on n'en espere plus rien, on leve le masque, & l'on se declare contre ceux dont on a receu plus de bienfaits. La Coignée du Bucheron lui étoit inutile, parce qu'elle manquoit d'un manche; mais elle ne fut pas plûtôt emmanchée par la facilité & par la liberalité de la Forest, qu'il s'en servit contre elle-même, & qu'il se mit à couper les plus beaux arbres. Combien de gens abusent de leur faveur, de leur credit, de leurs richesses, contre ceux mêmes qui les leur ont procurées ! Ils oublient qu'ils leur doivent leur fortune, & par un surcroît d'ingratitude, ils se declarent ouvertement con-

tre ceux à qui ils ont les dernieres obligations.

*Que l'homme en ce qu'il fait est rempli d'ignorance!*
*Sans rien approfondir, aveugles, insensez,*
*Tous les jours par nôtre imprudence,*
*Nous fournissons les traits dont nous sommes percez.*



# FABLE XLV.




*Du Loup, & du Chien.*

UN Loup rencontra par hazard un Chien dans un bois, au commencement du jour. Il se mit à le careſſer, & à lui demander de ſes nouvelles; il le queſtionna ſur ſon embonpoint. Le Chien lui répondit, que les bontez de ſon Maître, & les ſoins qu'il prenoit de lui,

l'avoient mis dans le bon état où il le voyoit ; car il me nourrit, ajoûta-il, des mets de sa table, & des viandes dont il mange lui même : outre cela, je dors dans un lieu couvert, & tous ceux de la maison me font tout le bien qu'ils peuvent. Ce discours inspira envie au Loup de s'attacher au Maître du Chien. Que je serois heureux, lui dit-il, de servir un Maître si commode ! Si cela m'arrivoit, je croirois que ma condition seroit préferable à celle de toutes les autres bêtes. Le Chien s'offrit de le conduire à son Maître, & de le solliciter en sa faveur, pourvû qu'il se relâchast un peu de sa cruauté naturelle. Le Loup y consentit. Leurs conventions ainsi faites, ils se mirent en chemin : le jour étoit déja grand. Le Loup voyant que le col du Chien étoit tout pelé, lui en demanda la cause. Cela n'est rien, repliqua le Chien ; pendant la nuit j'ai la liberté toute entiere, & l'on me lâche, pour abboyer aux voleurs ; mais pen-

dant le jour, on me tient à l'attache, de peur que je ne morde ceux qui entrent dans la maison de mon Maître. Ce discours r'alentit l'ardeur du Loup ; il ne témoigna plus le même empressement pour aller trouver le Maître du Chien. Adieu, lui dit-il, je ne veux pas acheter à si haut prix l'amitié de ton Maître; j'aime mieux joüir de ma liberté, que de faire bonne chere dans l'esclavage.

## SENS MORAL.

ON a bien de la peine à se déterminer sur le choix des conditions, quand on compare les biens, & les maux qu'on y trouve. Esope a inventé cette Fable, pour exprimer les douceurs qui accompagnent la liberté. Il en pouvoit parler avec une pleine connoissance, parce qu'il avoit passé dans la servitude plus de la moitié de sa vie. Il préfere la liberté à tous les autres avantages de la vie; mais il est peu d'hommes qui vivent dans une entiere indépendance. Les malheureux sont obligez de servir & de se captiver pour

vivre. Les autres, qui ſont dans une condition plus heureuſe, ont au deſſus d'eux des ſuperieurs, qui leur font ſentir durement leur ſuperiorité. Si les hommes vouloient ſe donner le mot, ils ne ſeroient pas obligez de s'aſſujettir au caprice, & à la bizarerie de certaines gens qui leur vendent bien cher les bons offices qu'ils leur rendent; mais il faut ramper, dépendre, & faire bien des baſſeſſes, pour contenter ſon ambition. Ceux qui croyent vivre dans une entiere liberté dépendent de l'autorité des Magiſtrats; mais cette dépendance eſt utile & neceſſaire, pour maintenir le bon ordre de la Republique. Ce n'eſt point cette eſpece de dépendance, que blâme Eſope dans cette Fable; mais il cenſure ceux qui pouvant vivre dans une liberté honnête, ſe font eſclaves pour contenter leurs paſſions & leur ambition; & ſe condamnent à eſſuïer les rebuts & les caprices de ceux dont ils ont beſoin. Un homme libre qui peut ſe paſſer des autres, a grand tort de ſacrifier ſa liberté pour amaſſer du bien dont il n'a pas beſoin. C'eſt ce qu'Eſope a voulu nous repreſenter, en faiſant dire au Loup, qu'il aimoit mieux vivre en pleine campagne, que d'aller chez le Maître du Chien, pour ſe faire mettre au collier.

*Tu pretens être libre, & tu comptes ce bien*
*Pour le plus grand bonheur où l'homme sage aspire.*
*Mais de tes passions quand tu souffres l'empire,*
*Cet esclavage n'est-il rien?*



# FABLE XLVI.




*Du Ventre, & des autres Membres.*

LA Main & le Pied voulurent autre fois faire un procés au Ventre, en lui reprochant qu'ils ne pouvoient suffire à le nourrir, sans qu'il y contribuât de son côté. Ils vouloient l'obliger à travailler comme les autres membres, s'il vouloit être nourri. Il leur representa plu-

ſieurs fois le beſoin qu'il avoit d'alimens. La Main le refuſa, & ne voulut rien porter à la bouche pour le communiquer au ventre, qui tomba en peu de temps en défaillance par cette ſouſtraction d'alimens. Tous les autres membres devinrent foibles & attenuez, par la difete où ſe trouva le Ventre. La Main reconnut alors ſon erreur, & voulut contribuer à l'ordinaire à nourrir le Ventre; mais il n'étoit plus temps, il étoit trop affoibli pour faire ſes fonctions, parce qu'il avoit eſté trop longtemps vuide; il rejetta les viandes qu'on lui preſenta; ainſi il perit: mais toutes les parties du corps perirent avec le Ventre, & furent punies de leur revolte.

## SENS MORAL.

LEs plus grands Etats ne s'entretiennent que par une parfaite correſpondance entre les parties qui les com-

posent. La Main, le Pied, & les autres membres avoient grand tort de reprocher au Ventre son inutilité, & qu'il engloutissoit lui seul tout ce que les autres parties pouvoient amasser. Ils conclurent mal à propos de le laisser mourir de faim, s'il ne vouloit travailler comme les autres. Le Pied refusa de marcher pour aller chercher des alimens. L'œil ne voulut plus conduire le Pied. La Main dit de son côté, qu'elle étoit fatiguée de porter si souvent les alimens à la bouche pour nourrir un paresseux. Mais les membres qui raisonnoient si mal, ne faisoient pas reflexion, que le Ventre distribuë à toutes les parties du corps le suc des viandes qu'il a digerées, & qu'il les fait subsister par ce moyen. Ce ne sont pas toûjours ceux qui ont les emplois les plus éclatans qui rendent de plus grands services à l'Etat. Le Peuple, comme les grands Seigneurs, contribuë à sa seureté; mais il faut que les uns & les autres vivent en bonne intelligence. Tite-Live raconte que le Peuple Romain s'étant revolté contre le Senat, se retira sur le Mont Aventin, protestant qu'il ne vouloit plus vivre dans la dépendance. Menenius Agrippa, homme sage, & d'une prudence rare, fut choisi pour aller vers ce Peuple, & pour tâcher de le faire r'entrer dans son devoir. Ce grand homme

ne crut pas devoir employer toute sa Rhethorique pour persuader une populace mutinée, & qui n'étoit guere en état d'écouter ses raisons. Il leur raconta mot à mot cette Fable, & le sujet de la querelle entre les autres Membres & le Ventre. Il appliqua la moralité de cette Fable à la correspondance qui devoit être entre le Peuple & le Senat, dont on s'étoit toûjours bien trouvé jusqu'alors ; & il leur dit, que leur desunion causeroit le même desordre qu'avoit causé la mesintelligence entre les autres parties du Corps & le Ventre. Cette Fable expliquée ainsi à propos, fit tout l'effet qu'Agrippa en attendoit. Le Peuple se le tint pour dit, ouvrit les yeux, & r'entra dans son devoir ; jugeant bien que si le Senat ne pouvoit se passer du Peuple, celui-ci ne pouvoit aussi se passer des conseils, de l'assistance, & de la protection du Senat.

*Le secours mutuel souvent est necessaire,*
*De ce concours secret naissent les plus grands biens;*
*Et tel qui semble ne rien faire,*
*S'il faut tenter beaucoup, en fournit les moyens.*

# FABLE XLVII.




## *D'un Singe, & d'un Renard.*

LE Singe voulut un jour persuader au Renard de lui prêter une partie de sa queuë, pour couvrir son derriere. Il dit au Renard que sa queuë étoit trop longue, & qu'elle l'incommodoit en marchant; au lieu que le superflu feroit honneur au Singe, & lui se-

roit d'un grand secours. Ces raisons ne persuaderent point le Renard. Il dit au Singe, que sa queuë ne l'incommodoit nullement, & qu'il aimoit mieux en balayer la terre, que d'en couvrir les fesses d'un Singe.

## SENS MORAL.

ON ne doit point demander à ses amis des choses contre leurs interêts On peut donner deux explications à cette Fable. Le Renard avec sa longue queuë, represente les Riches, qui ne veulent point faire part de leur superflu aux autres qui sont dans le besoin. Ils voyent leurs miseres d'un œil sec & indifferent, & quoiqu'ils pussent aisément les soulager, ils negligent de le faire. La moralité de cette Fable doit apprendre aux pauvres, qu'ils n'ont pas de grands secours à esperer des riches, quand ils sont hors d'état de leur rendre des services. L'autre explication que l'on peut donner à la même Fable, est une leçon pour corriger ceux qui ne se lassent point de demander, & qui veulent exiger de leurs amis des choses ridicules ou impossibles. La deman-

de que faisoit le Singe au Renard, de retrancher une partie de sa queuë pour la lui donner, étoit impertinente ; aussi le Renard le refusa tout net. C'est ainsi qu'il faut traiter ceux qui importunent leurs amis par des demandes à contre-temps, & qui veulent les exposer à toutes sortes d'épreuves, sans examiner si ce qu'ils leur demandent n'est point contre leurs interrêts ; & s'ils peuvent le leur accorder avec quelque bienseance.

*Tu veux ce que jamais tes desirs n'obtiendront.*
*Cesse d'y perdre en vain tes plus belles paroles.*
*Qui fais des demandes frivoles,*
*Du refus merite l'affront.*



FABLE

# FABLE XLVIII.




*Du Renard, & des Raisins.*

UN Renard ayant apperçû au haut d'un arbre quelques grappes de Raisins qui commençoient à meurir, eut envie d'en manger, & fit tous ses efforts pour y atteindre; mais voyant que sa peine étoit inutile, il dissimula son chagrin, & dit en se retirant, qu'il ne

vouloit point manger de ces Raisins; parce qu'ils étoient encore trop verds, & trop aigres.

## SENS MORAL.

LE bon sens veut que l'on s'accoûtume à se passer des choses que l'on ne peut obtenir. C'est ainsi que le Renard faisant de necessité vertu, & ne pouvant prendre les grappes de Raisins qu'il avoit fort envie de manger, pour soulager la faim qui le pressoit, dit qu'il faloit donner à ces Raisins le temps de meurir. La dissimulation est quelquefois permise: mais il y a de certaines circonstances où elles deviennent vicieuse. C'est lorsque nous cachons nos desseins à ceux qui en devroient être informez; ou que nous les dissimulons avec de mauvaises intentions. Mais il est permis de dissimuler ses desseins pour se défendre des artifices de certaines gens, dont on a de justes raisons de se défier. Le Renard, pour cacher le mauvais succés de son entreprise, dit qu'il ne vouloit pas manger de ces Raisins, parce qu'ils étoient encore trop verds. Lors qu'on a manqué une occasion, il n'est pas toûjours à propos de divulguer qu'on a

ſait des démarches pour y réüſſir, quand cette declaration eſt inutile.

*Si d'un projet trop haut tu ne peux te défendre,*
*Cache au moins le deſir dont tu goûtes l'appas;*
*Il eſt bien honteux d'entreprendre,*
*Quand on eſt preſque ſeur de ne reuſſir pas.*



# FABLE XLIX.




*De la Belette, & du Renard.*

UN Renard preſſé de la faim, entra un jour dans une Grange par une ouverture fort étroite. Aprés avoir mangé tout ſon ſaoul, il voulut ſortir par la même ouverture; mais tous ſes efforts furent inutiles, parce que la groſſeur de ſon ventre l'en empêchoit. La Belette

qui l'apperçût de loin, & qui connut ſon embarras, accourut pour lui donner conſeil, & pour le ſecourir. Aprés avoir examiné l'état où il ſe trouvoit, elle lui dit, qu'il devoit attendre pour ſortir de la grange, qu'il fuſt auſſi décharné & auſſi maigre qu'il étoit avant que d'y entrer.

## SENS MORAL.

L'Abondance, & les richeſſes ſont quelquefois plus incommodes qu'utiles. Il arrive aſſez ſouvent, que des gens qui vivoient heureux & tranquilles dans une fortune mediocre, ſont agitez de mille ſoins, & de mille inquiétudes, quand ils ont fait une grande fortune. Le Renard ſe trouve dans de violens embarras pour ſortir de la Grange, où il avoit dequoy vivre en abondance; mais la douleur qu'il ſentoit de ſe voir enfermé, & la crainte d'être pris à tous momens, l'empêchoient de goûter la douceur de ſa bonne fortune. Aprés s'être enflé le ventre à force de manger, il lui fut impoſſible de repaſſer par la même ouverture. Nous pouvons tirer de là une moralité

qui nous apprend que quand nos esprits sont appesantis par l'abondance, & par les délices, ils deviennent incapables de faire les mêmes fonctions avec la même facilité, & la même vivacité qu'auparavant; ils sont plus tardifs & plus pesans. Cesar, dont le goût étoit si rafiné, & si exquis, & qui se connoissoit si bien en gens, avoit accoûtumé de dire, que les hommes gras ne lui paroissoient point redoutables, & qu'il apprehendoit bien moins la graisse de Crassus, que la maigreur de Brutus : comme s'il eût voulu dire, que les gens maigres étoient plus capables de songer à broüiller le gouvernement de l'Etat, que les autres qui sont amollis par la bonne chere, & par les délices. Esope a voulu apprendre aux hommes, en leur expliquant l'embarras où se trouva le Renard, que l'abondance & la bonne chere sont souvent préjudiciables, & qu'elles peuvent avoir de mauvaises suites.

*Avant que d'estre riche, aucun triste embarras*
*Ne t'empeschoit d'avoir des jours tranquilles;*
*Aujourd'huy plein de soins, tu n'oses faire un pas*
*Sans trembler pour des biens qui te sont inutiles.*

# FABLE L.




*Du Loup, & des Chasseurs.*

UN Loup vivement poursuivi par des Chasseurs, desesperoit de pouvoir se sauver, tant il étoit fatigué d'avoir couru. Il rencontra par hazard un Bucheron, & le pria de vouloir lui donner un asyle dans sa cabane. Le Bucheron y consentit, & le cacha dans un coin.

Peu de temps aprés, les Chasseurs arriverent à la Cabane, & demanderent au Bucheron, s'il ne sçavoit point où le Loup s'étoit retiré. Il leur répondit que non; mais il leur fit signe du doigt, & de l'œil pour leur montrer l'endroit où le Loup étoit caché. Ils le chercherent sans pouvoir le trouver. Aussi-tôt qu'ils furent sortis de la Cabane, le Loup se retira sans rien dire au Bucheron, qui se plaignit de son incivilité, lui reprochant qu'il lui avoit sauvé la vie, en lui donnant un asyle dans sa Cabane. Il est vrai, repartit le Loup, & je ne m'en serois pas allé sans vous remercier de vôtre courtoisie, si vôtre main, vos yeux, vos actions, vos mœurs, eussent esté conformes à vôtre vie.

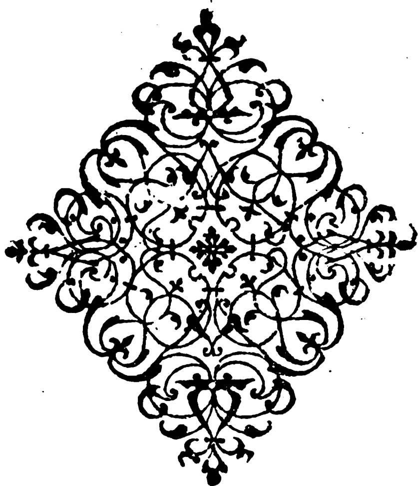


## SENS MORAL.

ON s'expose à de grands perils quand on se fie à la bonne foy des personnes

tes suspectes. C'est ce qui arriva au Loup, qui pour se garantir des Chasseurs, se refugia dans la Cabane d'un Bucheron, croyant y être en seureté. Ceux qui violent les droits de l'hospitalité, encourent la haine de Dieu & des hommes. Les Historiens ont condamné la lâcheté de Prusias, Roy de Bythinie, qui voulut livrer Annibal aux Romains, contre la parole qu'il lui avoit donnée quand ce grand Capitaine lui demanda un asyle dans ses Etats. Esope propose l'infidelité que le Bucheron fit au Loup, pour donner à entendre combien les traîtres sont odieux. Il est vray que le Bucheron dit aux Chasseurs qui lui demandoient des nouvelles du Loup, qu'il ne l'avoit point vû; mais en même temps il leur fit connoître par des signes l'endroit de sa Cabane, où il étoit caché. Ainsi ce Bucheron avoit grand tort d'accuser le Loup d'ingratitude; car quoique les Chasseurs n'eussent pû découvrir le lieu où il s'étoit retiré, le Bucheron avoit fait tout ce qui étoit necessaire pour le faire prendre. On n'est point en droit d'exiger de la reconnoissance pour les bienfaits, quand on les détruit par des offenses réelles, ou par une maligne volonté. Aussi le Loup reprocha avec justice au Bucheron sa perfidie, puisque ce traître avoit fait connoître aux Chasseurs l'endroit où le Loup s'étoit refugié.

*Dans un peril pressant, ne cherche point d'azile*
*Où tu peux te croire haï ;*
*Quoi qu'à te l'accorder on se montre facile,*
*Tu dois craindre d'estre trahi.*



# FABLE LI.




*Du Paon, & du Rossignol.*

LE Paon se plaignit un jour à Junon, sœur & femme du Maître des Dieux, qu'il se rendoit ridicule auprés des autres Oiseaux, par la rudesse, & le desagrément de sa voix; au lieu que le Rossignol les charmoit tous par sa melodie, & par la douceur de son chant. J'en con-

viens, lui repliqua Junon ; mais les Dieux l'ont ordonné de la ſorte. Ils ont voulu que chaque Animal euſt un talent particulier. Si le Roſſignol vous ſurpaſſe par la douceur de ſa voix, vous le ſurpaſſez par la beauté de vôtre plumage. La force eſt le partage de l'Aigle. Le Corbeau donne de bons augures : la Corneille eſt faite pour annoncer les malheurs. Il faut que chacun ſe contente de ſa condition, & qu'il ſe ſoûmette à la volonté des Dieux.



## SENS MORAL.

ON ne peut être en repos, ni vivre content, ſi l'on deſire de poſſeder ſeul les perfections & les talens de tous les autres. L'ambition des hommes les porte naturellement à vouloir effacer tous leurs ſemblables par de rares qualitez ; & ils ſont au deſeſpoir quand ils remarquent dans leurs concurrens quelque talent particulier qui leur fait ombrage. Chacun vivroit heureux, s'il vouloit ſe contenter de ſon état ; mais l'on ſe donne mille chagrins par

la comparaison odieuse que l'on fait des malheurs de sa condition, avec le bonheur que l'on imagine dans celle des autres. C'est l'imprudence qu'Esope condamne dans le Paon de la Fable. Cet Animal devoit se contenter de la beauté de sa taille, & de son plumage, de l'honneur que lui a fait Junon en le choisissant pour être son oiseau favori, sans envier au Rossignol la beauté de son chant. Si l'orgueil ne l'eût point aveuglé, il avoit dequoi se contenter dans son état, & il ne se seroit point avisé de faire des plaintes importunes à Junon, pour lui demander qu'elle lui communiquât comme au Rossignol, le talent de la voix. Il devoit se contenter de la beauté que la nature lui avoit donnée en partage, ce qui suffisoit pour le rendre heureux dans son état. Cette sage dispensatrice a distribué les talens avec œconomie, & donné à chacun ce qui lui convient; de sorte que les qualitez qu'elle a refusées à chaque Animal, ne lui sont nullement necessaires pour la perfection de son être. Ce seroit donc une présomption ridicule que de vouloir posseder tout ce qu'elle a cru devoir separer en differens sujets. Ceux à qui il manque quelque perfection naturelle, sont récompensez par d'autres endroits. Si le Paon ne chante pas agréablement, s'il a les pieds laids; au moins il a un plu-

mage parfaitement beau. On remarque assez souvent, que ceux qui sont estropiez ou contrefaits, ont d'autres rares talens, & l'esprit admirable; de sorte que les imperfections sont balancées par quelques perfections ; & quand on examine de prés les divers défauts, chacun a droit de se consoler, & de se contenter de ce qu'il a. Les Poëtes ont feint que Jupiter augmenta la vivacité de l'esprit de Tyresias, quand Junon par dépit l'eut privé de l'usage des yeux; de sorte que cette perte lui fut avantageuse, par le privilege qui lui fut accordé de prévoir l'avenir.

*A certaines vertus chacun est destiné,*
*Dans l'une nous cedons, & dans l'autre on nous cede.*
*Contente-toy de ce qui t'est donné,*
*Sans souhaiter ce qu'un autre possede.*

# FABLE LII.



*De l'Oiſeleur, & du Merle.*

UN Oiſeleur tendoit des rets pour y prendre des Oiſeaux. Le Merle qui l'apperçut de loin, lui demanda à quoy il s'occupoit. Je bâtis une Ville, lui répondit l'Oiſeleur. Aprés qu'il ſe fut retiré, le Merle eut la curioſité de venir voir cet ouvrage, ſe fiant à la parole, &

à la bonne foy de l'Oiseleur; mais s'étant trop approché du filet, il y demeura pris. Je vous proteste, dit-il à l'Oiseleur qui accourut promptement pour s'en saisir, que si vous bâtissez toûjours de semblables Villes, vous n'aurez guere d'habitans.

## SENS MORAL.

LEs Villes demeurent dénuées de Citoyens & desertes, quand ceux qui les gouvernent sont fâcheux & incommodes. Ce que le Merle, se voyant pris, dit à l'Oiseleur, nous apprend que la bonne foy est absolument necessaire pour le bon gouvernement des Republiques, qui sont autant de Communautez composées de plusieurs personnes, & de plusieurs familles, toutes réünies ensemble par les liens de la societé civile. Le Gouvernement de la Republique sera d'autant plus parfait; qu'il approchera davantage d'une famille bien reglée, & que ceux qui la composent vivent ensemble plûtôt comme Freres, que comme Citoyens. Il semble que la sincerité & la bonne foy ayent esté l'origine, & la pierre fondamentale des Republi-

ques. C'est donc aussi ce qui doit les conserver. Les hommes ne se sont d'abord rassemblez que parce qu'ils se fioient les uns aux autres; & ils cesseront de vivre en societé, aussi-tôt que la confiance mutuelle sera bannie des Republiques. Le Merle se voyant pris dans les filets de l'Oiseleur, lui reprocha sa mauvaise foy, & l'équivoque de sa réponse; mais il ne faut pas esperer que ceux qui tâchent à nous surprendre, nous répondent sincerement.

*Quand tu veux sçavoir quelque chose,*
*Ne t'en repose pas sur ce que l'on t'en dit.*
*Qui croit trop aisement, s'expose,*
*Et le trompeur s'en applaudit.*



# FABLE LIII.




*Du Cerf, & du Cheval.*

LE Cheval qui n'avoit point encore eſté dompté par le mords, ni par la bride, ſe plaignoit un jour à un Païſan, d'un Cerf qui venoit manger l'herbe dans un Pré où il paiſſoit; & le pria de l'aider à en tirer vangeance. Je le veux bien, dit le Païſan, à condition que vous

ferez tout ce que je vous dirai. Le Cheval y aquiesça. Alors le Païsan, profitant de l'occasion, lui mit sur le dos une selle, & un mords à la bouche. Il monta dessus, & poursuivit le Cerf avec tant d'ardeur, qu'il l'atteignit, & le tua. Le Cheval hannissoit de joye, se voyant si bien vangé, & ne craignant plus les insultes du Cerf. Mais le Païsan qui connut combien le Cheval lui pouvoit être utile dans la suite, au lieu de le mettre en liberté, le conduisit chez lui, l'attacha à une charruë, & le fit servir à labourer la terre.

## SENS MORAL.

C'Est une extrême imprudence de se mettre au pouvoir d'autruy, & de sacrifier sa liberté pour se vanger d'un ennemi. On voit par le malheur du Cheval qu'Esope fait parler en cette Fable, que la vangeance a souvent de fâcheux retours. Il eut la joye de voir son ennemi abbatu; mais il lui en coûta à lui-même la

liberté; & il fut bien étonné, quand il vit qu'on le conduisoit au logis du Païsan, quoiqu'il eût toûjours vêcu jusqu'alors en pleine campagne. On a vû plusieurs Etats changer de Maître, pour s'être confiez à un Voisin trop puissant, & pour lui avoir demandé du secours, dans les guerres qu'ils avoient à soûtenir. C'est agir contre les regles de la bonne politique, de faire entrer dans un Royaume un Prince avec des troupes assez fortes pour s'en emparer. Cette tentation est fort délicate, sur tout si les Etats où on l'introduit sont à sa bienséance. Il faut avoir une vertu bien épurée pour ne pas se prévaloir d'une si heureuse occasion. Le Païsan, aprés s'être servi du Cheval à poursuivre le Cerf, s'en servit pour ses usages domestiques, & à traîner la charuë.

*Un voisin odieux te cause un vif ennui,*
*Tu machines sa perte avec un soin extrême;*
*Mais en cherchant de l'aide contre lui,*
*Garde de te nuire à toy-même.*

# FABLE LIV.



*De l'Asne, & du Lion.*

L'Asne paissoit un jour dans la compagnie d'un Coq. Un Lion vint pour attaquer l'Asne. Le Coq chanta. On dit que le Lion a une horreur naturelle du chant de cet Animal. Le Lion se mit à fuïr. L'Asne qui s'imagina follement, que le Lion le redoutoit, le poursuivit à

toute outrance; mais quand le Lion ſe vit aſſez éloigné pour ne plus craindre le chant du Coq, & pour ne le plus entendre, il revint ſur ſes pas, ſe jetta ſur l'Aſne, & le dévora. Malheureux que je ſuis, s'écria-t'il, en ſe voyant aux derniers abois, de quoi me ſuis-je aviſé de vouloir faire le vaillant, & pourquoy ay-je voulu m'expoſer au combat, puiſque je ne ſuis point né de parens guerriers?

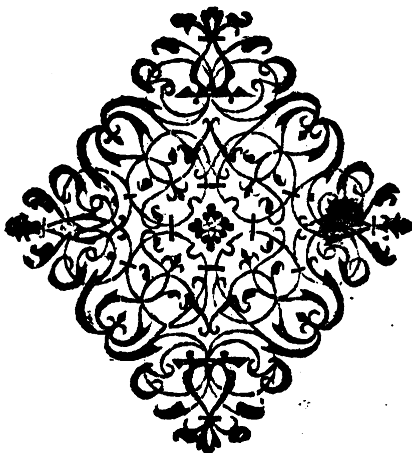


## SENS MORAL.

C'Eſt une grande imprudence d'attaquer un ennemi plus puiſſant, & plus fort que ſoy; car on court riſque d'en être vaincu. Les Naturaliſtes ont remarqué que le Lion, tout fier, & tout intrepide qu'il eſt, craint naturellement le chant du Coq. Ce qui paroît d'autant plus étonnant qu'il y a une diſproportion infinie entre la force, & le courage de ces deux Animaux; mais c'eſt qu'il n'y a rien de parfait dans le monde; non ſeulement parmi les bêtes, mais auſſi parmi les hom-

mes. Ceux qui paroissent les plus accomplis ont de grandes imperfections. Les Historiens Romains ont écrit que Caton aimoit le vin, & que Cesar se livroit trop aux femmes. Socrate avoit un desir ambitieux de se signaler, & de faire parler de lui. Alexandre le Grand alloit jusqu'à la frénesie, quand la colere le transportoit. Seneque qui avoit donné de si belles maximes sur le mépris de la mort, manqua de courage en mourant. Le Lion passe communément pour être le Roy des autres animaux, comme étant le plus hardi, & le plus courageux; cependant le cri d'un animal tres-foible suffit pour le faire trembler. On peut encore faire attention sur le ridicule orgueil de l'Asne, qui voyant le Lion fuïr devant lui, s'alla imaginer qu'il craignoit sa rencontre. Cette espece d'orgueil est assez ordinaire à de certaines gens que l'on respecte à cause des Grands qu'ils approchent, & qui les honorent de leur amitié & de leur faveur; mais quand ils sont disgraciez, tout le monde les abandonne, & les méprise. L'Asne ne se fut pas plûtôt éloigné du voisinage du Coq, que le Lion tournant visage, se jetta de furie sur ce malheureux. Il reconnut alors sa temerité, & il eut tout le loisir de s'en repentir.

*Combien de Fanfarons, pretendant sottement*
*Que devant eux un ennemi recule,*
*Font, en le poursuivant, un éclat ridicule,*
*Où leur bravoure se dément!*



FABLE

# FABLE LV.




*D'un Vautour, & des autres Oiseaux.*

UN Vautour ayant manqué plusieurs Oiseaux de son voisinage, feignit qu'il avoit envie de les traiter, & de leur donner un grand repas, en signe d'une parfaite reconciliation. Les Oiseaux, trop faciles, & trop credules, trompez par ces belles apparences, ne man-

querent pas de ſe trouver en foule à la fête, ſe flatant d'être bien regalez, & que c'étoit une belle occaſion de ſe reconcilier pour toûjours avec un ennemi ſi dangereux, & qui leur faiſoit depuis long-temps une guerre ſi cruelle. Mais ils furent bien épouvantez, quand ils virent qu'il ſe jettoit ſur eux, & qu'il les égorgeoit impitoyablement les uns aprés les autres. Ils reconnurent à leurs dépens le peu de fonds qu'il faut faire ſur les belles paroles d'un ennemi.



## SENS MORAL.

LEs petits doivent toûjours ſe tenir ſur leurs gardes, contre la trop grande puiſſance des Grands. La ſupercherie dont le Vautour de cette Fable uſa envers les autres Oiſeaux, à qui il fit ſemblant de vouloir donner un grand repas, ſous pretexte de reconciliation, eſt une figure de la malignité de certains hommes cruels qui tendent des pieges aux

personnes sinceres pour les perdre, sous des apparences de courtoisie. On en a vû qui ont fait comme le Milan de la Fable, & qui se sont en effet servis d'un festin pour faire perir tout d'un coup plusieurs ennemis à qui ils vouloient du mal. Les uns les ont empoisonnez; les autres les ont fait mourir par le feu. Cette perfidie est la marque d'une ame lâche & noire, qui use d'artifice, & de surprise pour faire perir celuy qu'on n'ose attaquer à force ouverte. C'est la derniere des horreurs, que d'employer les caresses, & les demonstrations de bienveillance, pour exercer des cruautez inoüies, & les plus terribles effets de la vangeance. Quelle noirceur que d'embrasser, de caresser, de flater, de combler d'éloges des gens que l'on veut perdre; de leur faire de beaux semblants d'amitié, de les prier à manger, pour les faire perir plus seurement, & sans courir de risque, en leur ôtant tout soupçon, & toute défiance, afin qu'ils ne se tiennent point sur leurs gardes, & qu'ils soient hors d'état de parer les coups qu'on veut leur porter!

*Défiez-vous des offres de services*
*De ces gens dont le cœur est mercenaire & bas;*
*Pour vous dresser un piege ils ont mille artifices,*
*HEUREUX si vous n'y tombez pas.*

# FABLE LVI.



*Du Lion, & du Renard.*

LE Lion affoibli par la vieillesse, ne pouvoit plus prendre les autres animaux à la course. Il résolut de se servir d'artifice pour les surprendre, & pour en faire curée. Il se retira dans le fond de sa caverne, pour mieux executer ce dessein, & fit sçavoir par tout qu'il étoit ma-

lade. Les autres Animaux accoururent pour le visiter ; mais il les étrangloit, & les devoroit à mesure qu'ils entroient dans sa Caverne. Le Renard se douta de la ruse du Lion, & du mauvais tour qu'il avoit joüé à ceux qui étoient venus le visiter. Il se contenta donc de demander de loin au Lion, & sans entrer dans sa Caverne, comment il se portoit. Je me porte fort mal, dit le Lion ; pourquoi n'entrez-vous pas, ajoûta-t il ? C'est, lui repliqua le Renard, que je vois fort bien les vestiges de ceux qui sont entrez dans cette Caverne ; mais je n'apperçois point les traces de ceux qui en sont sortis.

## SENS MORAL.

LEs hommes sages prévoyent le peril, & se précautionnent contre les pieges qu'on leur tend pour les surprendre. Les plus grands courages s'abbattent par la vieillesse. Le Lion qu'Esope nous propose

dans cette Fable, aprés avoir esté la terreur des autres Animaux, est obligé de recourir à la ruse, pour se nourir. Il se retire au fond de son Antre, contrefait le malade, & mande à tous les Animaux l'état pitoyable où il est réduit, afin qu'ils en ayent compassion, & qu'ils viennent le visiter, & le consoler. La franchise, & l'empressement qu'ils lui témoignerent en cette occasion leur fut tres-funeste, puisqu'il leur en coûta la vie, & que le Lion se prévalant de la confiance qu'ils lui témoignerent, les égorgea les uns aprés les autres. Le Renard, plus judicieux & plus rusé, ne donna point dans le piege que le Lion lui tendoit. Il éventa la mine, & se tenant alerte pour éviter toute surprise, il se contenta de lui demander de loin des nouvelles de sa santé; & pour répondre aux empressemens du Lion qui l'exhortoit à venir dans sa Caverne, il lui dit, que l'avanture des autres Animaux lui faisoit peur. Je vois bien, ajoûta-t-il, que plusieurs y sont entrez; mais je n'apperçois point les vestiges de ceux qui en sont sortis, & qui se sont échappez de vos griffes. La prudence que le Renard témoigna en cette occasion, doit servir de regle pour se précautionner contre les fourberies des personnes dont on se défie avec quelque sorte de raison. Ce seroit une imprudence extrême de se mettre à leur

discretion, sans sçavoir par quels moyens on pourroit se garantir de leurs violences.

*Qui ne prevoit rien est à plaindre,*
*Il s'apprestte souvent un cuisant repentir.*
*On ne doit point entrer aux lieux qui sont à craindre,*
*Qu'on ne sçache comment on en pourra sortir.*



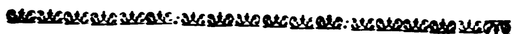
# FABLE LVII.




*De l'Asne malade, & des Loups.*

L'Asne fut obligé de garder le lit pour quelque indisposition. Le bruit de sa maladie s'étant répandu, les Loups & les Chiens croyant qu'il mourroit bien-tôt, accoururent pour le visiter. Ils apperçurent l'Asnon au travers des fentes de la porte, & lui demanderent des nou-

nouvelles de la santé de son pere. Il se porte beaucoup mieux que vous ne voudriez, leur répondit l'Asnon.



## SENS MORAL.

LEs complimens & les civilitez sont souvent un voile dont on se sert pour cacher de mauvaises intentions. L'empressement que les Loups & les Chiens témoignerent pour venir demander des nouvelles de l'Asne, n'étoit pas une marque du desir qu'ils avoient de le revoir bientôt en santé. C'étoit plûtost pour apprendre s'il étoit prés de mourir, & s'ils feroient curée de son cadavre; mais la courte réponse de l'Asnon r'allentit leur esperance, & leur fit connoître qu'il entrevoyoit leur mauvaise intention au travers de leur déguisement, & qu'il les regardoit comme les ennemis jurez de son pere, dont ils souhaitoient la mort pour avoir sa dépoüille. Cette Fable a beaucoup de rapport avec la precedente, & contient les mêmes moralitez, pour apprendre aux hommes qu'ils doivent souvent se tenir en garde contre ceux qui leur témoignent plus d'empressement, & qui leur font de plus grandes caresses.

*Il doit luy revenir du bien par ton trépas ;*
*Au peril de mourir un mal aigu t'expose,*
*Il pleure, s'inquiete. En cherches-tu la cause ?*
*Il craint que tu n'en meures pas.*



# FABLE LVIII.




*Du Chevreau, & du Loup.*

LE Chevreau étant aſſis ſur une fenêtre aſſez élevée, vit paſſer un Loup, dont il ſe moqua long-temps, & l'accabla d'injures. Le Loup, ſans s'émouvoir des paroles offençantes de cet Animal; Mon ami, lui dit il, ce n'eſt point toy qui m'injuries; tu n'aurois gar-

de de me parler de la ſorte, ſi tu ne te prévalois de l'avantage du lieu où tu te crois en ſeureté.



## SENS MORAL.

LEs plus lâches, quand ils croyent n'avoir rien à craindre, inſultent quelquefois aux plus grands courages. Le Chevreau eſt un Animal foible, & timide, dont le Loup fait ſouvent curée, & qui n'a point d'autre parti à prendre que la fuite, quand par malheur pour lui ils ſe trouvent enſemble. Cependant le Chevreau de cette Fable ſe croyant hors des atteintes d'un Loup qui paiſſoit, ſe mit à lui dire des injures. La conduite de cet Animal repreſente aſſez bien celle des poltrons, & de la plûpart des femmes, qui ne manquent guere de recourir aux invectives, & aux injures, quand elles ſe voyent appuyées, ou qu'on leur applaudit; mais leur feu ſe ralentit & les paroles leur tariſſent à la bouche, quand elles ne ſe croyent pas les plus fortes. Alors changeant de methode, elles ont recours aux prieres, & aux larmes. Ce procedé eſt un effet de leur tempérament qui eſt naturellement timide, mais qui devient fe-

roce, quand elles se croyent hors de peril, & qu'elles ont la force à la main. C'est alors que l'amour de sa vangeance s'allume, & qu'elles vomissent des torrens d'injures, sans égards, & sans distinction, ne songeant qu'à contenter leur passion, sans en apprehender les suites. Les personnes courageuses ne s'allarment guere pour toutes les injures qu'on leur dit avec tant d'emportement. Elles imitent la froideur que le Loup de la Fable témoigna en cette occasion; car il se contenta de dire au Chevreau, que ce n'étoit point par grandeur de courage qu'il l'insultoit de la sorte, & qu'il n'auroit eu garde de lui parler en pleine campagne comme il faisoit. Les lâches ne paroissent jamais plus insolens, que lorsqu'ils se croyent hors de peril, ou qu'on est hors d'état de les châtier de leur insolence.

*Méprise ces cœurs bas, qui par mille impostures,*
*Jaloux de ton pouvoir, t'osent défigurer.*
*Quand ils sont en lieu seur, ils disent des injures.*
*Lors qu'on peut les punir, ils n'osent murmurer.*



# FABLE LIX.



*De l'Homme, & du Lion.*

UN Lion & un homme voyageoient enſemble & diſputoient en chemin faiſant ſur les avantages de leur eſpece. Au fort de la diſpute, ils apperçurent un bas relief qui repreſentoit Hercule étouffant un Lion. Cette figure, dit l'Homme, en ſe tournant vers le Lion,

peut t'apprendre que les hommes sont plus forts que les Lions. Vôtre raisonnement porte à faux, repliqua le Lion ; car si nous avions parmi nous des Lions Sculpteurs, on verroit beaucoup plus d'hommes terrassez & étouffez par les Lions, que de Lions par les hommes. Cette raison ne convainquit point l'Homme, qui s'opiniâtra toûjours de plus en plus à défendre son opinion. Le Lion fatigué de cette dispute, se jetta sur l'Homme, & le mit en pieces. Tu vois bien maintenant, lui dit-il, lequel est le plus fort de l'Homme, ou du Lion.



## SENS MORAL.

IL est toûjours dangereux de se vanter ou de faire le brave mal-à-propos, & de se préferer à ceux qui peuvent vous insulter impunément. Les éloges que l'on donne aux hommes, les Arcs de triomphe, les Statuës, les superbes Mausolées que l'on éleve pour honorer leur memoire,

ne ſont pas toûjours des marques infaillibles de leur merite. Les Sculpteurs, les Peintres, les Poëtes, les Hiſtoriens, les Panegyriſtes, parlent ſouvent contre leur conſcience, & contre la verité. Ce ſont des gens dévoüez, & gagnez pour flater les Grands, ſoit par l'eſperance d'en être récompenſez, ou par une complaiſance lâche, & ſervile. Il faut encore ajoûter, que l'intereſt du parti, l'amour de la Patrie, & d'autres conſiderations, font parler les Hiſtoriens. Tite-Live louë perpetuellement les Romains, & fait des portraits avantageux de leurs moindres actions. Voilà pourquoy le Lion de la Fable avoit raiſon de reprocher à ſon rival, que s'il y avoit parmi l'eſpece des Lions, des Peintres, des Sculpteurs, des Poëtes, des Hiſtoriens, on verroit plus d'hommes terraſſez par les Lions, que de Lions vaincus par les hommes. Car il eſt fort rare de ne dire préciſement que la verité, en racontant un fait ou une Hiſtoire; on ſe plaît à l'embellir, pour y faire donner plus de créance, & pour la rendre plus conſiderable.

*De l'orgueil naturel le dangereux poiſon*
*Te fait aſſez déja préſumer de toy-même.*
*Rejette les flateurs dont la baſſeſſe extreſme*
*T'offuſque d'un encens qui trouble ta raiſon.*

# FABLE LX.




*De la Puce, & de l'Homme.*

UN Homme ſe ſentant piquer par une Puce, mit le doigt deſſus, & la prit. Elle lui dit pour s'excuſer, que c'étoit ſa maniere de vivre, & que la nature lui avoit donné ce talent; qu'au reſte elle ne faiſoit pas grand mal, & que ſes morſures n'étoient nullement dange-

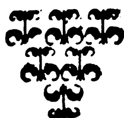
reuses. Elle pria l'Homme tres-instamment de la mettre en liberté, & de la laisser vivre, puisqu'il n'avoit rien à apprehender d'elle. Tu t'abuses, lui répondit-il en souriant; tu fais tout le mal que tu peux; c'est pour cela qu'il faut que je te tuë, car il ne faut jamais offenser personne, ni faire à qui que ce soit aucun outrage, ni leger, ni considerable.

## SENS MORAL.

L'Impuissance où sont les méchans de faire de plus grands maux, n'est pas une excuse legitime, pour obliger à leur pardonner. L'injuste volonté qu'ils ont de faire tout le mal qu'ils peuvent, merite d'être punie, quand même elle ne seroit suivie d'aucun effet, à cause de la disposition criminelle où ils sont. La principale faute consiste dans la volonté, laquelle étant dereglée & corrompuë, se montre dans les petits torts, ainsi que dans les plus grands. Il semble même que ceux qui sont moins en état de nuire, & qui font cependant tout le mal qu'ils peuvent, meritent d'être punis plus severement, à

cause de la malignité de leur naturel. Voilà pourquoy Esope fait dire à l'homme de cette Fable, en parlant à la Puce, que plus elle étoit petite, foible, & moins en état de nuire; moins devoit-elle se hazarder à faire du mal, & moins aussi devoit-elle esperer d'en obtenir le pardon. L'usage est établi, que les petits qui sont trouvez coupables servent d'exemple aux autres; mais on pardonne quelquefois aux Grands, par les ménagemens que l'on a pour leur naissance.

*Je t'ay fait peu de mal; pourquoy severement*
*Vouloir pour t'en vanger, mettre tout en usage?*
*Mauvaise excuse à qui nuit foiblement,*
*S'il pouvoit plus, il nuiroit davantage.*



# FABLE LXI.



*De la Fourmi, & de la Cigale.*

LA Fourmi faiſoit ſecher ſon froment qui avoit contracté quelque humidité pendant l'Hiver. La Cigale mourant de faim, lui demanda quelques grains pour ſubvenir à ſa neceſſité dans la diſette où elle ſe trouvoit. La Fourmi luy répondit durement, qu'elle devoit ſon-

ger à amasser pendant l'Esté pour avoir dequoy vivre pendant l'Hiver. Je ne suis point oisive durant l'Esté, repliqua la Cigale, je passe tout ce temps-là à chanter. Oh bien, repartit la Fourmi, puisque cela est ainsi, je vous conseille de danser maintenant; vous meritez bien de mourir de faim.



## SENS MORAL.

IL faut travailler & amasser dans sa jeunesse, pour éviter les incommoditez de la vieillesse; car rien n'est plus malheureux que la vieillesse, quand avec les infirmitez, les dégoûts, les chagrins qui l'accompagnent, la pauvreté s'y joint encore. Esope a voulu nous donner à entendre dans cette Fable, que la jeunesse est le temps le plus propre au travail, parce qu'alors on est dans toute sa force, & que l'on joüit d'une santé plus vigoureuse. Cette moralité nous est marquée dans la vigilance de la Fourmi, qui travaille sans relâche durant l'Esté pour avoir de quoy manger pendant l'Hiver, & pour n'être point obligée de sortir de sa taniere, &

de s'exposer à la rigueur de la saison ; au lieu que la Cigale, qui passe tout l'Esté à chanter, meurt de faim pendant l'Hiver. Cette allegorie est une peinture de l'homme faineant, qui aime mieux languir dans l'oisiveté, & souffrir mille incommoditez que de travailler. Il se résout à traîner une vie honteuse & miserable ; cependant il pourroit vivre à son aise s'il vouloit s'en donner la peine. L'exemple de la Fourmi doit animer au travail les personnes les plus lâches & les plus indolentes ; car au moins faut-il avoir le necessaire, & l'on est tres-malheureux, quand on est réduit comme la Cigale à mandier dequoy vivre.

*Sans soin de l'avenir, l'ame aux plaisirs ouverte,*
*Tu t'es par leurs douceurs laissé trop enchanter.*
*De ton bien dissipé tu regrettes la perte,*
*Est-il temps de le regretter ?*



# FABLE LXII.



*De la Brebis, & de la Corneille.*

LA Corneille attachée sur le dos de la Brebis, la bequetoit sans qu'elle pût s'en défendre; mais se tournant vers son ennemie, si tu en faisois autant à quelque Chien, lui dit-elle, tu ne le ferois pas impunément. Il est vray, repartit la Corneille avec un air moqueur,

mais je n'attaque pas plus fort que moi; & je sçai bien à qui je me jouë.



## SENS MORAL.

PLus on est patient & débonnaire, plus on est exposé aux insultes, & aux outrages des méchans; car ils ne s'attaquent guere à ceux qui pourroient leur rendre la pareille, & les faire repentir de leur mauvais procedé. Les personnes qui ont quelque autorité, gourmandent pour l'ordinaire ceux qui dépendent d'eux, & qui ne peuvent se soustraire à leur tirannie. Les Princes qui possedent de grands Royaumes se rendent redoutables aux Princes leurs voisins qui n'ont que de petits Etats. Quand ils en usent de la sorte, ils abusent de leur puissance qui devient tyrannique. Ces vexations les deshonorent plus qu'ils ne pensent. Quelle gloire pretendent-ils acquerir en détruisant un Prince qui est absolument hors d'état de leur resister? La clemence est la vertu des grandes ames; mais c'est une lâcheté insigne de faire du mal à ceux qui ne peuvent se défendre. C'est imiter la méchanceté de la Corneille, qui bequetoit cruellement l'innocente Brebis, dont elle

elle n'avoit aucun ſujet legitime de ſe plaindre.

*Epargne l'innocent, & n'attaque jamais*
*Ceux qui ne ſçauroient ſe défendre.*
*Vn plus méchant que toy ne peut-il pas te rendre*
*L'injuſtice que tu leur fais ?*



# FABLE LXIII.



*De l'Arbre, & du Roseau.*

UN Olivier & un Roseau disputoient ensemble sur leur force, & sur leur fermeté. L'Olivier reprochoit au Roseau sa fragilité, qui l'obligeoit de plier au moindre vent. Le Roseau ne trouvant point de bonnes raisons pour lui repliquer, garda le silence; mais

ayant attendu quelque temps sans rien dire, un vent violent vint à souffler tout à coup. Le Roseau agité par le vent, plia, & n'en fut point incommodé ; mais l'Olivier ayant voulu resister à l'orage, fut emporté, & déraciné par la violence du tourbillon. Alors le Roseau prenant son temps pour parler, dit à l'Olivier qui étoit par terre ; Tu vois bien qu'il est plus à propos de ceder à un ennemi puissant, que de lui resister avec une temerité qui a toûjours de mauvaises suites.

## SENS MORAL.

IL vaut mieux plier que de rompre. Les Sages qui portent leurs réflexions jusques dans l'avenir, cedent au temps, & se reglent selon les circonstances des affaires. Ils ne s'opposent pas toûjours à la violence des plus forts quand ils voyent que la resistance est inutile, & qu'elle pourroit même leur être funeste. Si l'on a vû de grands hommes aimer mieux perdre

la vie, que de s'accommoder aux conjonctures, & que de se relâcher un peu de leur roideur ; peut-être que la fermeté qu'ils faisoient paroître étoit un desespoir mêlé d'orgueil, qui est souvent aussi blâmable que la lâcheté. La grande sagesse ne consiste pas dans une résistance opiniâtre. Elle consiste à demeurer tranquile, & inébranlable, dans toutes sortes d'évenemens, & à ne succomber jamais sous le poids de l'adversité. Ceux qui sont appellez au gouvernement de l'État, doivent toûjours se posseder, soit que la fortune les favorise, ou qu'elle les traverse. S'ils sont quelquefois obligez de plier selon les occurences, il ne faut pas pour cela que la tranquilité de leur esprit s'altere ; il faut qu'ils imitent le Roseau qui plie, & qui cede au vent, tandis qu'il souffle; mais qui se redresse & qui se remet dans son état naturel, aussi-tôt que l'orage est passé ; au lieu que des arbres plus forts qui veulent resister à la tempête, & se roidir contre la violence du tourbillon, sont arrachez, & jettez par terre, sans esperance de pouvoir jamais se relever. Esope a voulu nous apprendre par ces symboles, qu'il n'est pas de la prudence de s'opiniâtrer contre un ennemi puissant, qui veut l'emporter à quelque prix que ce soit, & qui n'écoute point la raison ; il faut plier, & esquiver adroitement, pour

laisser passer le torrent de sa mauvaise humeur, jusqu'à ce que les conjonctures soient plus favorables.

*D'un terrible ennemi combattre la puissance,*

*C'est vouloir s'attirer des malheurs éclatans.*

*Quelque rang que l'on tienne, il est de la prudence*

*De ceder quelquefois au temps.*



# FABLE LXIV.




*Du Mulet, & du Loup.*

LE Mulet voyant un Loup venir à lui, & craignant d'être pris, feignit d'avoir une épine au pied, & d'être fort tourmenté du mal que lui causoit cette épine. Helas, mon ami, dit-il en s'adressant au Loup, je ne puis resister à la violence de la douleur que je sens; mais

puisque mon malheur veut que je sois bien-tôt dévoré par les Oiseaux de proye, je te prie, avant que je meure, de m'arracher cette épine que j'ay au pied, afin que j'expire plus doucement. Le Loup consentit à lui rendre ce bon office, & se mit en posture. Alors le Mulet lui donna un si grand coup de pied, qu'il lui enfonça le crane, lui cassa les dents, & se mit à fuïr. Le Loup se voyant dans un état si pitoyable, ne s'en prenoit qu'à lui-même. Je le merite bien, disoit-il; car de quoy est-ce que je me mêle? Pourquoi ai-je voulu m'ingerer mal-à-propos de faire le Chirurgien, moi qui ne suis qu'un Boucher?



## SENS MORAL.

On ne réüssit jamais, quand on veut se mêler d'un Métier qu'on ne sçait pas faire. Le sage Esope condamne en cette Fable, ceux qui negligent leurs talens

naturels, & qui veulent se jetter dans des emplois dont ils ne sont nullement capables. Ces sortes de gens hazardent en cela leur réputation, & ruïnent leurs affaires. Ce mauvais choix qu'ils font est un effet de leur présomption & d'une vanité ridicule, qui leur fait accroire qu'ils ont des talens merveilleux, & qu'ils sont capables de tout; mais on n'est pas long-temps sans s'appercevoir de leur foiblesse, & de la mediocrité de leur genie. Ce défaut est assez ordinaire dans le monde, on ne se rend point justice; & peu de gens connoissent précisément le degré de leur esprit & de leur capacité. Voilà ce qui fait que tant de gens se mêlent de parler des matieres qu'ils n'entendent pas, & qui sont bien audessus de leur capacité. Bien loin d'acquerir de la reputation, & de se faire estimer, on les regarde comme des ridicules, & l'on ne peut s'empêcher de rire pour les discours impertinens qu'ils debitent. Il faut que chacun se renferme dans ses talens, sans s'ingerer de decider sur des points que l'on ignore.

*N'entreprens jamais rien, si d'un concours égal*
*Tu ne t'y vois aidé par l'art & la nature.*
*Qui se mesle de tout, n'agit qu'à l'avanture,*
*Et bien souvent s'en trouve mal.*

FABLE

# FABLE LXV.




*Le Renard trahi par le Coq.*

UN Païſan outré de dépit de voir ſes poules égorgées par un Renard, lui tendit des pieges, & le prit. Le Coq ſeul fut le témoin de ſa diſgrace. Le Renard le pria tres-inſtamment de lui apporter des ciſeaux pour couper des filets, ou du moins de ne pas avertir

ſon Maître qu'il étoit pris, juſqu'à ce qu'il eût rongé les cordons avec ſes dents. Le Coq lui promit ſur le champ de faire l'un & l'autre, quoiqu'il ne fût pas dans la réſolution de lui tenir parole. En effet il courut vers ſon Maître, & lui dit que le Renard avoit donné dans le piege. Le Païſan prit une maſſuë, pour en aſſommer le Renard; qui voyant venir de loin ſon ennemi: Que je ſuis malheureux, s'écria-t-il! Ai-je dû me flater que le Coq me feroit fidelle, aprés lui avoir égorgé tant de femmes?



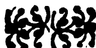
## SENS MORAL.

C'Eſt une temerité d'attendre de bons offices de ceux que l'on a ſouvent déſobligez. A peine ceux qui font profeſſion d'être de nos amis, qui le diſent ſans ceſſe, qui nous preſſent ſouvent de mettre leur amitié à l'épreuve, ont-ils aſſez de generoſité pour nous ſervir dans l'occaſion; c'eſt beaucoup même s'ils ne nous

trahissent pas dans les choses où leurs interêts sont mêlez avec les nôtres. Mais sur tout aprés avoir donné à un homme des sujets legitimes de se plaindre de nous, peut-on esperer qu'il nous servira de bonne foy ; & peut-on compter sur les paroles qu'il nous donne d'entrer dans nos interests ? C'est ce que nous apprend l'avanture du Renard de cette Fable. Il avoit souvent outragé le Coq en égorgeant plusieurs de ses femmes ; cependant il lui demande du secours, & le prie de lui garder le secret ; il espere qu'il le servira, lorsqu'il peut, sans qu'il lui en coûte rien, se délivrer d'un ennemi si dangereux. L'esperance du Renard fut trompée, car le Coq courut sur le champ avertir le Païsan que le Renard étoit pris au piege. Voilà une instruction pour ceux qui ayant désobligé de certaines personnes, les prient de les aider dans les besoins où ils se trouvent. C'est une vertu bien sublime que de rendre le bien pour le mal ; & il faut avoir un grand fonds de generosité, pour ne pas se ressentir des affronts que l'on a reçus, & pour n'en pas tirer vangeance quand on le peut. Mais pouvons-nous, avec bienseance prier de nous servir, des gens qui ont des sujets legitimes de se plaindre de nous ? Le souvenir des chagrins que nous leur avons causez doit nous rendre fort reservez, à

leur rien demander, de peur de les aigrir encore davantage contre nous, en leur rafraîchissant la memoire du mal que nous leur avons fait. Il y a même en cela une espece de legereté, une inconstance ; car pourquoi regarder comme amis ceux que nous avons mis au nombre de nos ennemis ? Mais il y a à craindre qu'ils ne nous traitent comme le Coq fit le Renard, & qu'ils ne nous trahissent au lieu de nous servir, quelque beau semblant qu'ils fassent, & quelque belle promesse qu'ils nous donnent.

*Pour sortir d'embarras que ton attente est vaine!*
*Si tes amis te trompent tous les jours,*
*Qu'esperes-tu, demandant du secours*
*A ceux dont ta conduite a merité la haine?*



# FABLE LXVI.




*Du Renard, & du Chat.*

DAns une diſpute que le Renard eut avec le Chat, il ſe vantoit d'être le plus ruſé de tous les Animaux, & de mettre lui ſeul plus de fineſſes en pratique que tous les autres enſemble. Le Chat lui répondit, qu'il n'en ſçavoit pas tant, mais qu'il avoit de bonnes griffes; que ſon

agilité lui tenoit lieu de finesse, & le tiroit de toutes sortes d'embarras. Lorsque le Renard s'apprêtoit à lui repliquer, on entendit tout à coup plusieurs Chiens abboyer, & qui venoient fondre sur eux. Le Chat sans marchander davantage grimpa promptement sur un arbre, où il demeura en seureté; mais le Renard qui ne put se sauver si vîte, fut pris, & dévoré par les Chiens, malgré toutes ses finesses.

## SENS MORAL.

C'Est la meilleure de toutes les finesses, que d'avoir assez d'habileté, pour pouvoir éviter les embûches de ses ennemis. Une conduite prudente & pleine de naïveté est préferable aux finesses, & aux ruses dont se servent ceux qui n'agissent pas de bonne foy. Les personnes genereuses ne veulent point devoir à l'artifice l'heureux succés de leurs entreprises. C'est le chemin le plus court pour réüssir; car l'on se tient en garde contre

ceux dont on se défie ; & ainsi toutes leurs finesses deviennent inutiles. Il faut ajoûter que les personnes artificieuses s'embarassent souvent elles-mêmes dans les pieges qu'elles tendent aux autres. On peut prouver cette verité par l'exemple des Republiques de Rome & de Carthage. Il est certain que les Carthaginois faisoient une profession ouverte de ruses & de finesses. Les Romains agissoient de meilleure foy, & avec plus de grandeur d'ame. Leur Republique remporta de grands avantages sur l'autre, & la renversa à la fin. Les Politiques les plus rafinez, & qui faisoient profession de n'être point esclaves de leur parole, se sont rendus suspects & odieux, & n'ont pas toûjours eu tous les succés qu'ils attendoient de leurs finesses, semblables au Renard de cette Fable, qui fut devoré par les Chiens, malgré toutes ses ruses, & toutes ses finesses.

*Si tu crois t'échapper en fourbant, tu t'abusses.*
*Quand tu t'exposes trop, tu peux être surpris.*
*La fortune se rit des plus subtiles ruses,*
*Et souvent les plus fins sont pris.*

# FABLE LXVII.




*Du Renard, & du Loup.*

UN Renard tombé par hazard dans un puits, étoit ſur le point de ſe noyer, lors qu'il apperçût un Loup ſur le bord du puits. Il le pria tres-inſtamment de l'aſſiſter dans ce peril extrême, & de lui jetter une corde pour ſe tirer de ce puits. Le Loup plaignant ſa diſgrace, lui

fit plusieurs questions pour sçavoir comment ce malheur luy étoit arrivé. Ce n'est pas maintenant le tems de discourir, repliqua le Renard, quand tu m'auras tiré d'ici, je t'expliquerai à loisir toutes les circonstances de cette avanture.

## SENS MORAL.

CE n'est pas le temps de haranguer nos amis, ou de leur faire des reprimandes, quand ils sont dans l'affliction. Il est ridicule de leur faire des questions superfluës, quand ils sont dans quelque grand peril. Il faut employer tout son credit, & tous ses soins pour les retirer du malheur où ils sont tombez. Une mere qui voit son enfant par terre, le releve promptement, & aprés l'avoir relevé elle lui fait des reprimandes, afin qu'il se tienne mieux sur ses gardes à l'avenir. Le Renard qui craignoit de perir dans le puits où il étoit tombé, souffroit impatiemment les questions inutiles du Loup; aussi lui dit-il tres-serieusement de mettre tout en œuvre pour le sauver, & qu'il lui raconteroit son histoire avec plus de

repos & plus de ſang froid, quand il ne craindroit plus de ſe noyer.

*Il te ſied mal d'examiner*
*Les cauſes d'un deſordre où l'on cherche ton aide.*
*Quand le mal veut un prompt remede,*
*Il faut agir, & non pas raiſonner.*



# FABLE LXVIII.




*Du Chien envieux, & du Bœuf.*

UN Chien couché ſur un monceau de foin, en défendoit l'approche à un Bœuf qui avoit envie d'en manger. Le Bœuf voyant la mauvaiſe humeur du Chien, lui dit tout en colere. Il faut que tu ſois bien malheureux & bien envieux, puiſque tu ne veux pas manger de

foin ni permettre aux autres d'en manger.

## SENS MORAL.

C'Eſt l'effet d'une noire envie, de traverſer le bonheur des autres, quand on ne peut l'obtenir pour ſoy. On voit des gens d'une humeur aſſez bizarre, pour mettre leur joye à chagriner les autres ; ils ſe font un plaiſir malin de pouvoir traverſer une entrepriſe de conſequence, quoiqu'ils ne retirent aucun avantage de toutes les peines qu'ils ſe donnent. Bien loin de chercher les occaſions d'aider leur prochain, ils ne s'étudient qu'à rompre toutes ſes meſures. L'envie eſt une paſſion baſſe & maligne, elle conſiſte dans la douleur que l'on ſent des ſuccés, & de la proſperité d'autrui. Les perſonnes envieuſes n'ont pas tant de chagrin de ſe voir privées de quelque bien, que de le voir poſſeder par un autre, Semblables au Chien de cette Fable, qui ne vouloit pas manger de foin, parce qu'il n'eſt pas à ſon uſage; & qui ne vouloit pas non plus permettre au Bœuf d'en manger. Pour ſe guerir de la paſſion d'envie, il eſt bon de conſiderer, qu'elle eſt entierement ſterile, & infructueuſe, & qu'elle exerce

ſa tyrannie principalement ſur celui qui en eſt poſſedé.

*Tu te fâches qu'un autre obtienne*
*Ce que tu ne ſçaurois avoir.*
*Cet heureux ſort qui le met en pouvoir*
*D'élever ſa fortune, abaiſſe-t-il la tienne?*



# FABLE LXIX.




*Du Loup, & des Chiens.*

UN Loup consideroit avec plaisir du haut d'un Rocher, deux Chiens qui se battoient, au lieu de veiller à la garde du troupeau qu'on leur avoit confié. Ce combat fit esperer au Loup qu'il pourroit attaquer le troupeau avec succés, tandis que les Chiens de garde se déchi-

roient à belles dents. Il vint donc tout à coup fondre sur les Brebis, & en enleva l'une des plus grasses. Aprés ce coup, il se mit à fuïr à toutes jambes. Les Chiens ayant pris garde à ce vol, suspendirent leur querelle particuliere, & coururent aprés le Loup avec tant de legereté, qu'ils l'atteignirent enfin, & lui donnerent mille coups de dents, pour l'obliger à lâcher prise. Le Loup en s'en retournant, rencontra l'un de ses compagnons qui lui demanda comment il avoit osé attaquer seul un si grand troupeau, gardé de deux bons Chiens? Je me suis flatté, répondit le Loup, que le differend des Chiens me donnoit une belle occasion de me jetter sur le troupeau, mais je me suis mécompté.

## SENS MORAL.

LEs ennemis se réconcilient quelquefois pour s'opposer à un ennemi plus puissant. La division des Chiens devoit na-

turellement causer la perte du troupeau; car la seureté des Brebis dépend de la bonne intelligence de ceux qui les doivent garder. Les partialitez qui divisent un Etat, sont capables de le ruïner, quelque florissant qu'il soit. La ruïne de la Republique Romaine est un exemple irreprochable de cette maxime ; les divisions intestines, & la mesintelligence de ses Citoyens, l'avoient ébranlée plusieurs fois, & l'ont enfin ruïnée de fond en comble. Un Roy fort sage avoit raison de recommander en mourant à ses enfans de demeurer toûjours bien unis, parce que c'étoit le moyen le plus seur de se maintenir contre leurs ennemis. Les Chiens, dont il est parlé en cette Fable, voyant que leur querelle étoit fatale au troupeau qu'on leur avoit confié, & que le Loup profitant de leur dispute, s'étoit jetté dessus, & avoit pris cette occasion pour enlever l'une des meilleures Brebis, remirent à un autre temps à decider leur querelle particuliere, pour être plus en état de resister à leur ennemi, & de l'obliger à lâcher sa proye. Voilà ce que devroient faire les hommes, s'ils étoient sages, quand ils ont des ennemis puissans sur les bras. La prudence leur conseille de suspendre leurs animositez particulieres, qui donnent occasion à leurs ennemis de les ruïner. La prompte reconcilia-

cilia-

ciliation des Chiens rompit toutes les mesures du Loup, qui fut, non seulement obligé de rendre la Brebis qu'il avoit ravie ; mais qui se vit encore tres-maltraité par les Chiens, qui penserent le mettre en pieces.

*Quoiqu'un couroux secret souvent nous sollicite*
*Contre ceux avec qui nous devons vivre en paix,*
*Conservons l'union ; on ne la rompt jamais*
*Que quelque ennemi n'en profite.*



# FABLE LXX.




*De l'Aigle, & du Corbeau.*

UNe Aigle venant à fondre du haut des airs ſur un Mouton, l'enleva. Un Corbeau qui le vit, crut en pouvoir faire autant, & volant ſur le dos d'un Mouton, il fit tous ſes efforts pour l'emporter, comme l'Aigle avoit fait; mais ſes efforts furent inutiles; & il s'embaraſſa tellement

les pieds dans la laine du Mouton, qu'il ne put jamais ſe dégager ; de ſorte que le Berger ſurvenant, prit le Corbeau, & le donna à ſes enfans, pour les amuſer, & pour leur ſervir de joüet.

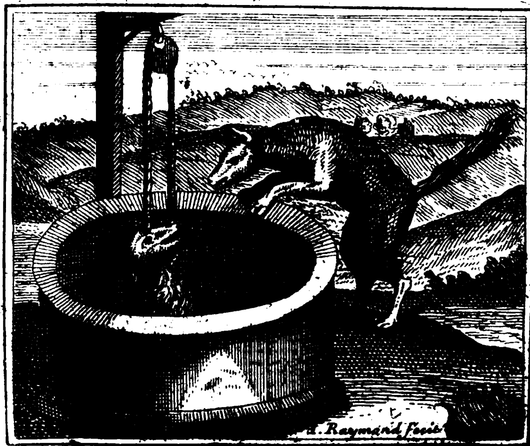
## SENS MORAL.

IL eſt de la prudence de connoître ſes forces, avant que de hazarder quelque entrepriſe, pour ne pas entreprendre plus qu'on ne peut. Ce fut une préſomption extrême au Corbeau, de croire qu'il pourroit executer les mêmes choſes que l'Aigle ; car leurs forces ne ſont pas égales ; cependant il voulut temerairement s'égaler à ce Roi des Oiſeaux ; mais ſa préſomption fut punie. Ce défaut eſt aſſez ordinaire parmi les hommes ; ils ont naturellement envie de faire eux-mêmes ce qu'ils voyent faire aux autres, ſans examiner s'ils pourront réüſſir dans ce qu'ils entreprennent, & ſi leurs forces ſont égales. Les Poëtes ont feint que Salmonée eut aſſez d'audace pour vouloir imiter les Foudres de Jupiter, & pour s'attribuer par-là des honneurs divins. Alèxan-

dre le Grand voulut faire accroire au Peuple qu'il étoit fils de Jupiter Ammon; & pour introduire cette créance, il suborna des Poëtes Africains, qui firent parler de faux Oracles en faveur d'Alexandre. Sans aller chercher des exemples dans la Fable, ou dans l'Histoire, on voit tous les jours des particuliers, qui dédaignant leur condition, veulent s'élever au dessus de leur état. Les Artisans tâchent d'imiter les Bourgeois; les Bourgeois s'égalent aux Gentils-hommes, par leurs dépenses. Cette confusion cause de grands desordres, & souvent la ruïne des particuliers, qui ne consultent pas assez leurs forces. Cette verité nous est representée dans la presomption du Corbeau qui crut pouvoir faire ce que l'Aigle avoit fait; mais cette folle entreprise lui coûta la liberté. C'est ainsi que ces témeraires qui enfantent des desseins chimeriques dont ils ne peuvent venir à bout, s'exposent à la risée de tout le monde.

*Sur l'exemple des Grands qu'enfle la vanité,*
*Former de hauts projets, c'est manquer de sagesse.*
*S'ils peuvent réussir par leur autorité,*
*Tu tomberas par ta foiblesse.*

# FABLE LXXI.




*Du Renard, & du Bouc.*

LE Renard & le Bouc pressez de la soif, descendirent dans un puits; aprés qu'ils se furent desalterez, ils chercherent les moyens d'en sortir. Le Renard ayant rêvé quelque temps, dit au Bouc, qu'il avoit trouvé un bon moyen pour se tirer d'embarras l'un & l'autre. Il

faut te dresser sur les pieds de derriere, & appuyer les deux cornes de devant contre le mur; je grimperai aisément le long de ton dos; & quand je serai hors du puits, je te donnerai du secours, pour en sortir aprés moy. Le Bouc approuva la proposition du Renard, & se mit en posture pour lui faciliter la sortie; mais quand le Renard se vit en assurance, il se mit à sauter de tous côtez, sans se soucier de l'embarras où étoit le Bouc, qui lui reprochoit son indifference & sa mauvaise foy, puisqu'il n'accomplissoit pas les conditions de leur traité. Mon ami, lui dit le Renard en l'insultant, si tu avois autant d'esprit, & autant de bon sens que de barbe, tu ne serois pas descendu dans ce puits, sans avoir auparavant songé aux moyens d'en sortir.

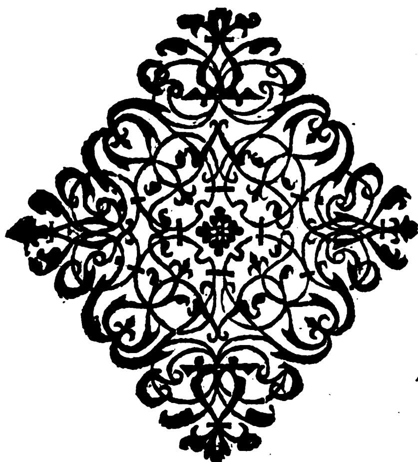


# SENS MORAL.

Un homme prudent considere la fin des choses, avant que de se hazarder à les entreprendre. La temerité du Bouc est une peinture de l'imprudence de ceux qui se jettent dans des affaires avant que d'avoir consideré quelle en sera l'issuë. Cet animal stupide & grossier descendit dans un puits, s'exposant au danger d'y perir. C'est ainsi que de certaines gens, pour un plaisir assez leger, s'exposent à des perils dont ils ont toutes les peines du monde à se tirer dans la suite. D'autres s'embarassent dans des procés éternels, sans sçavoir quelle en sera l'issuë, & souvent ils se ruïnent de fonds en comble avant que d'en voir la fin. On en voit même qui hazardent leur propre vie, pour se satisfaire ; & pour contenter leurs passions, ils se jettent tête baissée dans des precipices, dont ils ne peuvent plus trouver d'issuë. Ce ne sont pas seulement les indiscrets, ou les imprudens qui commettent ces fautes ; les plus sages y tombent quelquefois. Le Renard si fin & si rusé accompagna le Bouc dans les perils ; & il eut besoin de toute sa finesse pour se délivrer de ce peril. Il faut donc, avant que

de s'embarraſſer dans une entrepriſe, être ſeur de l'évenement, & ſçavoir comment on s'en pourra tirer.

*Ne te plains point de l'état malheureux*
*Où ton entrepriſe te jette.*
*C'étoit à toy de voir avant qu'elle fuſt faite,*
*Ce qu'elle avoit de dangereux.*



FABLE

# FABLE LXXII.




## *Du Chat, & du Coq.*

UN Chat s'étant jetté ſur un Coq, & voulant trouver des raiſons apparentes pour le tuer avec quelque eſpece de juſtice, lui reprocha qu'il étoit un importun, & qu'il empêchoit par ſon chant tous les Voiſins de dormir. Ce que j'en fais, repartit le Coq, n'eſt pas pour les

incommoder, c'est pour leur utilité, & pour les appeller au travail, que je les réveille. Au moins, lui repliqua le Chat, tu es un infame, puisque tu n'épargnes ni ta mere, ni tes sœurs dans tes sales amours. Ce que j'en fais, dit encore le Coq, c'est pour le profit de mon Maître, & afin qu'il ait une plus grande quantité d'œufs. Voilà, répondit le Chat, des raisons specieuses; mais je meurs de faim, il faut que je mange, & tu ne m'échapperas pas aujourd'huy. Alors il se jetta sur le Coq, & l'étrangla.

## SENS MORAL.

QUand on a un mauvais naturel, & envie de mal faire, si l'on ne trouve pas des pretextes vrai-semblables pour autoriser sa malice, on leve le masque, sans garder de mesures; & l'on fait souvent passer pour des crimes les actions les plus innocentes. Quand on a conclu, contre le droit & l'équité, la perte de quel-

qu'un, on a recours à l'artifice, pour chercher de faux pretextes, & pour se disculper. Le malheureux a beau alleguer de bonnes raisons, & s'excuser sur son innocence; on lui fait accroire qu'il est coupable, & on le charge de crimes imaginaires. Ses accusateurs ne manquent jamais de belles couleurs pour faire approuver leurs suppositions; & ce qui est en cela de plus fâcheux, c'est qu'on trouve toûjours de fades adulateurs, qui ont la lâche complaisance d'approuver exterieurement ce qu'ils condamnent au fond de leur cœur; & par le même principe, ils méprisent les solides raisons que les autres apportent pour leur défense. C'est par ces voyes criminelles que l'innocence demeure souvent opprimée sous l'injustice, & sous les cabales. Ceux qui ont la force à la main ne doivent jamais s'en prévaloir contre les innocens, en favorisant la passion de ceux qui les accusent mal à propos; ils doivent au contraire les proteger, peser les raisons de part & d'autre, penetrer dans l'intention de ceux qui les accusent, & tâcher de découvrir les seuls motifs qui les font agir. Le Chat n'ayant point de bonnes raisons à repliqner à celles que le Coq lui alleguoit, se laissant emporter à son mauvais naturel, l'étrangla & le dévora sur le champ. C'est ainsi que les Grands abusent de leur auto-

rité & de leur puiſſance, pour opprimer les petits à force ouverte, quand ils manquent de ſpecieux pretextes pour couvrir leurs injuſtices, & pour les faire perir avec quelque apparence de raiſon.

*En vain ton innocence apporte cent raiſons,*
*En vain la calomnie eſt par là découverte :*
*Si quelque homme puiſſant a reſolu ta perte,*
*Tu ſeras convaincu de mille trahiſons.*



# FABLE LXXIII.




*Du Renard, & du Buisson.*

UN Renard, pour éviter le peril dont il étoit menacé, se sauva dans une Haye toute herissée d'épines, qui lui percerent les pieds de tous côtez. Ces blessures l'obligerent à jetter de hauts cris, & à se plaindre de la Haye, en lui reprochant qu'il s'étoit réfugié vers

elle, pour y trouver un asyle ; & que cependant elle lui avoit fait un traitement tres-cruel. Mon ami, lui répondit le Buisson, vous vous êtes trompé ; vous avez voulu me prendre, mais c'est moi qui ay accoûtumé de prendre les autres.

## SENS MORAL.

LEs hommes sont assez peu avisez pour demander du secours à ceux qui ont de coûtume d'offenser tout le monde. Le Renard ne sçachant que faire dans l'extrêmité du peril où il se trouvoit, sauta dans un Buisson, & en embrassa avidement les branches, qui le piquerent de tous côtez. Il avoit tort de se plaindre, puisqu'il s'étoit blessé lui-même par son imprudence. Cette figure apprend à faire de la difference entre les personnes que l'on frequente ; & à ne pas se livrer avec la même confiance à un scelerat qui ne garde point de mesures, qu'à un honnête homme qui ne peut rien faire contre l'honneur & la conscience. Quand on est en commerce avec les honnêtes gens dont on connoît la probité, il faut de la

ſincerité & de l'ouverture, & les traiter comme ils nous traitent. Avec les autres dont on ne connoît pas ſi bien le fonds, il faut uſer d'une grande reſerve. Ceux qui ſont accoûtumez à joüer de mauvais tours aux autres & qui murmurent quand on leur rend le change, ont tort de ſe plaindre. C'eſt le reproche que le Buiſſon fait au Renard; car cet animal fin & ruſé, met en pratique toûtes ſes fineſſes & toutes ſes ruſes, pour ſurprendre ceux qu'il veut tromper. Cependant il fut pris pour dupe, quand il ſerra trop étroitement une haye toute heriſſée de longues épines, qui lui entrerent de tous côtez dans le corps. C'eſt ainſi que les trompeurs ſont ſouvent trompez à leur tour, & donnent dans les panneaux ſans croire y donner.

*On ne doit pas agir par tout également,*
*La qualité des gens veut de la difference.*
*S'il eſt ſeur avec l'un d'en uſer librement,*
*Vn autre s'en fait une offenſe.*



# FABLE LXXIV.




*De l'Homme, & d'une Idole.*

UN Païsan avoit dans sa maison une Idole à qui il rendoit chaque jour de grands honneurs, & lui adressoit des prieres tres ferventes. Il lui faisoit des vœux, pour prier ce Dieu domestique de lui donner des richesses, & toutes les commoditez de la vie; mais le Dieu fai-

ſoit la ſourde oreille ; & le Païſan devenoit plus pauvre tous les jours. Enfin irrité contre cette Idole, il la renverſa, lui donna pluſieurs coups, & la mit en poudre. L'Idole étoit creuſe, il en ſortit une grande quantité de pieces d'or & d'argent. Alors le Païſan s'adreſſant à la Statuë : En verité, lui dit-il, tu es un Dieu bien avare & bien malin ; tu n'as pas fait ſemblant de m'écouter, & tu ne m'as fait aucun bien tandis que je t'ai rendu tous les honneurs dont j'ai pû m'aviſer ; & tu m'en fais maintenant que je t'ai mis en pieces ; mais c'eſt par force, & malgré toy.



## SENS MORAL.

LEs méchans ne s'appaiſent point & ne deviennent point ſecourables par la douceur, par la civilité, par les reſpects. Il faut uſer de force & de violence, ſi l'on veut en obtenir quelque faveur. Il eſt neceſſaire de prévenir de bonne grace ceux que l'on a envie de ſecourir, & il ne faut

pas attendre qu'ils soient réduits à la derniere extrêmité. On peut apprendre par cette Fable le peu d'estime que les Anciens faisoient de leurs Dieux, & les sentimens qu'ils avoient de leur pouvoir. Les plus sages d'entr'eux regardoient la pluralité des Dieux comme une chose chimerique, & contraire à la droite raison ; mais ils faisoient semblant d'entrer dans les opinions du Peuple pour ne pas le revolter, de crainte de s'exposer mal à propos à sa fureur. S'ils eussent esté bien persuadez du pouvoir que l'on attribuoit à Jupiter & aux autres Dieux, ils ne les auroient pas traitez avec tant de mépris. Ils ne leur auroient pas attribué des passions si honteuses, l'envie, la vangeance, la luxure, & toute sorte d'infamies; ils ne les auroient pas fait metamorphoser en bêtes sales, pour contenter leurs impudiques amours. Esope fait paroître en cette Fable un homme qui se moque impunément des Dieux, & qui les outrage de paroles & d'effet, en brisant leurs Statuës, & en leur reprochant leur malignité, ou leur impuissance.

*Doit-on être surpris, qu'afin qu'on s'enrichisse,*

*On aille jusqu'au crime, & qu'on n'épargne rien?*

*Qui craint de faire une injustice,*

*Rarement amasse du bien.*

# FABLE LXXV.




*D'un Pècheur, & des Poissons.*

UN Pêcheur assez peu versé dans son métier, prit sa flute & des filets pour aller à la pêche. Etant arrivé au bord de la mer, il s'assit sur une pierre, & se mit à joüer de la flute croyant, par la douceur de son chant, charmer les Poissons, & les prendre sans aucune peine:

mais cette tentative ne lui réüssit pas. Il quitta donc la flute, prit son filet, & le jetta dans la mer. Du premier coup de filet, il prit une grande quantité de poissons ; il les traîna sur le rivage, & ils se mirent tous à sauter. En verité, leur dit-il, vous êtes de sots animaux. Tandis que j'ai joüé de la flute, vous n'avez point voulu danser ; & si-tôt que j'ai cessé d'en joüer, vous vous êtes tous mis à sauter.



## SENS MORAL.

IL faut faire chaque chose à propos, & dans son temps. Ce qui convient dans une saison, feroit un mauvais effet dans une autre, les mêmes actions qui sieent bien à la jeunesse feroient ridicules dans un âge plus avancé. Quand on est d'une certaine profession qui demande du serieux & de la gravité, on se rend ridicule, si l'on veut badiner comme des enfans. S'il y a un temps de rire, il y a aussi un temps de pleurer ; c'est à dire qu'il faut s'accommoder aux conjonctures, &

faire chaque chose à propos. Le Pêcheur reprochoit aux Poissons qu'il venoit de prendre, que c'étoit à tort qu'ils faisoient paroître tant de joye dans le malheur qui venoit de leur arriver, & qu'ils dançoient à contre-temps. Ils le devoient faire lors qu'il joüoit de la flute, & avant que d'avoir perdu leur liberté.

*Quoique tes Vers soient beaux, tu te plains sans*
*raison,*
*De ce qu'on ne veut point quelquefois les entendre.*
*Chaque chose a son temps, Il faut sçavoir le prendre.*
*Rien ne peut plaire estant hors de saison.*



# FABLE LXXVI.




*Du Laboureur, & de la Cicogne.*

UN Laboureur fâché de voir que les Gruës & les Oyes sauvages mangeoient ses bleds dans ses champs, tendit des filets pour les surprendre. Il prit aussi avec elles une Cicogne, qui le pria tres-instamment de la remettre en liberté, lui representant qu'elle n'étoit ni

Gruë, ni Oye ſauvage, & qu'elle ne lui avoit jamais fait de dégaſt, puiſqu'elle ne mangeoit ni herbes ni grains. Elle lui dit encore, pour l'attendrir, qu'elle ſervoit ſes parens avec une pieté ſans exemple, & qu'elle les ſecouroit charitablement dans leur extrême vieilleſſe. Le Laboureur, ſans faire attention aux remontrances de la Cicogne, ſe mit à soûrire. Je conviens de tout ce que tu dis, repliqua-t-il; mais puiſque tu es priſe avec les autres Oiſeaux, il faut que tu meures auſſi avec eux.

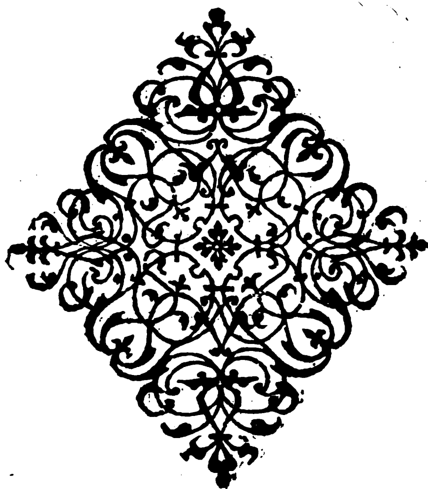
## SENS MORAL.

IL eſt dangereux de ſe trouver avec les méchans; car ſouvent l'innocent eſt puni comme le coupable. Les Juriſconſultes ont declaré que celui qui eſt pris en la compagnie d'un homme qui a commis un crime, doit être puni comme le criminel, quoiqu'il n'y ait point trempé, & qu'il ne l'ait aidé ni d'effet ni de ſes

conſeils. C'eſt la Juriſprudence ordinaire; & c'eſt ainſi que les Juges ſe comportent dans ces circonſtances. Eſope a propoſé cette Fable, & repreſente le malheur de la Cicogne, pour apprendre aux hommes à bien choiſir les perſonnes qu'ils veulent pratiquer, & à prendre toutes leurs precautions, pour ne ſe trouver jamais en mauvaiſe compagnie, à cauſe des accidens & des malheurs qui en peuvent arriver. Quand on voit ſouvent des gens vicieux, on prend inſenſiblement la teinture de leurs vices, outre que quand on a une veritable probité, on ne doit guere trouver de plaiſir à voir des méchans, à cauſe de la diſproportion de l'humeur, & des ſentimens. Les bienſeances, & la neceſſité du commerce obligent quelquefois à voir des gens qui n'ont pas un grand fonds de probité, & dont la réputation eſt attaquée; mais du moins il ne faut point lier avec eux de ſocieté qui ſoit de durée. Il faut ſe ſouvenir que la Cicogne perdit la vie, non pas pour ſes méchantes actions, mais pour s'être trouvée dans la compagnie des Gruës & des Oyes ſauvages, à qui le Païſan en vouloit, pour le ravage qu'elles avoient fait dans ſes bleds.

*Les*

*Les méchans ont des bons cent fois causé la perte.*
*Nous en avons mille exemples fameux,*
*Quoiqu'à la vertu seule on t'ait veu l'ame ouverte,*
*Hante des scelerats, tu periras comme eux.*



# FABLE LXXVII.




*Du Berger, & des Laboureurs.*

UN jeune Berger qui faiſoit paître ſes troupeaux ſur une Colline, donnoit ſouvent, pour ſe divertir, de fauſſes allarmes aux Bergers des environs, & crioit au Loup, quoiqu'il n'en parût aucun. Les Bergers venoient promptement à ſon ſecours. Il arriva un

jour, qu'un Loup lui enleva effectivement une de ses Brebis. Alors il se mit à crier de toute sa force; mais les autres croyant qu'il se moquoit d'eux à son ordinaire, ne se mirent point en peine de venir le secourir. Ainsi le Loup emporta la Brebis sans que personne s'y opposât.

## SENS MORAL.

C'Est rire mal à propos que de rire à sa perte; & le mensonge fait en riant a souvent des suites tres-fâcheuses. Le Berger dont il est fait mention en cette Fable, à force de mentir, se rendit indigne, qu'on le crût lors même qu'il disoit la verité; & ainsi il perdit l'une de ses Brebis, pour avoir voulu se divertir mal à propos. On perd tout credit, quand on a la reputation de mentir souvent. Esope attribuë ce défaut à un jeune Berger. En effet il convient mieux à des enfans de dire des puerilitez, & des contes faits à plaisir, qu'à des personnes graves, qui doivent être plus serieuses, & ne parler que bien à propos. Il faut donc, autant que l'on peut, dire toûjours la verité, &

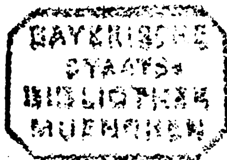
ne point ſe licencier à faire des menſonges, ſous pretexte que ce n'eſt qu'en badinant, que la matiere eſt frivole, & qu'elle n'intereſſe perſonne. Les menſonges de ce jeune Berger lui furent plus nuiſibles qu'il ne penſoit; car ſes compagnons accoûtumez à ſes cris, le laiſſerent crier autant qu'il voulut, lors même que le Loup emportoit effectivement ſa Brebis; mais ils crurent que c'étoit encore une fauſſe allarme.

*Fay que la verité regne en tous tes diſcours.*

*Des ruſes d'un menteur on garde la memoire;*

*Et quand dans ſes beſoins il appelle au ſecours,*

*Quelque preſſans qu'ils ſoient, on ne l'en veut pas croire.*



# FABLE LXXVIII.




*De la Fourmi, & de la Colombe.*

UNe Fourmi preſſée de la ſoif deſcendit dans une Fontaine où elle penſa être étouffée, étant entraînée par le courant ſans pouvoir s'en retirer. Une Colombe qui la vit dans l'embarras où elle étoit, arracha une branche d'arbre qu'elle jetta dans la Fontaine. La Four-

mi, à l'aide de cette branche, se garantit du malheur dont elle étoit menacée. Peu de temps aprés, un Oiseleur tendit des filets pour surprendre la Colombe, qui n'y prenoit pas garde. La Fourmi qui connut la mauvaise intention de l'Oiseleur, le mordit à la jambe. La douleur qu'il sentit l'obligea à se retourner & à lâcher son filet. La Colombe qui entendit du bruit, se sauva, par ce bon office de la Fourmi.



## SENS MORAL.

IL est juste d'avoir de la reconnoissance pour les bienfaits, & de rendre le reciproque autant qu'on le peut. Celui qui fait du bien ne doit point avoir de veuë interessée, ni exiger du retour; mais celui à qui on l'a fait doit être dans une attention continuelle pour trouver des occasions de rendre la pareille. La Colombe sauva la vie à la Fourmi en lui jettant une branche d'arbre, sur laquelle elle monta, pour sortir de l'Eau où elle alloit être étouffée; mais aussi la Fourmi

ſur le champ lui donna le moyen de ſe ſauver des filets qui menaçoient ſa liberté. Cet exemple prouve que les bêtes même ont de la reconnoiſſance. En effet on a vû les Animaux les plus farouches, des Ours, des Lions, s'attacher inſeparablement à des hommes, les ſuivre par tout, les ſervir, les défendre contre leurs ennemis, par reconnoiſſance pour des ſecours qu'ils leur avoient donnez.

*Lorſque tu vois quelqu'un dans un peril extrême,*
*Si tu le peux, ſois l'appuy de ſes jours,*
*Sauve-les ; que ſçais-tu ſi quelque jour toy-meſme*
*Tu n'auras pas beſoin d'un ſemblable ſecours ?*

*Fin du premier Tome.*

2000,- (1+2)
April 85

Jou



